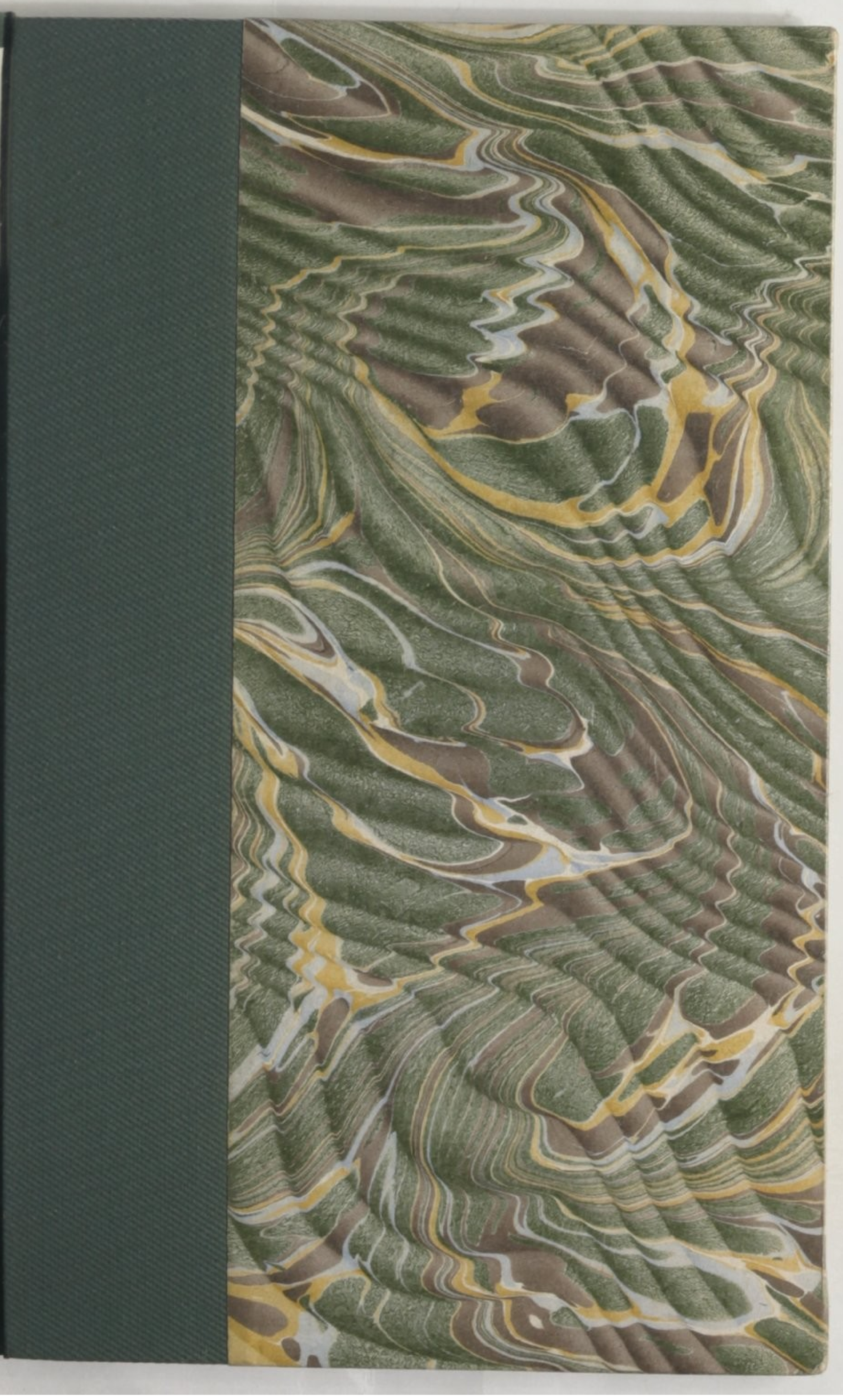
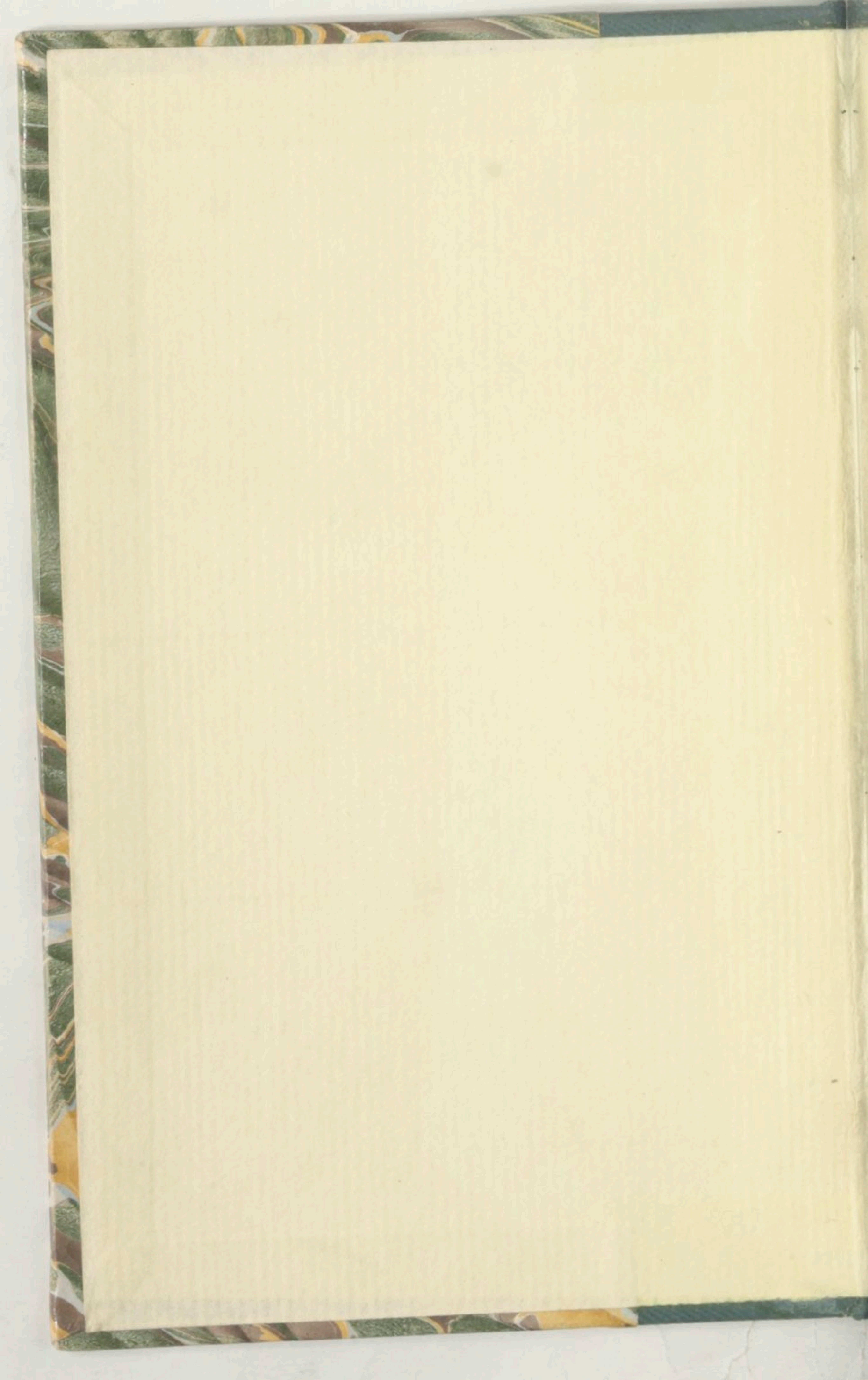


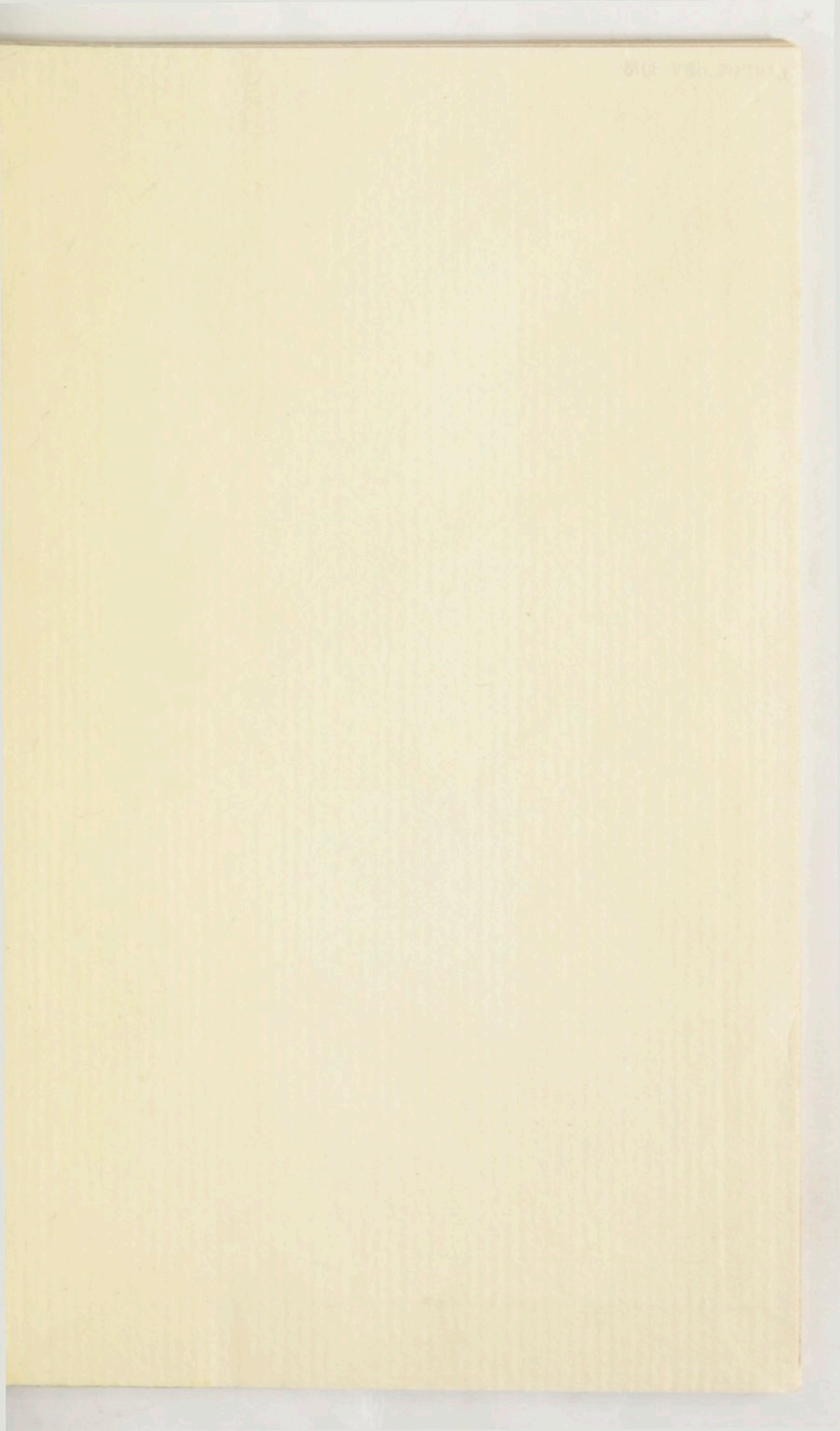
L'homme de fer. Tome 3 / par Paul Féval



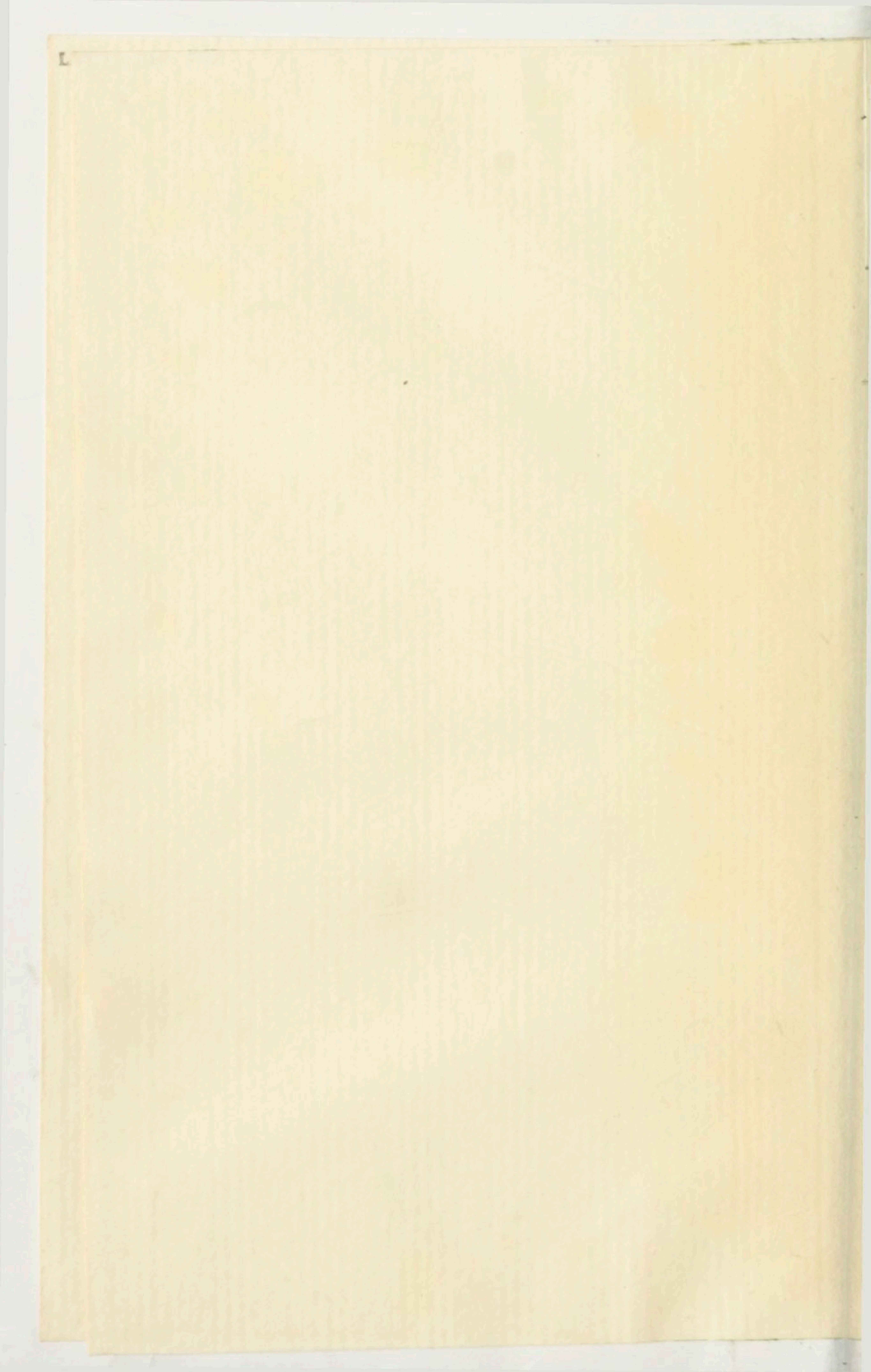
Féval, Paul (1816-1887). Auteur du texte. L'homme de fer. Tome 3 / par Paul Féval. 1856.











ROMANS

HISTOIRE

VOYAGES

COLLECTION HETZEL.

L'HOMME DE FER

PAR

PAUL FÉVAL.

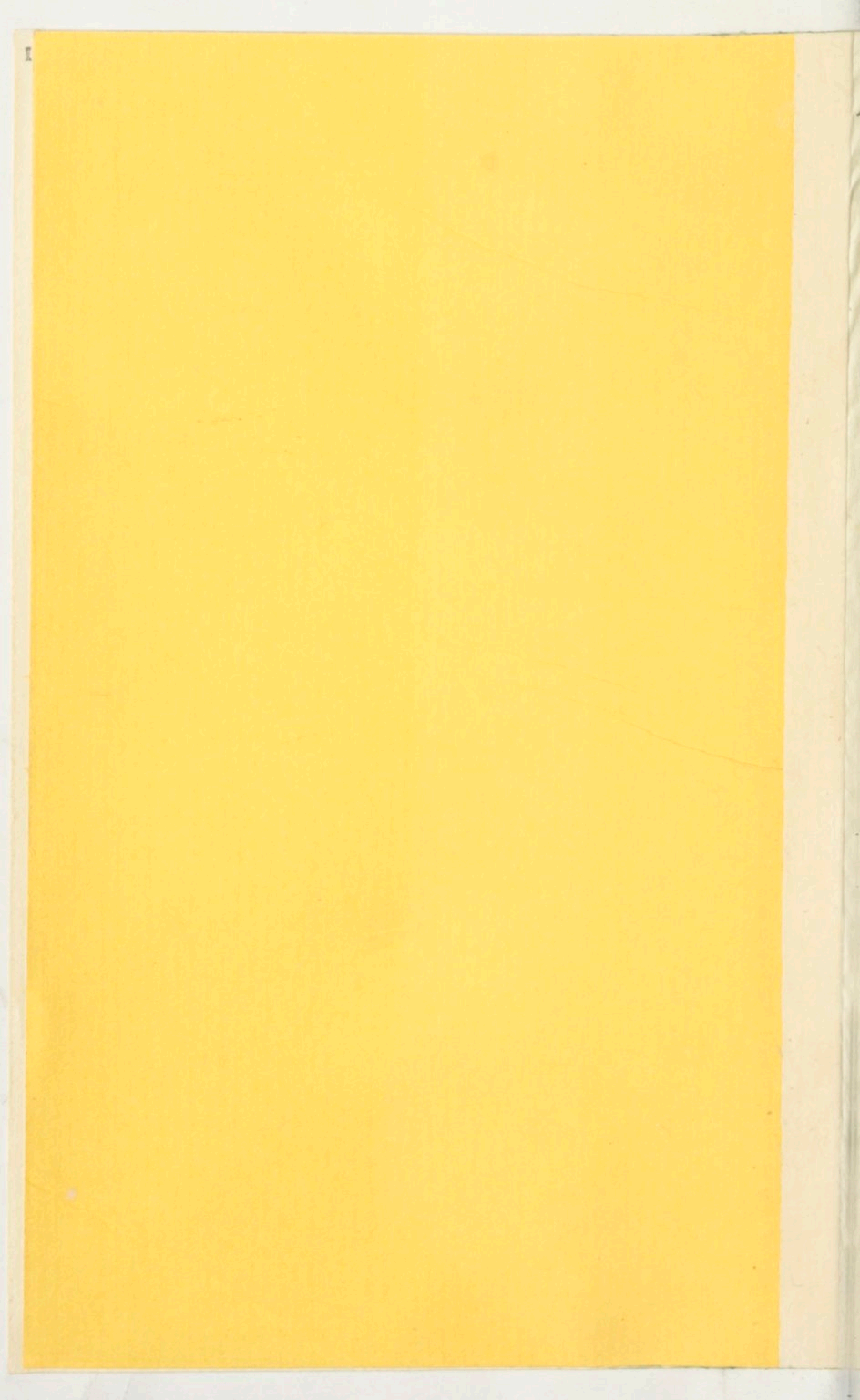
TOME III.

ÉDITION AUTORISÉE POUR LA BELGIQUE ET L'ÉTRANGER,
INTERDITE POUR LA FRANCE.

BRUXELLES,
ALPHONSE LEBÈGUE, ÉDITEUR,
1, rue des Jardins d'Idalie.

1856

POÉSIES



L'HOMME DE FER.



BRUXELLES. — TYP. DE J. VANBUGGENHOUDT.
Rue de Schaerbeek, 12.

COLLECTION HETZEL.

—

L'HOMME DE FER

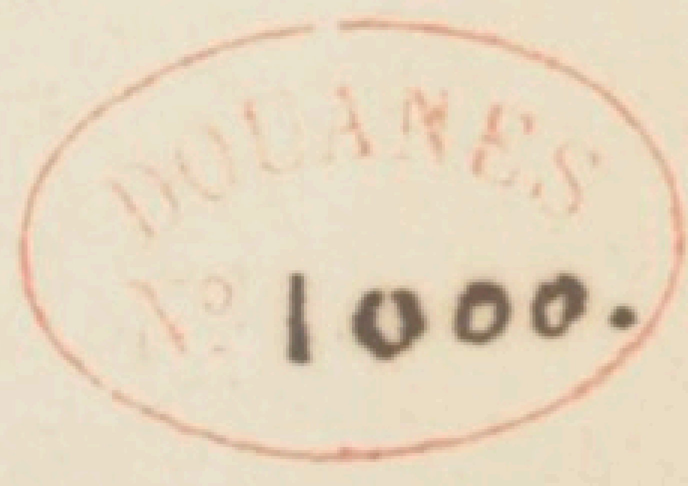
PAR

PAUL FÉVAL.

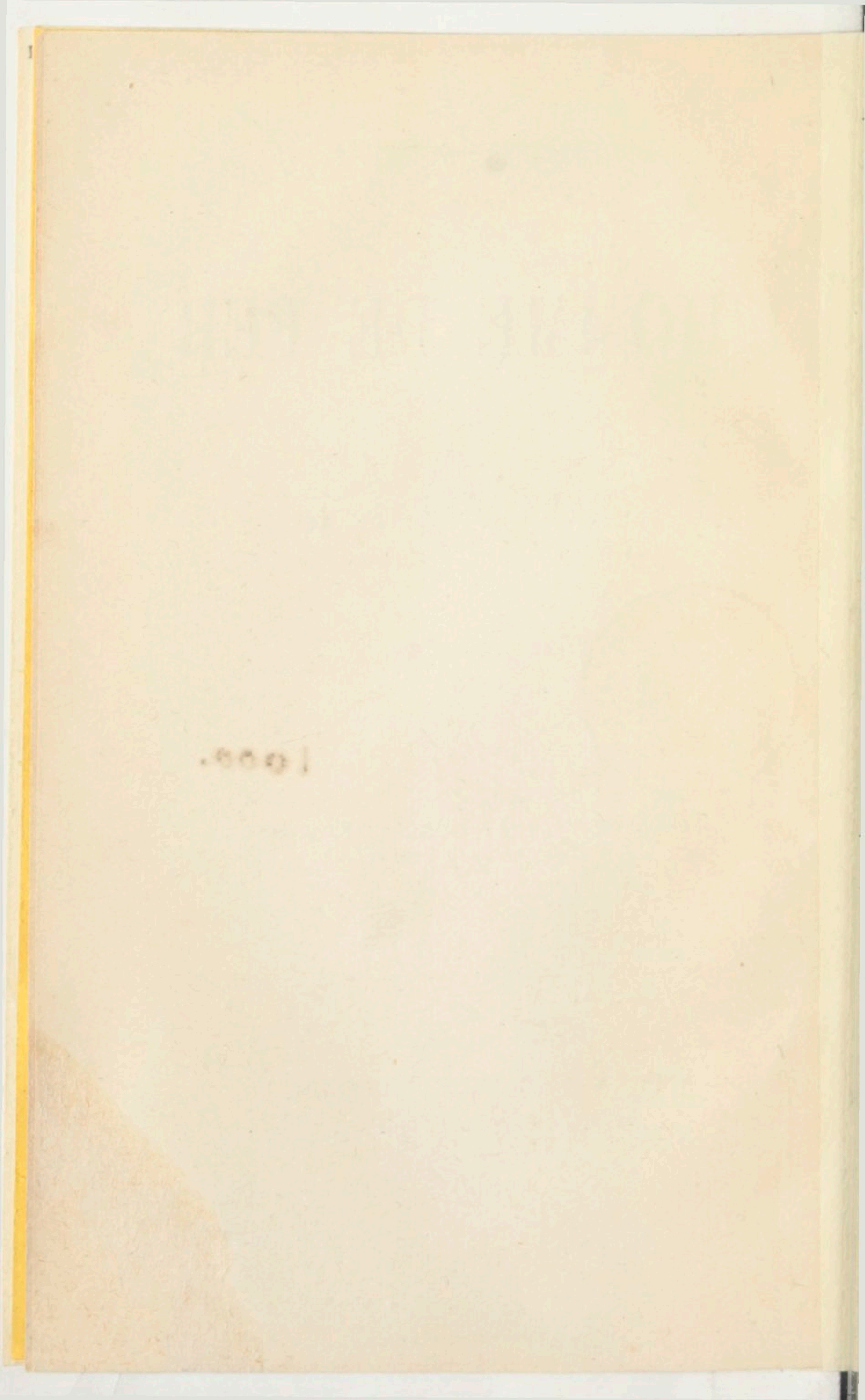
—



TOME TROISIÈME.



BRUXELLES,
ALPHONSE LEBÈGUE, ÉDITEUR,
1, rue du Jardin d'Idalie.
—
1856



I

— La promenade. —

Le soleil levant essayait en vain d'égayer Pontorson, la ville aux maisons grises et revêches; le soleil souriait tout seul, Pontorson restait d'humeur sérieuse avec ses pignons pointus, ses toits escarpés et les fantasques découpures de ses girouettes. Toutes les fenêtres étaient encore fermées, ainsi que les portes de l'enceinte. Le soleil se dédommageait en dorant joyeusement les coteaux environnants et les belles moissons normandes sur

la rive droite du Couesnon, que la mer haute mettait au plein de ses bords. La plaine présentait un singulier spectacle : les tentes et les baraques étaient encore en place, mais âme qui vive ne se montrait alentour. La fête dormait. Les cuisines foraines, éteintes, laissaient leurs fourneaux et leurs marmites à la garde de la foi publique : les étalages des marchands merciers, quincailliers et bimbelotiers avaient pour garnison quelque gros chien à la chaîne ou quelque enfant accroupi, la tête entre ses mains. Le tableau des onze mille vierges de Cologne, le tableau de Rollon Tête-d'Ane, et d'autres tableaux moins célèbres déroulaient au vent leurs haillons, chargés de couleurs violentes. Hélas ! parmi tous ces tableaux, le plus beau et le plus neuf manquait : celui où l'infortuné Rémy avait fait peindre l'Ogre des Iles dévorant un petit enfant. Un emplacement noir où la brise faisait tourbillonner la cendre, voilà tout ce qui restait de la plus brillante et de la plus courue des baraques. Ainsi passe le succès. Peut-être aurait-on eu de la peine à retrouver le lieu où s'élevait hier le théâtre à la mode, sans un écriteau insolent, fiché en terre et portant ces mots : *Justice du comte Otto Béringhem.*

Ceci était le comble. Le duc François savait-il qu'en son pays de Bretagne, à quelques pas de la bannière d'hermine, déployée et montrant sa fière

devise, le païen allemand affichait hautement ses méfaits? Barques et vaisseaux ne manquaient point, Dieu merci, dans le bon port de Saint-Malo. Si le riche duc ne savait pas, il allait savoir. Malheur au mécréant!

Mais que parlons-nous de vaisseaux? Il n'était pas besoin de vaisseaux. Après avoir allumé les torches incendiaires, le comte Otto ne s'était pas enfui vers sa retraite inaccessible. Sa tente, coquette et resplendissante, n'avait pas changé de place. Elle restait là toujours sur la rive même du Couesnon, faisant honte à la tente du riche duc et à la tente du roi de France. Le Couesnon se pouvait traverser à marée basse, pour peu qu'on n'eût point frayeur de se mouiller les chevilles. S'ils craignaient l'eau, les barons de François de Bretagne n'avaient qu'à monter à cheval.

Sans doute, cette journée qui commençait allait voir une bataille.

Elle commençait bien. En terre ferme, le brouillard fuyait déjà devant la brise qui portait vers les grèves. Du côté de la mer, la brume s'épaississait au contraire, pronostiquant un jour chaud et sec. Le ciel était bleu; quelques nuages légers formaient de longues raies couleur de rose à l'orient, tandis que le couchant, pareillement marqué, montrait à l'horizon des bandes d'un gris neutre qui se confondaient avec les vapeurs terrestres.

La porte de l'hôtel du Dayron s'ouvrit et se referma sur Aubry de Kergariou et sur messire Olivier. Ils étaient seuls ; ils prirent le galop tout de suite et s'enfoncèrent dans la campagne. Leur course semblait se diriger au hasard. Ils gravirent tout d'un temps la colline qui est à une demi-heure de la ville, sur la route de Saint-Georges de Gréhaigne. Arrivés là, messire Olivier arrêta son cheval.

La colline est haute ; la vue s'y étend de toutes parts, depuis le mont Dol, qu'on aperçoit au loin dans les terres du côté de l'ouest, jusqu'aux grèves qui sont au nord et qui festonnent la rive normande en descendant vers l'orient. En ce pays, le mont Saint-Michel se voit de partout. Nous avons décrit ailleurs ce bizarre et féerique aspect auquel les riverains normands et bretons ne prêtent qu'une attention médiocre, mais qui arrête tout court le voyageur émerveillé ; le mont Saint-Michel jaillissait de la brume comme une immense et sombre nef qui voguerait sur une mer d'argent. Au moment où Aubry et messire Olivier atteignaient le sommet de la colline, le brouillard étendait sur les grèves et sur la mer son grand voile, qui absorbait les rayons obliques du soleil ; le mont, dont la tête passait au-dessus du niveau, recevait d'aplomb la lumière sur ses faces exposées au levant, tandis que les parties qui regardaient l'occident restaient

dans l'ombre : opposition double, en vigueur et en clair, au fond mat de l'océan de vapeurs. Malgré la distance et par l'effet d'optique si commun sur les grèves, les bâtiments du monastère, éclairés ainsi à revers pour Aubry et Olivier, se dessinaient avec une netteté miraculeuse. On eût dit une de ces fines découpures que la dévotion de ce siècle collait dans les livres d'heures. La *Merveille*, ce hardi chef-d'œuvre, s'élançait au-dessus des cloîtres, soutenant le campanile svelte, au faîte duquel la statue d'or de l'archange semblait une étoile brillante égarée en plein jour dans le ciel.

Nos deux jeunes gentilshommes restèrent plusieurs minutes en contemplation devant ce tableau imprévu.

— C'est beau, dit Aubry.

— Comme peuvent être beaux, répliqua messire Olivier, les essais naïfs de votre art en enfance. J'ai vu les ruines d'Athènes et les ruines de Memphis ; j'ai vu les hautes pyramides qui dominent le désert égyptien comme ce rocher domine la solitude de vos grèves... Une fois, je me suis arrêté dans une plaine d'Assyrie, le cœur ému et le front pâle : devant moi était le cadavre de Ninive... C'est beau, dites-vous? Le soleil éclaire aussi et avec plus d'orgueil les terrasses blanches de Palmyre. A l'autre extrémité de votre Bretagne, Penmarch a des rochers plus noirs et plus terribles... C'est

beau, parce que tout est beau qui est vaste, la mer et la brume sans bornes, les sables mortels, le désert, le ciel : la grandeur fait la beauté... Les portiques d'Hélion, qui baignent dans le flot le socle précieux de leurs colonnes, sont plus beaux que cela... N'admirez pas avant d'avoir comparé, mon jeune maître. Le monde est long et large... savez-vous? Le mirage renverse les objets : un jour de mirage, j'ai vu votre archange d'or terrassé à son tour sous le dragon vainqueur. Le dragon est d'or comme l'archange, et, comme l'archange, il a des ailes...

Aubry écoutait laborieusement. Il cherchait le sens de ce mystique langage. Quand même les paroles de messire Olivier n'eussent point eu de sens, Aubry eût encore écouté avec respect. Il était subjugué. Cet homme faisait vibrer en lui avec violence cette fibre de révolte qui est au cœur de tous les enfants. Il y a plaisir à secouer le joug. L'adolescent, comme ce Sicambre de Clovis, ne demande pas mieux que de briser l'idole.

L'âge vient; la révolution morale se fait. L'homme vieilli et changé, faut-il dire amendé? va d'un extrême à l'autre. Il n'a pas su s'arrêter à ce juste milieu qui est entre la fougue désordonnée et l'inertie imbécile. Le voilà, le blasphémateur qui se fait cagot! le voilà, le démolisseur qui monte la garde devant les ruines! le voilà, le jeune

diable qui se fait vieil ermite! Il voulait tout détruire, le bien avec le mal; il veut tout conserver, le mal avec le bien; il s'élançait en avant sans savoir; sans savoir il recule; sa folie était l'avenir, sa démence est le passé. Pauvre être qui court ou qui se traîne sans apprendre jamais à marcher d'un pas viril; créature imparfaite, toujours en deçà ou au delà du vrai; condamné du péché originel qui n'a pas le temps d'être homme entre ses fièvres d'enfant et sa paralysie de vieillard!

Messire Olivier rendit les rênes à son cheval, qui descendit au pas la colline.

— Croyez-vous aux présages? reprit-il en se retournant brusquement vers Aubry.

Et avant que celui-ci eût répondu, il étendit la main dans la direction du mont Saint-Michel.

Soit que le brouillard gagnât, soit que ce fût l'effet naturel de la pente qu'ils suivaient, le mont Saint-Michel, avec son audacieuse échelle d'édifices, disparaissait lentement dans la brume.

Les éperons d'or de messire Olivier touchèrent les flancs de son cheval. Au bout de quelques minutes, nos deux gentilshommes entrèrent dans cette mer de vapeurs qui couvrait encore toute la vallée. Aubry ne connaissait pas parfaitement le pays; il suivait son compagnon et restait sans défiance. Du pas dont ils allaient, ils devaient se rapprocher

bientôt du village de Roz-sur-Couesnon, qui est le dernier clocher avant les grèves.

Messire Aubry montait un magnifique cheval noir sans taches. Au début de la promenade, Aubry, suivant à la rigueur les leçons du bon écuyer Jeannin, se tenait droit en selle et semblait continuer son cours d'équitation. Il avait espéré un compliment de messire Olivier. Celui-ci, cavalier accompli, mais capricieux en sa méthode, se laissait aller nonchalamment aux mouvements du cheval. Aubry, voyant qu'on ne voulait point remarquer son irréprochable tenue, étudia la pose de son compagnon. Incontinent il admira cette mollesse fière et gracieuse que le bon Jeannin n'avait pu lui enseigner; il se tint en arrière; il tâcha de copier : comme il était jeune et bien exercé, il réussit à peu près. Dès qu'il se crut en mesure, il poussa son cheval et prit les devants, afin de s'abandonner sur la selle à son tour et de se balancer paresseusement. Messire Olivier eut un sourire qu'Aubry ne vit point.

— Vous avez une façon particulière de gouverner votre monture, dit-il : j'ai vu bien des cavaliers depuis que me voici de retour en Europe, je n'en ai point rencontré de plus parfait que vous.

Aubry se rengorgea.

— Vous trouvez, mon cher sire? fit-il négligemment.

— Les dames sont de mon opinion, à ce qu'il paraît, poursuivit Olivier; j'ai surpris hier plus d'un regard...

— Fi ! interrompit Aubry déjà rouge de plaisir, vous voulez me railler, mon cher sire!

— Et pourquoi cela ? Vous êtes jeune, noble, vaillant... Vous avez la beauté du corps et du visage, qui vaut mieux à elle seule que vaillance et noblesse réunies... Mon compagnon, vous avez dû vaincre déjà bien des fois au gentil tournoi d'amour.

— Point, mon cher sire, répliqua Aubry, dont l'orgueil triomphant daignait faire de la modestie; je vis près de ma mère bien honorée, au manoir du Roz. Si j'avais, comme vous, parcouru le monde...

— Vous êtes discret, je vois cela. C'est encore une vertu que les dames apprécient. Moi, je suis clairvoyant; ce que vous ne voulez point dire, je l'ai deviné.

— Qu'avez-vous deviné, mon compagnon?

— Pourquoi courir au loin quand le bonheur est là tout près? Le papillon inconstant et heureux vit et meurt dans le même parterre. Vous êtes ici au pays breton, dans un parterre de beautés. Vous avez choisi les deux plus charmantes fleurs...

— L'une des deux au moins m'a choisi d'elle-même, murmura Aubry, en qui s'exaltait la fatuité implacable des dix-huit ans.

— Vrai ! s'écria le baron d'Harmoy; laquelle ?

Aubry garda le silence.

— La brune ou la blonde ?. la fillette ou la demoiselle ?

— Vous savez donc tout, messire ! fit Aubry enchanté ; je ne vous ai pourtant rien dit.

Voyez la gloire ! le héros du salon, le roi de la fête, le demi-dieu pour qui seul les nobles dames de l'hôtel du Dayron avaient eu des regards, messire Olivier avait daigné l'espionner. Aubry eut un instant l'espoir enivrant de faire ombrage à messire Olivier.

Celui-ci l'examinait curieusement en dessous. Il attendait peut-être un démenti.

— Puisque vous savez tout, reprit Aubry, je dois capituler. Vous qui comptez sans doute vos aventures par centaines, vous rirez de ma pénurie. Mais Berthe et Jeannine sont les plus belles jeunes filles de la contrée.

Olivier lui tendit la main bonnement.

— Pourquoi je vous affectionne, mon jeune sire, dit-il tout à coup, je n'en sais rien. Je m'étais fait serment à moi-même de ne jamais plus prendre la peine de combattre l'erreur, ce cauchemar qui étouffe l'homme aveugle et timide. Mais vous voici devant moi si jeune, si beau, si fier, que ma résolution faiblit encore une fois. Il faut que vous m'écoutiez : l'heure me presse, mes paroles seront comptées.

Tout en parlant, il semblait s'orienter au bruit lointain de la mer. Les chevaux marchaient sur ce terrain marneux, coupé de flaques d'eau salée, qui sépare la terre ferme des sables de la grande grève.

Aubry le regarda. Un instant il eut la pensée de fuir : c'était son bon ange qui lui soufflait cette pensée.

Mais la voix de messire Olivier pénétrait au vif en lui comme eût fait le tranchant d'un glaive. Les yeux ardents de messire Olivier le brûlaient. Aubry voyait cet homme à travers la brume lumineuse des grèves qui environnait sa beauté d'une sorte d'auréole.

Le bon ange se tut. Aubry, subjugué, dit :

— J'écoute !

. . . .

Messire Olivier parla longtemps. Quand il s'arrêta, Aubry eut pour la seconde fois l'idée de fuir ; mais la honte le retint.

— Ah ! dit messire Olivier, le sarcasme à la bouche, vous avez peur !

Ce fut comme un coup d'éperon aux flancs du poulain ombrageux.

— Par le ciel ! s'écria Aubry, je veux voir !

Messire Olivier se dressa sur ses étriers. Aubry pensa qu'il avait en ce moment deux fois la taille d'un homme. Messire Olivier, debout sur son che-

val immobile, étendit la main vers la mer, dans l'attitude du commandement.

— Airam ! prononça-t-il d'une voix impérieuse, où est Hélion ?

Un bruit sourd et profond se fit. Le brouillard déchira ses voiles avec lenteur. La mer se montra, unie comme une glace. Et dans ce miroir immense une plage enchantée se refléta, déroulant ses pelouses fleuries, ses bosquets ombreux, ses villas de marbre, cachées à demi derrière le feuillage.

Aubry poussa un cri d'admiration et mit sa main au-devant de ses yeux éblouis.

Messire Olivier dit :

— Tout ceci appartient à ceux qui ont le cœur assez grand pour contenir deux amours !

II

— Conseil ducal. —

Le duc François était à boire. Il aimait cela, le père de la reine Anne. Quand il avait bu assez, mais pas trop, c'était un prince sage et de bon conseil. La veille, nous n'avons vu que sa tente ducale sur la rive gauche du Couesnon, mais la nuit avait été bien employée. Au matin, nous trouvons tout un petit camp autour de la tente principale : le voisinage de Louis XI avait donné à réfléchir à François de Bretagne.

Du reste, quelque chose d'analogue s'était passé sur la rive normande. Le roi de France aussi avait pris frayeur du voisinage de son puissant vassal, car une douzaine de tentes entouraient maintenant la sienne. En somme, c'était la moindre suite que pût avoir Louis de Valois, et personne assurément ne pouvait s'étonner de ce surcroît.

Le duc François tenait table et conseil avec le sire de Goulaine, son sénéchal, Aymeri de Rieux, seigneur d'Ouessant, Jean de Plœuc, capitaine de la garde nantaise, M. Tanneguy du Chastel, le sire de Coëtquen, Guéneuc de Bruc, René de Chateaubriand, René de Coëtlogon, et Jean, bâtard d'Orléans, comte de Dunois.

Le duc François était jeune. Autour de lui, Tanneguy du Chastel et Dunois avaient seuls la barbe grise.

Les autres, Goulaine, Coëtlogon, Rieux, de Bruc et de Plœuc, Coëtquen et Chateaubriand, étaient de brillants soldats, orgueil de cette cour galante et riche qui n'avait alors de rivale que la cour de Charles de Bourgogne : de Plœuc surtout, beau, fier, vaillant comme tous ceux de sa race, eût cherché vainement sous les tentes françaises un chevalier qui pût lui disputer le cœur des dames.

Louis XI savait à l'occasion déployer un faste royal, et les historiens sages lui reprochent amèrement le luxe de ses représentations diplomatiques ;

mais partout où il était de sa personne, le luxe et la lumière manquaient. C'était un prince de demi-jour comme les coquettes qui prennent de l'âge, et, malgré ses dépenses excessives, c'était, quand l'orgueil ou l'intérêt ne le talonnait point, un roi de bouts de chandelles. Ces rois n'ont pas de cour.

— Ce Jeannin n'était-il pas écuyer de Kergariou? demanda François à Coëtquen, qui venait de parler.

— S'il vous plaît, monseigneur, répondit Coëtquen, ce Jeannin est encore écuyer de madame Reine, veuve de notre noble compagnon et frère d'armes Aubry, mort en défendant la bannière d'hermine.

— Je me souviens de cet Aubry, belle lance!... mais je me souviens aussi de Jeannin, que je vis plus d'une fois en mon château de Nantes. Il faut avoir foi en ses paroles, d'autant qu'elles incriminent la loyauté de notre sire le roi de France, loyauté qu'on ne peut dire suspecte, à moins d'outrer la courtoisie. A-t-il quelque renseignement nouveau sur le maléfice que doit nous jeter l'Ogre des Iles?

— Le maléfice, répliqua Coëtquen, pourrait bien consister en quelques gouttes de poison, versées adroitement dans votre verre.

Le duc but une large rasade.

— Ou bien, poursuivit Coëtquen, en un coup de dague porté au défaut de votre cuirasse.

Le duc de Guyenne n'avait pas encore mangé la pêche empoisonnée dont Louis XI lui fit présent et qui causa sa mort. On ne pouvait deviner ce genre de maléfice.

— Vous êtes autour de moi, messires mes fidèles amis, dit le duc, je ne crains que la volonté de Dieu.

— Monseigneur, reprit Coëtquen, ce Jeannin est dans ma tente. Il attend des nouvelles; quand ces nouvelles seront venues, pourra-t-il être introduit auprès de Votre Altesse?

— Tout le monde ici l'a vu à la bataille, répondit le duc; on l'introduira... Continuons, je vous prie, à raisonner sur les événements. J'ai refusé l'ordre de Saint-Michel parce que les statuts limitent mon droit souverain et enchaînent mon libre vouloir. Le roi se vengera. Voyons les choses au pis, comme il le faut faire avant d'avoir sur les yeux le bandeau de l'agonie. Supposons que la Bretagne chancelante ait à tomber... De par Dieu! messires, je me sens ferme sur mes jambes et ne parle que par hypothèse... De quel côté, pour le bien de nos peuples, faudrait-il diriger sa chute?

Chateaubriand, de Plœuc, Goulaine, tous les jeunes gens gardèrent le silence avec un orgueilleux sourire. Ils n'admettaient pas l'hypothèse.

Pourquoi prévoir la chute? Le duc Pierre ou le duc Jean ne se seraient point demandé d'avance s'il faudrait tomber à droite ou à gauche. Il n'y a qu'une manière de tomber pour un duc : face à l'ennemi, droit et mort!

Les jeunes gens avaient raison et tort : raison en principe, tort par le fait. Étant donné le duc François, il fallait songer à la chute possible.

A gauche l'Anglais, à droite la France : deux grands pays entre lesquels la petite Bretagne, pressée, ne se défendait guère que par la loi de l'équilibre.

Le vieux Tanneguy du Chastel attachait sur son souverain un regard triste et calme.

— Il fut un temps où la Bretagne et la France ne formaient qu'une seule et même contrée, dit-il. Je ne sais si cela était bon; je sais que ce qui a été peut être. Ce qui ne se peut, c'est la Bretagne anglaise : on ne jette pas un pont sur l'Océan.

— Le vassal gardé contre son maître par l'Océan est un vassal heureux, objecta le bâtard d'Orléans, qui tenait rancune à la France. Vos frères sont au pays de Galles. Le roi Édouard a des millions de sujets qui ont votre langue, vos jeux, votre origine. Ne vous donnez jamais au roi Louis, justement parce que le Couesnon est guéable.

— Ne vous donnez à personne, monseigneur! s'écria Jean de Plœuc; M. Tanneguy, notre glo-

rieux modèle, et Dunois, le miroir de la chevalerie, ont été jeunes. M. Tanneguy a vu souvent si nos lances de Bretagne sont moins longues que les lances normandes ou poitevines. Dunois a-t-il oublié Paris, Orléans et le bûcher de la Pucelle? Dunois ne se souvient-il plus des grands coups d'épée qui le feront vivre dans l'histoire? Ni M. Tanneguy ni Dunois n'eussent parlé de la sorte avant d'avoir la tête blanche.

Le duc François but un grand verre pour ponctuer d'autant le discours de Jean de Plœuc, qui était son favori.

— Il y a du bon pourtant, murmura-t-il, dans ce qu'a dit le sire du Chastel et dans ce qu'a dit notre cousin Dunois.

Ceux-ci avaient tendu la main tous les deux à Jean de Plœuc.

— Tu as bien parlé, mon neveu, fit le vieux Tanneguy ; s'il reste beaucoup de Bretons comme toi, que monseigneur le duc suive ton conseil.

— Et, de par Notre-Dame ! ajouta Dunois, nous l'y aiderons de notre mieux !

— Sans se donner, opina Coëtquen, on peut contracter alliance, le cas échéant, avec l'Anglais contre le Français, avec le Français contre l'Anglais.

Coëtquen était seigneur de Combourg, Combourg est tout près des frontières de Normandie.

Dunois secoua la tête.

— Il y avait une fois, dit-il, deux voisins qui volontiers bataillaient. Leurs portes se touchaient, en la ville d'Étampes. Entre leurs portes était un vert bâton de houx pour chasser les vagabonds pillards et les chiens errants, suspects de male rage. Quand les deux voisins en venaient aux mains, le bâton servait tantôt à Jacques, tantôt à Pierre : Pierre et Jacques portaient tous deux de ses marques sur le corps. Un beau jour, ils burent ensemble au coin du feu. Savez-vous ce qu'on prit pour allumer la flambée ? Ce fut le bâton de houx.

— Et vous pensez, mon cousin, demanda le duc François, sans oublier de boire un coup, que l'Anglais et le Français, réconciliés par fortune, nous garderaient le sort du méchant bâton de houx ?

— Je le pense, répliqua Dunois.

— Eh bien, reprit Jean de Plœuc, si nous sommes trop petits, grandissons ! Nous sommes les Celtes, refaisons la Gaule celtique et repoussons les Francs jusqu'à leur Ile-de-France, où leur roi s'appellera encore une fois le roi de Paris ! Prenons la Normandie jusqu'au cours de la Seine, le Maine, l'Anjou ; passons la Loire, bretonne par son embouchure ; envahissons le Poitou et l'Angoumois jusqu'aux rives de la Charente ! l'Anglais sera notre voisin en Guyenne. Vers l'est, traçons nos frontières au travers des pays de Chartres,

d'Orléans et de Bourges. Le roi Grallon eût conquis ces pays sans le crime de sa fille : que notre duc ferme sa couronne élargie et qu'il soit roi entre deux rois !

François ne put moins faire que de boire. M. Tanneguy et Dunois souriaient. Chateaubriand, Coëtlogon, Rieux, Bruc et Goulaine avaient leurs épées qui les démangeaient.

La draperie qui fermait la tente se souleva, et Laënnec, le sergent d'armes, annonça que maître Jeannin, écuyer de Kergariou, avait reçu le message qu'il attendait.

— Qu'il entre ! s'écria le duc.

— C'est que, dit Laënnec, il n'est pas seul... Le nain Fier-à-Bras, fou du sire de Coëtquen, ici présent...

— Ah ! ah ! fit Coëtquen, voici deux jours entiers que je n'ai vu mons l'Araignoire ! Il ne sera pas fouetté, puisqu'il agissait, à ce que je vois, pour le service de monseigneur le duc.

— Que le fou entre avec l'écuyer, ordonna le duc, qui ne perdit point cette bonne occasion de boire une moyenne rasade.

Jeannin fut introduit. Il tenait par la main Fier-à-Bras l'Araignoire, et le nain lui disait :

— Ne sois pas interdit, mon oncle ! tu vaux ces gens-là, je te l'affirme, et, d'ailleurs, tu es avec un gentilhomme !

III

— Conseil royal. —

Le roi ne buvait pas. Le roi s'était levé de meilleure heure encore que le duc, et pareillement il tenait conseil. Mais le roi n'avait point autour de lui cette foule de seigneurs qui regardaient boire le duc. On ne voyait dans sa retraite ni Bourbon, ni Bouillon, ni Montmorency, ni la Marche, ni Saint-Pol : le roi n'aimait pas beaucoup plus à discuter qu'à boire.

Il n'y avait dans sa tente, meublée avec une ex-

trême simplicité, qu'un seul homme. Au moment où nous violons le secret du tête-à-tête, cet homme essuyait ses rasoirs et les enfermait dans une petite boîte de chagrin brun, à coulisses. C'était maître Olivier le Dain, qui venait de faire la barbe au roi.

Le véritable Olivier le Dain, cette fois.

On dit que les coquillages prennent l'aspect et la couleur du rocher où ils végètent; les chenilles ont presque toujours la nuance de l'arbre qu'elles rongent; le gibier enfin se confond par sa robe ou son plumage avec le terrain aux dépens duquel il vit. Ceux qui ne voient point là un mystère providentiel affirment que chaque milieu déteint sur son habitant. Olivier le Dain et Louis de Valois vivaient rigoureusement dans le même milieu ; ils se ressemblaient comme deux hiboux abrités dans le même creux de vieux mur.

Ceci, tant qu'ils restaient dans le creux du vieux mur. Quand Louis XI mettait par hasard le casque couronné en tête ou qu'il revêtait le manteau d'azur, semé de fleurs de lis d'or, il ne ressemblait plus à Olivier le Dain. Et quand Olivier le Dain, qui était un vert galant, s'en allait voir sa dame en chausses de satin, en pourpoint de velours, la toque sur l'oreille, la poulaine rattachée au genou, il ne ressemblait point au roi Louis XI.

Louis XI et son barbier étaient accoutrés à peu

près de la même sorte : surcot de nuance neutre, chausses sombres ayant déjà de l'âge. Louis XI avait de plus que maître le Dain son fameux chapeau à images de plomb et la figure de saint Michel suspendue à son cou par une chaînette de fer. Il était assis auprès d'une grande table couverte de parchemins épars. Sur cette table, il y avait une gigantesque et splendide pièce d'orfévrerie qui faisait contraste avec la simplicité des tentures et de l'ameublement. C'était une de ces boîtes à compartiments qu'on appelait poivrières et qui figuraient, en général, un édifice de style gothique. On y mettait toutes sortes d'épices et de conserves ; le milieu était aménagé pour donner asile à quelque maîtresse portion de venaison ou de boucherie, car c'était un meuble de festin. La poivrière du roi Louis XI était l'œuvre du fameux Morellet, de Tours, qui tailla de son temps des vases sacrés et des gardes d'épée que Cellini n'eût point désavoués plus tard. Elle contenait, outre les cases à épices et la grand'chambre centrale, un bénitier à gauche, une écritoire à droite ; entre l'écritoire et le bénitier, une galerie pour les livres d'heures et un tiroir pour les titres et parchemins.

Le roi écrivait. De temps à autre, il s'arrêtait pour parler.

— Voici la dixième fois, dit-il en s'interrompant,

que je transcris cet article premier des constitutions de mon nouvel ordre de chevalerie. Je n'y puis tout mettre, Olivier, mon ami.

— Gardez quelque chose pour les autres, sire, répliqua le barbier.

— Les autres ont leur plein... Écoute attentivement ce premier article et dis-m'en ton avis.

Le roi lut :

« En ce présent ordre [1] y aura trente-six che-
» valiers, gentilshommes de noms et d'armes, sans
» reproche, dont nous serons leur chef et souve-
» rain en notre vie, et après, nos successeurs,
» rois de France. Et lesquels frères et compa-
» gnons de l'ordre, à l'entrée d'icelui, seront tenus
» délaisser et délaisseront tout autre, si aucun en
» avaient, soit de princes ou de compagnie,
» excepté empereurs, rois ou ducs, qui, avec ce
» présent ordre, pourront porter l'ordre dont ils
» sont chefs, moyennant le gré et consentement
» de nous ou de nos successeurs souverains et des
» frères d'icelui ordre. Et en cas semblable, nous
» et nos successeurs, souverains dudit ordre,
» pourrons porter l'ordre de l'un des susdits em-
» pereurs, rois ou ducs avec le nôtre, pour plus

[1] Transcrit textuellement, sauf orthographe : *Établissement de l'ordre de Saint-Michel par le roi Louis onzième*, mss. vélin in-4°, 1177, Bib. Sainte Geneviève.

» grande démontrance de vrai amour l'un à
» l'autre et pour l'espérance du bien qui en pourra
» advenir. »

Le Dain avait mis la boîte à rasoirs sous son bras.

— Si Votre Majesté n'y voyait point de mal, dit-il, j'aimerais à relire l'article moi-même.

Louis XI lui tendit le parchemin, et maître le Dain lut bien attentivement.

— Pourquoi mettre les ducs au rang des empereurs et des rois? dit-il.

— Pour que les ducs acceptent ma chaîne d'or, répliqua Louis XI; l'or est plus lourd que le fer.

— Le duc de Bretagne, qui a refusé votre chaîne, dit encore le Dain, vient d'accepter la Toison d'Espagne...

— Es-tu sûr de cela? demanda Louis vivement.

— Aussi sûr que de mon respect pour Votre Majesté.

Le roi se leva et fit un tour de table à pas précipités. Puis il arracha le parchemin au barbier, trempa sa plume dans l'encre et la tint un instant suspendue au-dessus du mot *ducs*. Mais il n'effaça pas.

— L'article est bon, dit-il en se parlant à lui-même : le duc de Bretagne n'étant point, que je

sache, chef de l'ordre de la Toison d'or, n'a pas le droit d'en porter le collier... As-tu d'autres objections?

— Aucune, sire.

— Je lis donc l'article II, qui est écrit de vieille date : « *Item*, pour ce que nous désirons que, en » ce présent ordre, ait des plus grands, mieux re- » nommés, plus vertueux et notables chevaliers » dont nous ayons connaissance, tant de ceux de » notre sang et lignage que autres de notre » royaume et de dehors, nous, bien informés des » bons sens, vaillances, prud'homies et autres » grandes et louables vertus étant ès personnes » des chevaliers ci-dessous écrits, et, par ce, con- » fiant pleinement de leur grande et entière » loyauté, et espérant la continuation et persévé- » rance d'iceux de bien en mieux en toutes hau- » tes, dignes et vertueuses œuvres, iceux avons » nommé et nommons en nos frères et compa- » gnons dudit ordre, duquel nous et nos succes- » seurs, rois de France, serons souverains comme » dessus est dit, c'est assavoir :

» 1° Notre très-cher et très-aimé frère Charles, » duc de Guyenne... »

Maître le Dain sourit et dit :

— A tout seigneur tout honneur !

Le roi sourit aussi, mais sans relever l'interruption; il poursuivit :

» 2° Notre très-cher et aimé frère et cousin, Jean,
» duc de Bourbon et d'Auvergne ;
» 3° Notre très-cher et aimé frère et cousin Louis
» de Luxembourg, comte de Saint-Pol, connétable
» de France ;
» 4° André de Laval, seigneur de Loudéac, maré-
» chal de France ;
» 5° Jean, comte de Sancerre, seigneur du Bueil;
» 6° Louis de Beaumont, seigneur de la Forest
» et du Plessis-Macé ;
» 7° Jean d'Estouteville, seigneur de Torcy ;
» 8° Louis de Laval, sieur de Châtillon ;
» 9° Louis, bâtard de Bourbon, comte de Rous-
» sillon, amiral de France ;
» 10° Antoine de Chabannes, comte de Dam-
» martin, grand maître d'hôtel de France ;
» 11° Jean, bâtard d'Armagnac, comte de Com-
» minges, maréchal de France, gouverneur du
» Dauphiné ;
» 12° Georges de la Trémoille, seigneur de la
» Trémoille et de Craon ;
» 13° Gilbert de Chabannes, seigneur de Cur-
» ton, sénéchal de Guyenne ;
» 14° Louis, seigneur de Crussol, sénéchal de
» Poitou.... »

Le roi s'interrompit.

— Ici, dit-il, était la place de mon très-cher et aimé frère et cousin, François II, duc de Bretagne.

— Méchante place ! fit observer le Dain, après Crussol, l'obscur sénéchal, après deux bâtards et trois ou quatre petits seigneurs !...

Remarquez que le roi Louis XI était un peu dans la position de ces bourgeois enrichis qui se disent un matin : « Je vais donner un grand bal, » et qui travaillent et s'efforcent, durant un hiver tout entier, courant après ce qu'il faut d'invités pour remplir leurs salons trop larges. On cherche, on furète, on s'informe. Comment donc font les gens heureux qui ont foule à leurs fêtes ? On se dépite, on se décourage : le fretin se trouve encore, les anciens commis et les fils des ex-clients de province qui font leur droit à Paris. Mais le monde, le vrai monde fuit comme une anguille. Il ne s'encanaille que par caprice, le monde.

Dans le préambule de son règlement, Louis XI parlait bien haut d'empereurs et de rois. Il leur faisait, en vérité, des conditions fort rudes, à ces rois et à ces empereurs. En fait de rois, il n'y avait encore personne : le bruit courait qu'ils avaient tous refusé. Quant aux empereurs, néant ! Restaient donc les ducs ; Louis XI en avait deux : Charles de Guyenne, qui était à sa merci, et Jean de Bourbon, qui était à tout le monde. Valois et Bourbon ! deux bonnes maisons assurément ; mais, au point de vue politique, Charles et Jean ne comptaient guère. Bretagne et Bour-

gogne, voilà des ducs! Louis XI n'avait ni l'un ni l'autre.

— Pour sa peine, dit-il, répondant à l'observation de le Dain, il ne sera que le seizième.

— Le quinzième est nommé? demanda le Dain.

— Oui, bien, répliqua le roi, qui sourit dans ses rides précoces. Voici les noms et titres du quinzième : Tanneguy du Chastel, gouverneur des pays de Roussillon et de Sardaigne.

— Acceptera-t-il? murmura le barbier.

— On ne peut dire si le poisson sera pris avant d'avoir préparé l'hameçon, mon compère. S'il accepte, notre bon cousin François sera plus penaud que le renard au regret de sa queue. S'il refuse, j'ai un autre chevalier tout prêt, et notre bon cousin François sera toujours le seizième sur ma liste.

— Et puis-je savoir le nom du nouveau chevalier? demanda maître Olivier le Dain.

Avant que le roi fît réponse, un page souleva la portière de la tente et annonça :

— Otto, comte Béringhem, seigneur de Chausey et autres lieux!

Maître le Dain bondit sur son tabouret et devint plus blême qu'un agonisant. On entendit les pieds de son siége battre un roulement sur le sol. La voix du page qui avait prononcé le nom de l'Homme de Fer, grelottait dans sa gorge. Il se fit dans la

tente un silence solennel et profond, durant lequel on put ouïr l'énorme poivrière sculptée rendre une plainte argentine, comme si l'approche du maudit eût effrayé les objets inertes eux-mêmes.

Personne n'entrait chez le roi pendant *sa barbe,* comme on appelait l'heure de sa conférence intime avec maître Olivier le Dain. Pour qu'un officier vînt annoncer ainsi un étranger, il fallait que le roi lui-même eût donné des ordres.

— Sire! sire! balbutia le barbier dont les dents claquaient, préviendrai-je la garde écossaise?

— Elle est prévenue, mon compère, répliqua le roi tout bas.

— Je demande à Votre Majesté la permission de me retirer....

— Tu n'es pas curieux, le Dain, mon ami, dit le roi, qui était calme; on ne voit point un ogre tous les jours;... reste.

Un pas d'homme d'armes retentit sous le vestibule de la tente. Le page souleva la portière. Un chevalier parut. Il était de grande et riche taille. Maître le Dain le vit plus haut qu'un géant. Ce chevalier, du reste, reproduisait exactement l'idée que le vulgaire avait dû prendre de l'Homme de Fer. Son armure, de toutes pièces, était d'acier bruni; les clous seuls, biseautés et polis, brillaient. Il portait en tête le casque, surmonté d'une longue

plume noire renversée. Sa visière était close. Il avait, pour toute arme offensive, une courte dague dans sa gaîne.

Il s'avança d'un pas bruyant jusqu'au milieu de la tente, s'inclina courtoisement et resta debout devant le roi. Maître Olivier eût donné sa meilleure paire de rasoirs pour être à dix lieues de là.

Le roi ne quitta point son siége.

— Comte, dit-il, je vous remercie d'être venu à mon appel.

Une voix mâle et sonore passa entre les grilles du casque.

— Sire, répliqua-t-elle, par mon fief des Iles, je suis vassal et sujet de Votre Majesté.

— Ceux qui parlent de vous, reprit Louis XI, dont le regard perçant s'émoussait contre ce masque d'acier, et beaucoup de gens parlent de vous, seigneur comte, en bien ou en mal....

— En mal seulement, sire, interrompit l'Homme de Fer; je sais cela.

— Ceux qui parlent de vous prétendent que vous êtes vassal et sujet d'un roi qui n'est point de ce monde.

— Beaucoup de gens, répliqua l'Homme de Fer, calomnient aussi Votre Majesté.

Le roi pensa :

— Ce sorcier allemand aurait pu naître en Normandie.

— Avez-vous connaissance de ce que j'attends de vous ? interrogea-t-il tout haut.

— Oui, sire.

— Qui vous l'a dit ?

— Le bruit public.

— Malepeste ! s'écria Louis XI, qui jeta sur son confident un oblique regard ; nos secrets d'État courent-ils ainsi les chemins ?

— On en parlait ce matin même, et gaiement, je vous jure, repartit le comte Otto, sous la tente de François de Bretagne.

Le roi croisa ses jambes l'une sur l'autre.

— Je ne l'avais dit qu'à toi, mon compère ! murmura-t-il en se tournant vers maître Olivier le Dain.

— Sur mon salut éternel ! protesta celui-ci, je ne l'ai répété à personne !

— Les murs ont des oreilles, prononça gravement le comte Otto ; ainsi parle la sagesse commune. Moi, je traduis cela ainsi : l'air a des esprits... Écoutez !

Il toucha de sa main, armée d'un gantelet, un des donjons d'argent qui composaient la poivrière. Un soupir s'exhala. Ni le roi, ni le Dain, n'eussent su dire d'où venait le bruit. Le Dain joignit les mains en tremblant ; Louis XI se signa ostensiblement.

— Comte, dit-il, si les esprits de l'air sont

à vos ordres, obtenez d'eux qu'ils nous laissent en repos. Les magiciens du Pharaon d'Égypte purent changer leurs baguettes en serpents. Ne faites rien pour me prouver votre pouvoir occulte : j'y crois. Répondez-moi seulement : voulez-vous accomplir mon souhait?

— Si Votre Majesté daigne accomplir le mien, répliqua l'Homme de Fer.

— Parlez.

— Je parlerai quand je serai seul avec le roi.

Louis XI n'hésita pas. Il plongea sa main sous le revers de son surcot et prit son saint Michel d'or, qu'il posa sur la table entre lui et le comte Otto. Gardé ainsi par l'archange, il fit signe au barbier de s'éloigner. Maître le Dain obéit avec une merveilleuse prestesse; la peur lui donnait des ailes.

Nous ne saurions dire si le roi avait peur. Les choses surnaturelles agissaient sur lui très-vivement; mais il se possédait en perfection. Dans tous les cas, si le diable l'effrayait, il n'en eut que plus de mérite, car il garda son rang vis-à-vis du diable : il ne lui offrit point de siége.

— Comte, dit-il, maintenant que nous voilà seuls, montrez-moi, s'il vous plaît, votre visage.

Le comte répondit :

— Si Votre Majesté était la reine, je le pourrais et le voudrais. Mais j'ai fait un vœu.

Le fameux vœu de ne se découvrir jamais que pour obéir à l'ordre d'une dame.

Toute cette entrevue du roi et de l'Ogre est tellement populaire dans le pays de Dol et même sur la rive normande, que la tradition naïve déteint malgré nous sur notre récit. Est-ce un grand mal? Les paysans du Marais ne savent trop si le roi était saint Louis ou Louis XIV ; ils savent que c'était le roi. Quant à l'Ogre, il n'y eut jamais qu'un ogre. La date n'y fait rien. C'était il y a longtemps.

Les paysans qui racontent cette légende du roi et de l'Ogre, rient bien à l'endroit où l'Ogre dit au roi : « Si vous étiez la reine... »

L'Homme de Fer répliqua donc :

— J'ai fait un vœu.

Et il ajouta :

— Je ne montre mon visage qu'à celles que j'aime ou à ceux que je tue.

Le roi fit la grimace.

— Et quel est votre souhait, comte? demanda-t-il.

— J'ai fantaisie, sire, répliqua l'Homme de Fer, d'être chevalier de votre nouvel ordre de Saint-Michel.

IV

— La poivrière du roi. —

Nous savons que le roi Louis XI avait justement eu la même idée que l'Homme de Fer : il avait songé à remplacer sur sa liste le nom de François II, duc de Bretagne, par le nom du comte Otto Béringhem, à condition, bien entendu, que le comte Otto Béringhem lui ferait raison de l'entêtement de François II de Bretagne. Néanmoins, le roi Louis XI prit la mine d'un souverain qui tombe de son haut.

— Saint archange !... s'écria-t-il. Comte, y songez-vous ! Ma nouvelle compagnie et frérie est chrétienne de tout point, soumise à l'autorité de la sacro-sainte Église catholique, apostolique et romaine.

— Je ne veux point de mal à notre saint-père le pape, répondit l'Ogre paisiblement.

— Y songez-vous, y songez-vous ! Nos chapitres se tiennent en la basilique du Mont...

— Grand et beau temple, sire !

— Nous jurons notre serment sur l'Évangile et sur la croix...

— Je n'y vois nul empêchement.

Le roi s'agitait, feignant un embarras majeur. Le comte reprit :

— C'est mon caprice.

— Demandez-moi tout ce que vous voudrez hormis cela ! s'écria Louis XI.

— Je ne veux rien autre.

— De l'or, des titres...

— Je fais de l'or : avec de l'or, on achète des titres. Je veux être chevalier de Saint-Michel.

— Saint archange, donnez-moi conseil ! supplia le roi en s'adressant à son image bénite.

L'image de saint Michel ne dit mot ; mais, aussi vrai que le Couesnon est fou en grand'marée, les bonnes gens de Dol et de Pontorson affirment que la poivrière laissa échapper un murmure.

Elle avait déjà soupiré. Qu'avait-elle donc, cette poivrière?

— Sire, reprit le comte Otto, je ne demande pas mieux que de vous amener pieds et poings liés ce duc François de Bretagne qui a laissé outrager hier, sur son domaine, mon caractère et ma personne. Cela me plaît. Mais tout service vaut son prix, et je vous fais respectueusement savoir en quelle monnaie je prétends être payé.

— Que diraient mes frères et compagnons, les chevaliers de l'ordre? murmura le roi.

— Ils diront ce qu'ils voudront, sire. Chargez-moi seulement de leur répondre.

— Cependant, comte, si je jugeais votre prétention inadmissible?

— J'en serais fâché pour moi et pour vous, sire.

— Pour moi? dit le roi en se redressant.

— Pour vous surtout, car votre envie de réduire François de Bretagne est ardente et légitime.

— Ne pourrais-je le réduire sans vous?

— Hier, vous l'auriez pu, sire.

— Et demain?

— Demain, Votre Majesté ne pourrait pas.

Voyez-vous cet ogre traitant de puissance à puissance avec le roi qui trancha la tête de Jacques d'Armagnac, duc de Nemours! Les gens du

marais de Dol savent assurément de bonnes histoires.

— Pourquoi ne pourrais-je demain ce que je pouvais hier? demanda encore Louis XI.

— Parce que, répliqua le comte Otto, hier j'eusse été neutre.

— Vous avez grande opinion de vous, messire! grommela le roi.

— Demain, poursuivit l'Homme de Fer, j'aurai le refus de Votre Majesté sur le cœur. Je me connais : ma lance se couchera d'elle-même pour défendre François contre vous.

Les sourcils de Louis XI se froncèrent.

— Entre hier et demain, il y a aujourd'hui, prononça-t-il avec sécheresse. Aujourd'hui, vous êtes dans la tente du roi de France, et la garde écossaise du roi se range en armes autour de la tente.

— *Der teufel!* s'écria l'Allemand en riant derrière la grille de son casque, je vois que Valois n'a point volé sa renommée! Je suis chez le roi de France, sous la garde de son honneur, et le roi de France me fait cerner à bas bruit par ses archers écossais. On aime à voir cela pour y croire!... Sire, reprit-il sérieusement et même avec une certaine emphase, si vous avez vos satellites, j'ai les miens.

— Où sont-ils, les vôtres? fit le roi.

— Plus près de nous que ceux de Votre Majesté.

— Il me plairait d'être fixé au sujet de votre puissance mystérieuse, comte Otto Béringhem, dit Louis XI.

L'Homme de Fer tira sa dague. Avec la pointe il traça un cercle dans le vide.

— Airam ! prononça-t-il en touchant de son gantelet le faîte guilloché de la poivrière.

Une voix s'éleva dans la chambre. On eût dit qu'elle partait du centre même de la table.

Elle dit :

— Maître, je suis là !

Louis XI sourit du bout des lèvres, mais il prit le temps de réciter une courte prière.

— J'ai vu, en mon château du Plessis-du-Parc-lez-Tours, dit-il ensuite, un jongleur plus habile que vous. Ce jongleur nommait son art ventriloquie. Il se couvrait le chef d'un casque comme vous faites présentement, et derrière la grille il feignait de converser avec trois ou quatres lutins qui tous lui répondaient à tour de rôle.

— Le roi m'a-t-il fait appeler pour m'outrager avant de m'assassiner ? » demanda l'Homme de Fer, qui se redressa fièrement dans son armure.

Et, comme Louis XI ne répondait pas assez vite à son gré, il ajouta :

— Seul que je suis dans la tente du roi et m'étant mis, comme je l'ai fait en apparence, à sa merci, je défie le roi !

Louis XI le considérait curieusement.

— Vous êtes à tout le moins un homme intrépide et vaillant, comte Otto, dit-il. On m'accuse par le monde d'être superstitieux et craintif touchant les choses magiques qui dépassent l'intelligence humaine : à l'occasion, vous pourrez témoigner du contraire. Si je vous donne le cordon de Saint-Michel, quand me livrerez-vous François duc de Bretagne ?

— Aujourd'hui, à l'issue des joutes.

— Donc, vous serez chevalier de mon ordre, comte Otto Béringhem. Mon œuvre est juste, chrétienne et agréable à Dieu : la fin excuse les moyens.

— Aurai-je un gage ? demanda l'Homme de Fer.

Louis XI ne se fâcha pas. Il prit le parchemin où les noms des quatorze premiers membres étaient inscrits.

— J'allais écrire ici, dit-il, à la place quinzième, le nom de M. Tanneguy du Chastel; je vous donne sur lui la préséance... Quitte à voir plus tard ! » ajouta-t-il mentalement.

Et il écrivit en toutes lettres, au rôle d'institution, le nom du comte Otto Béringhem, seigneur de Chausey [1].

1 Au quinzième numéro du *Rôle royal*, il y a une rature. On a dit, nous ne l'affirmons point, que les premiers feuillets sont de la main du roi.

— Le roi n'a plus rien à m'ordonner ? demanda l'Homme de Fer.

— Si fait. J'ai donné un gage, je veux un gage.

Le comte Otto tira son gantelet. Au doigt annulaire il portait une bague dont les feux éblouirent Louis XI, qui était connaisseur. C'était un diamant d'un prix inestimable.

— Voici qui vaut la rançon d'un roi, dit le comte ; c'est mon gage, je le laisse aux mains de Votre Majesté.

Il s'inclina et se dirigea vers la sortie de la tente. Louis XI regardait le diamant. Au moment de sortir, l'Homme de Fer se ravisa.

— Maintenant que nous sommes d'accord, dit-il, plairait-il au roi de voir face à face un de mes satellites mystérieux ?

— Cela me plairait, fit Louis XI, non sans une certaine hésitation.

La garde écossaise était si proche, qu'on entendait causer entre eux les soldats. Que craindre ?

Le comte Otto revint sur ses pas.

— Nasboth ! où es-tu ? prononça-t-il d'une voix contenue.

Nasboth ne répondit point.

Le comte prêta l'oreille à droite et à gauche comme s'il eût cherché à saisir un son dans l'air. Puis il s'approcha de la poivrière et se prit à écouter aux fenêtres, par où s'échappait, à l'heure du festin,

la fumée du maître plat qui occupait toujours le centre de cette monumentale orfévrerie. En se penchant, il fit le tour de la poivrière. Quand le palais d'argent le cacha tout à fait aux yeux de Louis XI, il dit tout bas à l'une des ouvertures :

— Réponds, ou je t'étrangle comme un poulet, petit coquin !

— Je suis ici, maître, répliqua aussitôt une voix épouvantée.

Nasboth devenait obéissant. Le roi était attentif : un sourire sceptique restait autour de ses lèvres, mais il caressait de la main à tout hasard son image de saint Michel.

— Puisque tu es ici, reprit le comte, sors de ta retraite et montre-toi aux yeux du roi.

Le couvercle de la poivrière s'agita bruyamment. Louis XI tressaillit et recula son siége.

— Airam ! Airam ! cria le comte en frappant du pied le sol ; j'ai ordonné, montre-toi ! montre-toi !

Nasboth faisait ce qu'il pouvait. Ce n'était pas un de ces esprits robustes qui entrent dans les maisons en démolissant un pan de muraille, car il avait beau se démener, il ne pouvait soulever le couvercle en argent massif de la poivrière. Le roi ouvrait de grands yeux, ne sachant quel genre d'animal menait dans l'intérieur de son argenterie cet étrange tapage. Sa frayeur, s'il avait eu frayeur, tournait à l'envie de railler.

Le comte Otto, à bout de patience, leva lui-même, d'un geste violent, le couvercle de la poivrière. Tout aussitôt Nasboth s'élança et sauta sur la table. Pour le coup, le roi devint pâle et mit sa main au-devant de ses yeux. Nasboth était un esprit de forme irrégulière et peu gracieuse : une tête énorme, armée de cheveux hérissés sur un corps dont l'exiguïté pouvait paraître assurément un fait surnaturel. Le roi posa précipitamment son saint Michel d'or entre lui et Nasboth. Nasboth faisait peur au roi.

Le comte Otto, cependant, n'était pas content de Nasboth; il le prit par les cheveux et le jeta sous son bras comme un paquet.

— J'emporte ce qui est à moi, dit-il en sortant ainsi de la tente.

Son noir écuyer l'attendait au dehors avec des chevaux. Il se mit en selle; l'écuyer lui drapa sur les épaules un long manteau sous lequel disparurent le petit corps et la grosse tête du pauvre Nasboth. Le comte Otto, Nasboth et l'écuyer descendirent au galop dans la plaine.

Louis XI, resté seul, replaça d'abord avec soin le couvercle de sa poivrière.

— C'est un nain, se dit-il, un nain de chair et d'os... Mais comment a-t-il pu s'introduire en cette cachette?

Les gens qui regardent dans les tiroirs de com-

mode avant de dire tout haut leur secret n'exagèrent point la prudence. Les oreilles se fourrent partout.

Le roi revint au diamant, qui ne s'était point changé en caillou après le départ de l'Homme de Fer. Puis il s'agenouilla dévotement devant l'image de saint Michel.

— Glorieux archange, dit-il en achevant sa prière, j'ai compté sur votre aide pour trouver un moyen de ne point tenir ma promesse.

Louis XI avait l'habitude de se chercher des complices dans le ciel. Quand il avait mis quelque saint de moitié dans ses fourberies politiques, sa conscience dormait bien tranquille.

Dans la plaine, le comte Otto, Nasboth et l'écuyer couraient ventre à terre. La tête volumineuse du nain soulevait le manteau de l'Homme de Fer.

— Esprit! dit celui-ci, qui riait sous sa visière baissée, je t'avais vu rôder ce matin autour de la tente du roi, et, quand je suis entré, je t'ai entendu souffler dans ta prison... Rends grâce à ma fantaisie, car tu étais pris sous le couvercle comme en un traquenard!

— Tant qu'il vous plaira, monseigneur, je vous rendrai grâces, répliqua l'esprit Nasboth.

— Je te reconnais, reprit Otto Béringhem, tu es le nain Fier-à-Bras, fou du sire de Combourg.

— Moi, je vous reconnais aussi, monseigneur:

vous êtes Olivier, baron d'Harmoy, amoureux de deux belles filles.

— Retourne à Chausey, Sélim, dit le comte à son écuyer; dix lances de renfort et la grande barque sous Tombelène!

L'écuyer piqua des deux dans la direction de la grève. Le comte poursuivait sa route vers la rive du Couesnon, où était sa tente.

— Pour qui besognes-tu? demanda-t-il au nain; pour ton seigneur le sire de Coëtquen? pour le duc de Bretagne?

— Non point, messire; j'étais là pour rendre service au bon écuyer Jeannin, que j'appelle mon oncle... Vous savez, le père de Jeannine la brunette.

— Tu es un espion adroit et hardi.

— S'il vous plaît, messire, je suis un pauvre gentilhomme, cadet de famille et sans apanage. Je fais ce que je peux pour vivre honorablement.

Le comte souleva le devant de son manteau pour voir un peu ce gentilhomme qu'il avait sous le bras. Ceux qui de nos jours ont vu cet artiste célèbre dans les bas théâtres et à toutes les barrières sous le nom de l'*Homme à la poupée*, peuvent se figurer assez bien le groupe formé par le comte Otto et Fier-à-Bras l'Araignoire. Seulement, ce groupe était équestre.

— Veux-tu que je fasse ta fortune ? demanda brusquement le seigneur des Iles.

— Volontiers, messire, répondit le nain ; cela me comblera de joie.

— Je t'achète : fixe le prix.

Le nain prit un air grave.

— Messire, dit-il, ces choses ne s'expriment point en termes si francs. On ménage la fierté des gentilshommes. Je serai de votre parti moyennant que vous m'offriez d'honnêtes étrennes ; mais, plutôt que de me vendre, je gratterais la terre avec mes ongles !

— Fixe donc tes étrennes ! répéta le comte Otto en riant.

Fier-à-Bras établissait un calcul à l'aide de ses doigts maigres et longs.

— Deux et deux font quatre, dit-il, et deux six... L'an a trois cent soixante et cinq jours, qui, multipliés par six, donnent deux mille cent quatre-vingt-dix. Je vivrai bien encore quarante années, étant de bonne et saine constitution. Mettons cinquante pour ne point être pris au dépourvu dans la vieillesse. Deux mille cent quatre-vingt-dix répétés cinquante fois donnent, si je ne fais erreur, cent neuf mille cinq cents... Ce sont des sous tournois qui produisent, en livres, cinq mille quatre cent soixante-quinze, et en écus d'or nantais quatre cent cinquante-sept et demi...

— Tu es un géant pour le calcul, ami Fier-à-Bras ! s'écria le comte émerveillé.

— Avant de servir mon seigneur actuel, le sire de Coëtquen, répliqua l'Araignoire, j'allais dans les assemblées et foires, et je gagnais ma vie à supputer sans parchemin ni plume, par la seule puissance du souvenir. Je pense qu'un gentilhomme ne déroge pas pour cela.

— Certes... et que veux-tu faire de tes quatre cent cinquante-sept écus nantais et demi?

— Quatre cent cinquante-huit, messire, car il faudra bien un demi-écu pour l'acte.

— Quel acte?

— Acte authentique, sous votre bon plaisir, passé entre moi et dame Lequien, du bourg d'Ardevon, agissant pour elle et ses héritiers ou successeurs, laquelle s'obligerait à me servir, ma vie durant, une tourte le matin, une tourte à midi, une tourte le soir : j'entends tourte double de pâte tendre, fourrée d'amandes et de raisins confits, chaude et sortant du four, ne pouvant, ladite dame Lequien, sous aucun prétexte quelconque, me distribuer tourte de la veille ou de la précédente fournée. Pour lesquels fonds perdu et servitude, consentis de gré à gré, je nantirai ladite dame Lequien desdits quatre cent cinquante-sept écus et demi en espèces courantes, dont quittance et reçu. En foi de quoi...

Le comte éclata de rire derrière la grille de son armet.

— Tu auras cinq cents écus d'or tout neufs, dit-il, si tu veux m'apprendre, par-dessus le marché, comment tu existes encore, après avoir été grillé par mes archers dans la baraque du baladin Rémy.

Le nain s'empressa de le satisfaire. Sa fortune subite et l'assurance qu'il avait de manger cinquante-cinq mille tourtes d'Ardevon ne l'avaient point trop enflé. Quand il eut raconté son histoire, il demanda au comte, avec calme, ce qu'il fallait faire pour gagner définitivement les cinq cents écus.

— M'obéir , répondit Otto Béringhem. Si tu m'obéis aujourd'hui, demain, à pareille heure, tu pourras te présenter chez ta dame Lequien pour manger ta première tourte. Tu as tout entendu, là-bas, chez le roi ; tu sais de quelle besogne je suis chargé. Voici mon cas : je ne connais pas ce duc François de Bretagne que j'ai promis d'enlever ; si tu sais peindre aussi bien que compter ou rédiger les actes authentiques, fais-moi son portrait.

Fier-à-Bras se recueillit.

— Je ne l'ai vu qu'une fois, dit-il enfin, mais je l'ai bien regardé. Le jour où je le vis, il m'écarta de son passage, à l'aide de sa houssine, en criant : « Au large ! moitié de singe ! » Mais il ne savait pas à qui il avait affaire : je ne lui en garde point

de rancune. Il est grand, lourd en selle, un peu voûté, avec des jambes grêles. Son cheval est blanc, portant des taches noires, espacées presque aussi régulièrement que les queues d'hermine de son écusson ducal. Il a les cheveux blonds tirant sur le roux, le nez droit et gros, les pommettes comme des noix, les yeux somnolents, l'air ennuyé... Mais vous ne verrez rien de tout cela, messire, si c'est aux joutes, sauf la taille, les jambes et le cheval : encore fait-on de belles jambes à toutes les armures.

— Il portera le cimier ducal, dit le comte.

— Savoir !... repartit vivement le nain, qui se mordit la lèvre jusqu'au sang, et ajouta :

— Sans doute, sans doute !

Le comte Otto avait jeté sur lui un regard soupçonneux.

— Écoute-moi bien, reprit-il. Je m'intéresse à cet écuyer Jeannin, que tu appelles ton oncle. Tu as deviné les motifs de cet intérêt. En cas de malheur, lui seul serait épargné dans la suite de François de Bretagne.

— Et moi, messire, et moi? se récria le nain avec chaleur; songez que je suis obligé d'accompagner M. de Coëtquen ! Je mettrai mon blason sur ma poitrine : *d'or au dindon de gueules*, afin que vous ne me preniez point pour un autre gentilhomme !

La course du comte s'était ralentie pendant

qu'ils parlaient. Le soleil montait cependant à l'horizon, et la plaine éveillée reprenait son air de fête. Je crois qu'on tirait un peu la grenouille, là-haut, sur le pont, mais c'étaient des comparses : Gabillou et Marcou étaient hors de combat. Le comte mesura la hauteur du soleil.

— L'heure me presse, murmura-t-il en plantant ses éperons dans le ventre de son cheval, qui bondit.

On apercevait derrière un rideau de peupliers la tente des insulaires.

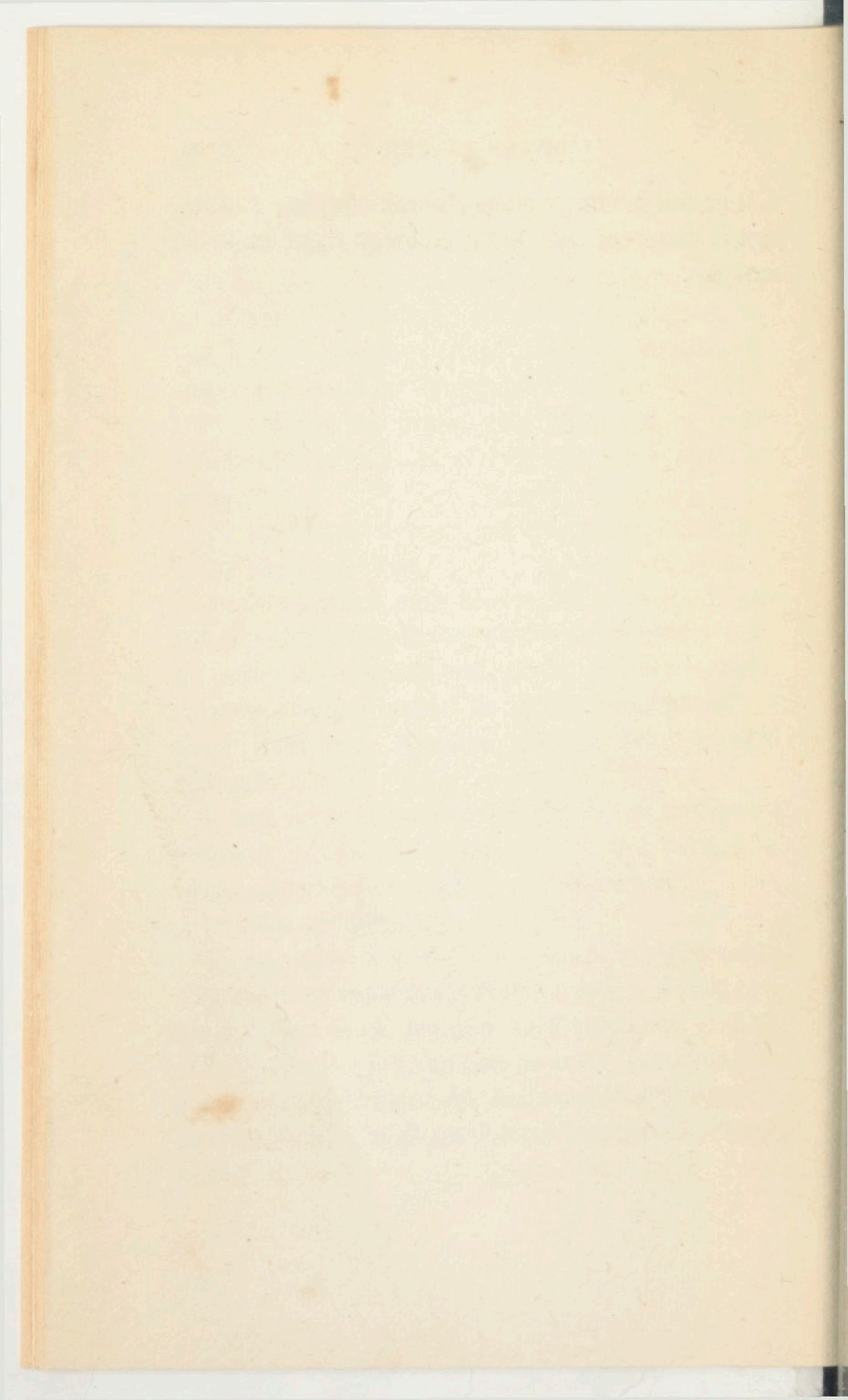
— Nous allons nous séparer ici, reprit le comte Otto; remplis ta mission auprès de Jeannin comme tu l'entendras. Après tout, ce duc est un chevalier; l'annonce d'un danger ne peut l'éloigner de la passe d'armes... N'oublie pas que l'écuyer sera épargné.

Il prit Fier-à-Bras par le collet de son pourpoint et le lança dans une meule de foin qui bordait la route, sans arrêter le galop de son cheval.

Le nain se releva tout étourdi.

— Je ne veux pas de tes tourtes, mécréant! s'écria-t-il en regardant l'Homme de Fer s'éloigner. Quand mon oncle Jeannin sera chevalier, il m'en donnera six par jour au lieu de trois, car c'est une bonne âme. Têtebleu! ma belle petite Jeannine ne mourra point : j'ai de quoi dorer les éperons de son père!

Il se mit à courir dans l'herbe coupée, sautillant et chantant comme un moineau franc en belle humeur.



V

— Où le faucon de dame Josèphe montre qu'on peut faillir à tout âge. —

Le nain Fier-à-Bras courut ainsi jusqu'au camp ducal, où Jeannin l'attendait avec impatience. En quelques mots, il raconta au bon écuyer ses surprenantes aventures ; puis il ajouta :

— Maintenant, mon oncle, commences-tu à croire que tu seras chevalier ?

Jeannin ne voyait aucune espèce de rapport entre les projets de Louis XI et sa propre élévation. Que Fier-à-Bras eût surpris, caché dans une

pièce d'argenterie, l'entretien du roi de France et de l'Homme de Fer, c'était bien, assurément; mais de là aux éperons d'or chaussés par lui, Jeannin, il y avait de la marge.

— Ah! mon oncle! mon oncle! s'écria le nain en colère, ce ne sont pas les braves gens comme toi qui inventent la poudre. Si je n'étais là, par la grâce de Dieu, ta fille mourrait!... Ouvre tes deux oreilles, reprit-il d'un accent impérieux, et, si tu ne comprends point, tâche au moins de te souvenir. Tout à l'heure, quand j'aurai achevé mon rapport au duc, notre seigneur, avance hardiment au milieu du cercle des barons, et dis ces propres paroles : « Je suis l'écuyer Jeannin, que le maudit a dessein » d'épargner. Que mon seigneur prenne mon ar- » mure et mon cheval, il ne courra aucun danger.» Le roi des preux, s'interrompit Fier-à-Bras, le fier Roland, n'aurait peut-être point consenti à cela; mais François de Bretagne n'y regardera pas de si près.

En ce moment, Laënnec, le sergent d'armes, qui avait été dépêché au conseil, revint, apportant l'ordre d'introduire l'écuyer et le nain. Ce fut malheureux. Une demi-heure de plus, et le bon Jeannin commençait à comprendre!

Le duc but en voyant entrer Jeannin et son petit compagnon. Après avoir bu, il ordonna à l'écuyer de s'expliquer.

Fier-à-Bras prit alors la parole et le duc rebut. Fier-à-Bras parlait bien; le récit qu'il fit de son aventure dans la tente du roi, récit qu'il enjoliva peut-être un peu, intéressa au plus haut degré le noble auditoire.

En l'écoutant, le duc emplissait et vidait son verre avec un sincère plaisir.

— Coëtquen, dit-il, quand le nain eut fini, tu me donneras cette créature.

— Elle est à vous, monseigneur, repartit le sire de Coëtquen.

— Viens çà, Nasboth! s'écria le duc enchanté : je t'appellerai Nasboth en souvenir de la poivrière. Verse-moi à boire... Ah! ah! l'Homme de Fer a promis qu'il me conduirait au Mont pieds et poings liés?

— Oui, monseigneur, et pour vous dévoiler cette trame, je manque ma fortune.

Ici l'histoire des cinquante-cinq mille tourtes d'Ardevon, qui eut un succès de délire. Le duc but trois rasades coup sur coup pour témoigner comme il faut son contentement.

— Messieurs, dit-il, le roi Louis n'a oublié qu'une chose, c'est de nous convoquer à sa passe d'armes.

Comme il prononçait ce dernier mot, il se fit un grand bruit au dehors. Les trompettes sonnèrent. Le duc pâlit un peu et vida son gobelet d'un air

chagrin. Laënnec souleva de nouveau la draperie de la tente et introduisit en grande cérémonie un homme, vêtu de ce manteau fleurdelysé que le roi de France et le roi d'armes avaient seuls le droit de porter.

Celui-ci était Montjoie, le roi d'armes. Et il venait convier le duc de Bretagne aux joutes et tournois qui devaient avoir lieu, ce jour-là même, ès grèves de la Rive, entre le mont Saint-Michel et la terre ferme.

Le duc tendit son verre à Fier-à-Bras quand le héraut fut parti.

— Monseigneur a refusé le collier de Saint-Michel, dit M. Tanneguy, monseigneur peut bien décliner l'assignation du roi, qui vient tardivement, ce me semble.

— Es-tu déjà Français, pour ce qu'on veut te donner l'ordre de Saint-Michel, mon cousin Tanneguy ? demanda François entre deux gorgées.

Tanneguy du Chastel se redressa, mais ne répliqua point. Il y eut un murmure parmi les barons de Bretagne, qui tous vénéraient cette vaillante barbe grise. Dunois s'écria :

— Nous irons, par le sang-Dieu ! n'est-ce pas, monseigneur ? Mais nous irons en armes et en force !

— Nous irons, répliqua le duc François, qui repoussa d'une main son verre et tendit l'autre à

M. Tanneguy. Mon cousin, je n'ai point voulu vous offenser.

Fier-à-Bras fit signe à Jeannin; Jeannin s'avança au milieu du cercle.

— Monseigneur, dit-il répétant laborieusement la leçon que le nain lui avait faite, je suis l'écuyer de Kergariou que le maudit a dessein d'épargner. Que monseigneur prenne mes armes et mon cheval, il ira aux joutes sans courir aucun danger.

Il y eut un grand silence dans la tente du duc de Bretagne. Tous les barons baissèrent les yeux comme s'ils eussent craint de s'entre-regarder. Le rouge monta au visage du bâtard d'Orléans; le duc François, au contraire, malgré de nombreuses rasades, avait au front une nuance de pâleur.

— Notre seigneur n'a point d'héritier en son palais de Nantes, dit M. Tanneguy d'une voix lente et grave; mon avis est que notre seigneur accepte l'offre de ce brave homme.

— Serais-je donc le premier duc de Bretagne, murmura François, qui ait pris un déguisement pour aller à l'ennemi ?

— En cas de trahison, répliqua M. Tanneguy, nous nous rangerons autour de vous et vous aurez une épée.

Personne autre n'opina. Dunois frémissait. Le duc dit :

— Que Dieu me prête l'occasion, je montrerai à

tous ceux qui sont là si je suis petit chevalier! Ce que je fais est pour la Bretagne, dont le peuple est à ma garde. Brave homme, je porterai tes armes et je monterai ton cheval.

— Après quoi, dit Fier-à-Bras, qui remplit de lui-même la coupe de François, ce seront armes et monture de chevalier!

Le duc avait fait dessein de ne plus boire; cependant il but. Sachons-lui gré de l'intention.

— Messires, dit-il, préparez-vous, et à cheval!

— Hein!... s'écria Fier-à-Bras en s'élançant vers Jeannin, me voici échanson d'un prince, et toi, te voilà chevalier! Comprends-tu maintenant?

— Je comprends, répondit Jeannin sans sourciller, qu'avant la fin du jour j'aurai quelque bon coup de dague. C'est mon métier. Petit homme, tu as fait pour le mieux et, je te remercie.

Il y avait du temps déjà qu'on parlait de ces joutes. Au XVe siècle, la *publicité* ne se faisait pas aussi facilement ni de la même façon qu'aujourd'hui, mais elle se faisait. Une chose dont on n'a point abusé garde tout son crédit. La publicité, toute faible et naïve qu'elle était, courait le monde en boitant, et le monde trouvait encore qu'elle allait bien vite, car il lui prêtait des ailes en l'appelant la Renommée. Donc, la Renommée avait porté partout la nouvelle de ces fêtes, promises par le roi Louis XI. Les bonnes gens de Bretagne et de

Normandie ne savaient pas au juste comment se créer un ordre de chevalerie; on leur avait parlé d'une passe d'armes mémorable; ils pensaient que l'ordre de Saint-Michel serait institué en plein champ ou plutôt en pleine grève, et que chacun pourrait voir.

C'est ici la grande question : que chacun puisse voir. A la vérité, la condition n'est jamais remplie, et dans toute solennité les neuf dixièmes des curieux restent à la porte; mais ceux-là mêmes qui sont restés en dehors toute leur vie espèrent entrer une fois avant de mourir.

Ce devait être un spectacle d'élite qu'une joute où tant de princes et tant de hauts barons recevraient leurs colliers d'or de la main du roi. On disait, en outre, merveille des costumes : manteau de damas blanc brodé d'or, semé de coquilles et fourré d'hermine de bout en bout; chaperon de velours cramoisi à longue cornette, pour être mis sur la tête ou pendre sur le cou, chausses perlées, pourpoint de camelot de soie blanche à bord courant de coquilles brodées. Les officiers de l'ordre, affirmaient les bien informés, marchaient en robes de camelot de soie blanche, pareillement brodées, et en chaperon d'écarlate. Pour le roi, la robe de moire écarlate avec le chaperon noir.

Et les dames ! On allait voir sans doute la duchesse d'Étampes et la petite madame Anne de

Beaujeu, fille de France, la dame de Montsoreau, qui suivait partout le duc de Guyenne, et des princesses, et peut-être la reine !

Jugez ! on était venu de dix lieues à la ronde pour contempler la grenouille tirée sur le pont du Couesnon. Jugez ! on pouvait venir de vingt lieues et aussi de trente pour assister à cette nonpareille cérémonie.

Une chose notable entre toutes, c'était l'emplacement même choisi pour les lices. Ce roi Louis XI ne faisait, en vérité, rien comme les autres. A droite de l'embouchure du Couesnon, entre la rive normande et le mont Saint-Michel, il y avait, au milieu d'un marécage marneux que la mer couvrait en marée, une plage dite la grève Saint-Sulpice, formée de beau sable jaune et fin comme de la poudre d'or. On était au dernier jour de la morte-eau. On avait jusqu'au soir pour s'ébattre en ce lieu ; après quoi, le flux, grossi par les influences lunaires, allait couvrir les lices et jeter son liquide niveau par-dessus les estrades tendues de velours.

Une passe d'armes en grève ! Des joutes qui devaient avoir l'immensité pour arène ! Un tournoi qui, après une heure écoulée, eût pu se changer en combat naval !

Aussi, pour en revenir à la grenouille, qui est un des faits majeurs de notre récit, elle s'était

tirée dès le matin mollement et par manière d'acquit. On n'avait cassé qu'une paire de bras sur le pont du Couesnon ; de méchants bras qui s'étaient disloqués sans gloire et au premier tirage : des bras de beurre, suivant l'expression favorite de Marcou. Le règne de la grenouille était passé ; vraiment, il faut n'avoir rien de mieux à faire pour se divertir à ce sot jeu de la grenouille ! A bas la grenouille !

Et vite ! démolissez les baraques ! chargez les planches vermoulues sur les chariots de misère. Il s'agit bien de Rollon-Tête d'Ane et des onze mille vierges de Cologne ! A peine donne-t-on un regard au tas de cendres qui marque le tombeau du père Rémy. Toutes ces choses sont d'hier ; elles ont cent ans. Les joutes ! la grève ! les armures damasquinées ! les manteaux fourrés d'hermine ! les colliers d'or ! les dames ! les chevaliers !

Il fallait voir la foule descendre des deux côtés du Couesnon par groupes échelonnés et pressés, les paysans et les bourgeois en caravane, le plus grand nombre à pied, quelques-uns juchés deux à deux ou même trois par trois sur des chevaux de labour ; ici, toute une métairie dans une charrette ; là, sur un petit âne, un grand coquin de pataud dont les sabots ferrés touchent terre ; des fillettes portées à la *guerdindelle* entre deux coqs de village (la guerdindelle se nomme en d'autres pays *la*

chaise au roi) ; plus loin, de lourds garçons, voûtant leurs épaules trapues et marchant bras dessus bras dessous en chantant la ronde des Allans; partout, des ménagères attelées au panier de provisions, partout des enfants joufflus à cheval sur le cou de leur père.

Mathurin sans dents et Goton, sa femme, étaient ce matin en belle humeur. Goton avait un mouchoir autour de la joue pour un maître coup de poing que son Mathurin lui avait confié la veille au soir. C'était un gage de réconciliation. Ils cheminaient cahin-caha, riant et se gourmant de bonne amitié comme au temps de leur lune de miel. Jouanne, la petite gardeuse d'oies, et le pâtour du presbytère de la Gouesnière, se donnaient, à la face de tous, de mutuelles preuves d'affection. Jouanne avait déchiré le vestaquin de son pâtour; le pâtour avait roulé sa Jouanne dans la boue : idylle bretonne, chères et gracieuses tendresses des enfants de la nature !

Puis c'étaient les compagnies nobles, arrivant de Pontorson et des châteaux voisins, gentilshommes et belles dames, palefrois et haquenées. La plus nombreuse et la plus brillante de ces compagnies était sortie de l'hôtel du Dayron, après avoir vu du haut de la terrasse l'escorte royale et l'escorte ducale partir de leurs campements respectifs. Une troisième escorte, celle du seigneur des Iles, avait

pris, quelques instants auparavant, le chemin des grèves.

C'était beau. Les bannières se balançaient à la brise molle, l'acier des armures dispersait au loin des gerbes d'étincelles. L'écho des fanfares arrivait tantôt enflé par le vent, tantôt brisé et comme mourant.

— Bette, ma mie, disait dame Josèphe de la Croix-Mauduit à sa suivante, qui chevauchait sur une bête à longues pattes dont le cou planté droit supportait une tête piteuse, Bette, voici l'occasion de montrer que nous sommes gens hors du commun et d'honorable maison. Ne regardez ni à droite ni à gauche : la curiosité vaine est le fait du menu peuple; réglez le pas de votre haquenée sur la mienne, qui sait comment on se conduit en pareille occurrence, puisqu'elle assista aux fêtes du couronnement du duc Pierre. Si vous avez des yeux, vous établirez aisément la différence qui existe entre ma monture et celles des bourgeoises inconsidérées. Tenez la tête haute, Bette, et, si vous entendez autour de vous des pages ou hommes d'armes jasant, fermez l'oreille, car on ne gagne rien à ouïr pareils entretiens; je veux vous dire en outre, Bette, ma mie...

Elle s'interrompit, et son maigre visage exprima tout à coup une profonde consternation. Elle regarda avec des yeux agrandis par l'horreur son

gant de peau de daim, brodé de soie verte, où le vieux faucon était perché, comme toujours. Le gant venait de subir un dommage dont le vieux faucon était l'auteur.

— Voilà onze ans, vienne la Noël, dit dame Josèphe d'une voix altérée, que j'acquis cet oiseau de la fauconnerie de Pierre-Marie Tuault, rue aux Foulons, à Rennes. Il avait alors deux mois et mangeait seul. Je ne l'aurais jamais cru capable d'une action aussi indécente, car il ne m'avait donné jusqu'à ce jour que du contentement... Faites approcher maître Biberel, mon écuyer.

Le coupable faucon ne manifestait aucun remords.

Il continuait de dormir, perché sur le poing déshonoré de la douairière.

— Maître Biberel, reprit celle-ci d'un ton sévère en s'adressant à son écuyer, vous fûtes chargé par moi d'éduquer et instruire ce gerfaut; c'est à vous que je dois dénoncer sa conduite. Qu'est l'éducation, sinon l'art de régler et modérer les défaillances de la nature? Ce que mon faucon vient d'accomplir ici devait être fait ce matin au perchoir. En principe, cela n'a rien de répréhensible; mais, par le temps et le lieu, l'action devient blâmable. Prenez l'oiseau, maître Biberel, pendant que Bette va me retirer mon gant et le nettoyer, autant qu'on peut le faire en voyage. Comme toute faute mérite

châtiment, appliquez au gerfaut une demi-douzaine de croquignoles ou chiquenaudes à la naissance de l'aile, sans le blesser ni maltraiter trop cruellement. L'instinct des animaux leur apprend le motif des punitions qu'on leur inflige. Je souffre de l'ordre sévère que je vous donne, attendu que j'ai le cœur sensible, n'aimant à voir peiner aucune créature de Dieu; mais, agissant comme je fais, je crois remplir mon devoir.

Maître Biberel corrigea le faucon, qui hérissa ses plumes, étonné qu'il était de recevoir le fouet pour une action si naturelle, et Bette nettoya le gant tant bien que mal.

— Je voudrais, reprit la douairière, que ma nièce Berthe fût ici, près de moi, pour juger comme on doit faire en certaines circonstances fortuites. Ainsi vient l'expérience. Mais Berthe chevauche entre son cousin Aubry de Kergariou, qui est un beau jouvenceau, ne le trouvez-vous pas, Bette? et messire Olivier, lequel nous contait hier de surprenantes légendes. Il me semble que je vois encore auprès d'elle cette fillette pour qui elle s'est prise d'une dangereuse affection. Ma nièce a veillé tard cette nuit. A son âge, je n'aimais que mes colombes et mes passereaux apprivoisés. Mais il n'y a plus de jeunesse au temps où nous vivons, et facilement pouvons-nous prévoir que la fin du monde approche.

On lui rendit son gant, puis son faucon. Elle dit à ce dernier sans se fâcher :

— Une seconde faute du même genre appellerait un châtiment double. A la troisième récidive, je donnerais ma faveur à un autre gerfaut. Tiens-toi donc pour averti, et comporte-toi désormais comme il convient à la position que tu occupes auprès de moi. Je vous le demande ! s'interrompit-elle avec une certaine émotion en s'adressant au vieil écuyer et à la vieille suivante, si le gerfaut avait agi de la sorte quand nous allons paraître devant les têtes couronnées ! Si, au milieu d'une révérence de dignité première !...

Elle n'acheva pas, tant la pensée d'un pareil opprobre l'agitait violemment.

Dame Josèphe était séparée de sa nièce par toute l'épaisseur de la cavalcade dont elle formait l'arrière-garde. Immédiatement devant elle marchait madame Reine, escortée de ses deux hommes d'armes, et formant groupe avec la famille du sire du Dayron.

Ce n'est pas notre faute si la figure de madame Reine s'efface de plus en plus à mesure que s'avance notre récit. Elle était là cependant, à quelques pas du théâtre de ses anciens exploits, tout près des grèves où elle avait bravé jadis les hommes d'armes et la mer. Mais, si vous l'aviez vue, presque aussi roide sur sa haquenée que dame

Josèphe elle-même ! Que dire d'une femme qui n'est plus fée des grèves, et qui ne tient pas encore cour plénière pour juger les actions perverses d'un faucon ? Elle avait laissé son trousseau de clefs au manoir du Roz ; elle savait Jeannin absent pour le service ducal ; elle connaissait la résolution prise par Jeannine d'entrer au couvent ; elle n'avait même plus cette physionomie que donne l'inquiétude maternelle. Un mois de ce repos, et madame Reine prenait l'embonpoint des veuves qui ont assez pleuré.

A quoi pensait-elle ? Certes on ne peut répondre : « A rien. » Elle pensait à Aubry, son bien-aimé fils, qui allait peut-être coucher la lance. Que n'avait-il l'adresse et la vigueur de Jeannin, ou seulement la grâce suprême de messire Olivier ? Qu'était-ce, ce messire Olivier ? Un problème. On se fût occupé d'Aubry davantage si Aubry eût été un problème. Madame Reine désirait que l'on s'occupât d'Aubry. Qui donc lui avait dit que Jeannin serait peut-être chevalier ? Au cas où Jeannin fût devenu chevalier... Certes, certes, madame Reine pensait ; elle pensait beaucoup. Il y avait deux bœufs à tuer au manoir du Roz, l'un plus gras, l'autre qui boitait. Bœuf qui boite est comme poire blette : il faut se hâter. Cette année, les redevances étaient en retard. Faudrait-il une dot à Jeannine pour la cloîtrer ? Madame Reine n'était point avare : l'argent

nécessaire, on le trouverait. Et la guerre! on en parlait de la guerre. Son domaine de l'Aumône était bien exposé : ces biens qui sont aux frontières, c'est une mine de soucis. Pour les présents de noces, on pouvait vendre la tenance de Saint-Jean ou emprunter sur les biens de Kergariou en Saint-Brieuc. Chevalier, ce Jeannin! Comment le remplacer? Au retour, mander les maçons pour la muraille de l'écurie, qui se lézardait : tout s'use. Et voir à la cave, parce que le sommelier était sujet à caution. Ce Jeannin, chevalier!

Vous voyez bien que madame Reine pensait. Quand ses voisins lui parlaient, elle répondait en outre fort sensément. Mais, si quelqu'un plaisantait par hasard, elle devenait triste. Pour la faire sourire, il eût fallu le carillon doux et cher de ses clefs.

Dame Josèphe était trop loin de nos jeunes gens; elle avait mal vu. Berthe n'était point entre Olivier et Aubry; elle chevauchait auprès de Jeannine. Aubry et Olivier causaient ensemble. Aubry était pâle et soucieux.

— Ce devait être un rêve, dit-il à voix basse et en regardant tout autour de lui pour voir si personne n'était à portée de l'entendre.

— Ce n'était point un rêve, répliqua messire Olivier; vous avez vu seulement ce qui était hors de la portée de vos yeux, comme on fait avec ces

tubes d'invention nouvelle qui servent à la science astronomique. Pour vous, la mer et les grèves ne s'étaient-elles jamais changées en magiques miroirs, reflétant des merveilles inconnues?

— J'avais vu le Mont dans les tangues, à l'heure où la brune lutte contre les premiers rayons du soleil, le Mont renversé et plongeant la statue de son archange au plus profond des sables... Mais ces tableaux mobiles, ces magnificences impossibles, cette féerie qui semble inventée par le délire...

— Hélion! prononça messire Olivier, ces choses existent au delà de la baie. Le mirage n'a fait que les rapprocher de vous.

Berthe et Jeannine allaient silencieuses; Jeannine avait les habits d'une bourgeoise, ce qui était trop beau pour elle, au dire de la grosse Javotte, son ennemie : Berthe portait ses plus nobles atours. Mi Jésus! c'était Javotte qui avait agrafé son corsage et natté ses cheveux blonds. Parmi les damoiselles appelées à faire l'ornement des joutes, Javotte défiait bien quiconque d'en trouver une mieux accommodée et coiffée que Berthe de Maurever.

Les deux jeunes filles ne s'étaient point parlé depuis l'heure du lever. Quand on s'était mis en route, Berthe avait fait signe à Jeannine d'approcher : c'était tout. Jeannine était pensive et triste; elle évitait les regards d'Aubry, qui constamment cher-

chaient les siens ; elle ne s'apercevait même pas que l'œil ardent de messire Olivier se fixait à chaque instant sur elle. Berthe avait le hennin des filles nobles, et du haut de cette coiffure un long voile tombait. Quand le vent soulevait les plis du voile, on voyait Berthe pâle et changée, perdant son regard fixe dans le vide. Il y avait dans ses yeux une sorte d'égarement. Elle cherchait Aubry comme Aubry cherchait Jeannine. Quand elle rencontrait la flamboyante prunelle du baron d'Harmoy, tout son corps avait un tressaillement.

Ceux que la cavalcade dépassait disaient : « Voilà deux belles jeunes filles qui ont trop fatigué cette nuit à la fête du Dayron. »

Trop de fatigue en une fête, cela veut dire trop de joie. A quoi se lassent les jeunes filles, sinon à jouer et à sourire ?

— Jeannine, dit enfin Berthe, dont la voix tremblait, il te regarde, et je me sens condamnée.

— Vous avez voulu que je vous accompagne, chère demoiselle, répliqua Jeannine ; moi, je ne le voulais point.

— Il me fallait connaître mon sort, ma fille.

— Votre sort est d'avoir l'amour d'un chevalier, chère demoiselle. Aubry vous aimera...

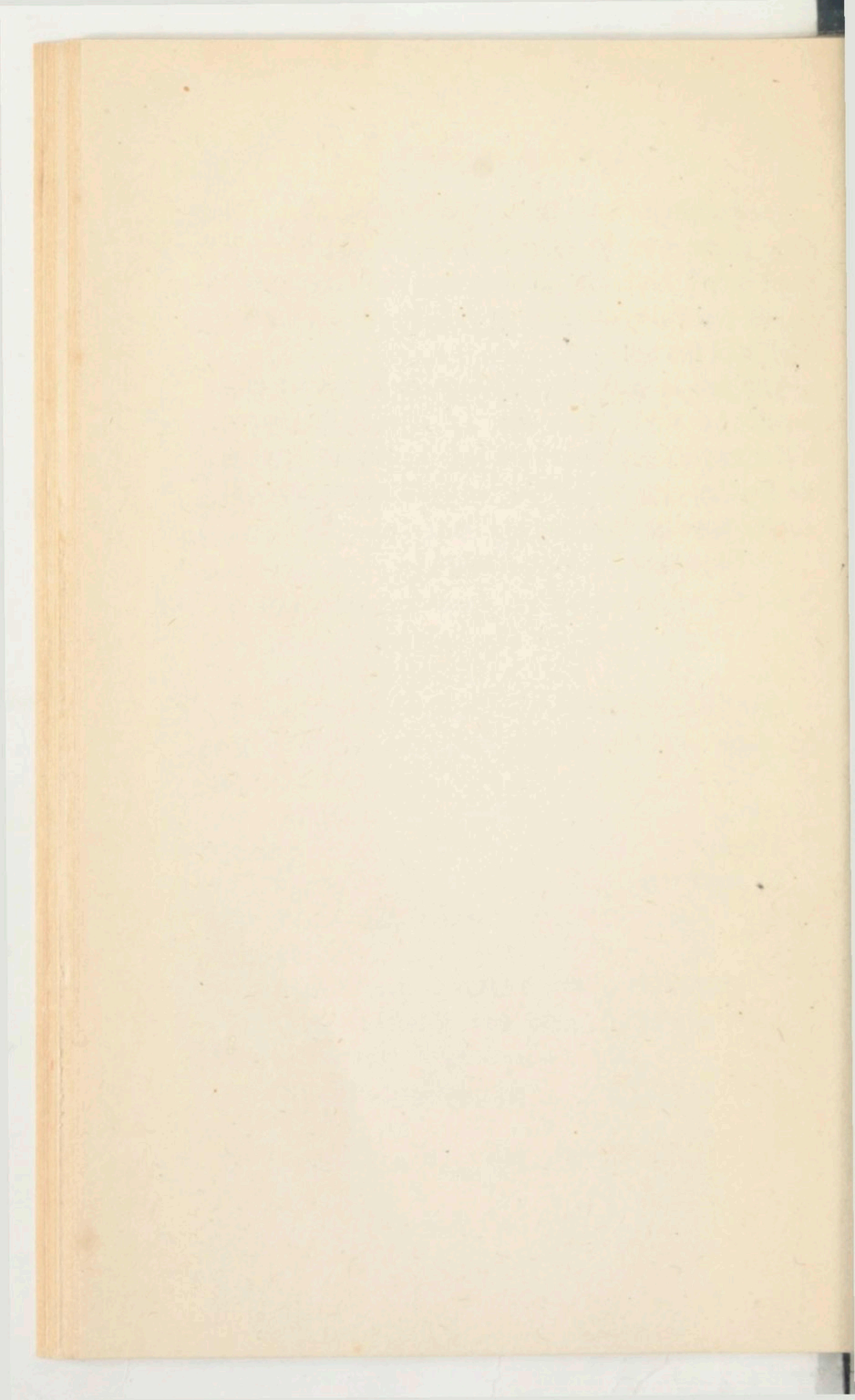
— Quand tu ne seras plus là, n'est-ce pas, Jeannine ?

La fillette baissa les yeux ; Berthe poursuivit :

— Cet amour dont tu ne voudrais pas, toi, ma fille, parce que tu es victorieuse et que tu as le droit d'être fière, cet amour, moi, je l'accepterai : je m'y jetterai comme en un refuge, car cet amour seul peut me sauver !

Elle prit la main de Jeannine et la serra fortement. La route tournait. Le cheval du baron d'Harmoy s'était trouvé un instant auprès de celui de Berthe, et la voix d'Olivier avait murmuré tout contre l'oreille de la noble fille :

— Si je veux, il vous aimera !



VI

— Avant la passe d'armes. —

« Si je veux, il vous aimera ! » Le tentateur sait choisir l'amorce qu'il faut pour chaque âme. Berthe serra la main de Jeannine, mais elle ne lui dit point ce qu'elle avait entendu. Elle se recueillit en elle-même, élargissant à plaisir la plaie de son pauvre cœur blessé.

Il se fit un grand mouvement dans la foule; des cris s'élevèrent de toutes parts. Sur la gauche, le cortége ducal passait au trot des chevaux de ba-

taille; sur la droite, le roi et ses chevaliers descendaient au pas en solennelle cérémonie. Les Bretons inclinèrent la lance, comme c'était leur devoir, et prirent les devants aux acclamations de la cohue.

Presque aussitôt après, un nuage de poussière annonça l'approche du troisième cortége. Celui-ci était composé d'hommes d'armes aux cuirasses brunies. Ils allaient au galop. Au-dessus de leur escadron serré flottait la bannière rouge et or du comte Otto Béringhem.

— Messire Aubry, dit Olivier au moment où sortaient du nuage les armures des chevaliers de Chausey, avez-vous confiance en moi ?

— Pourquoi cette question, messire?

— Parce que j'ai pour vous l'affection d'un frère aîné. Je vous veux faire heureux en gloire comme en amour.

— Grand merci!... commença Aubry avec la suffisance rogue de ses dix-huit ans.

Il ne se souvenait point des coups de gaule de la quintaine.

— J'ai besoin de rejoindre présentement le cortége du roi, reprit le baron; veuillez m'écouter avec attention. Quand vont s'ouvrir les joutes, vous ne me reconnaîtrez point sous mon armure, et nous serons sans doute en deux camps opposés: vous, Breton; moi, suivant la cour de France... En

mes voyages lointains, j'ai vu beaucoup et j'ai acquis un peu. Je possède deux lances dont le choc est irrésistible : en voulez-vous une?

Aubry était brave autant que vaniteux. Au premier moment, la bravoure et la vanité furent d'accord en lui pour refuser, mais son regard tomba sur Jeannine. Jeannine l'avait vu si souvent trébucher sous le bâton de l'Anglais, et si souvent il avait dit : « Quand j'aurai un adversaire de chair et d'os à la place de ce coquin de bois, les choses iront autrement! » Jeannine allait être là. Quel crève-cœur de tomber vaincu devant Jeannine!

— Serez-vous discret? demanda Aubry en rougissant.

— Sur l'honneur, répondit messire Olivier.

La vanité l'emportait. Aubry consentit à emprunter la lance irrésistible. L'escadron des chevaliers des Iles n'était plus qu'à une centaine de pas.

— Hélion! Hélion! criaient-ils en fendant la cohue.

— Dans la lice, reprit messire Olivier, un écuyer s'approchera de vous et vous remettra la lance. Avec elle, vous gagnerez la couronne... Un dernier mot : cette lance ne peut rien contre le seigneur des Iles, que vous reconnaîtrez à la banderole portant ces mots : *A la plus belle!...*

Les chevaliers de Chausey passaient. Dans le

mouvement qui se fit, messire Olivier disparut. Berthe tressaillit encore et devint plus pâle. Avant de disparaître, messire Olivier avait glissé à son oreille ces mots, qui pour elle complétaient les paroles déjà prononcées :

— Au prix d'un baiser, je voudrai !

Berthe chancela sur sa selle. Naguère cet homme avait enivré Aubry avec la liqueur contenue dans sa gourde ; pour enivrer la pauvre Berthe, il n'avait pas besoin de cela.

— Tu ne sais pas, tu ne sais pas, dit-elle à Jeannine, qui l'observait inquiète : le sort jeté agit ; la folie me prend. J'aime Aubry, mon cousin, de toutes les forces de mon âme, et pourtant, s'il m'appelait, l'autre, j'irais !

Mont-joie Saint-Denis ! La grève immense se montrait derrière les haies de troënes blancs ; on allait dépasser la ligne des derniers champs, plantés de pommiers moussus. La mer montait dans les nuages à l'horizon, et, sur la droite, le mont Saint-Michel, inondé de lumière, se dressait sur son roc au-devant de la ville d'Avranches.

C'était là une arène ! Cancale était témoin ; de l'autre côté de la baie, Cherrueix, le Roz, Saint-Jean, les Quatre-Salines, le Mont et Tombelène, la Rive, Avranches, Genest, toute la côte normande. Rien ne bornait le regard. Les vaisseaux qui cinglaient au large pouvaient contempler les joutes.

O pudeur! nous qui avions ces grands tableaux à peindre, nous avons décrit la grenouille! Au lieu de la fresque monumentale, notre pinceau, qui est un charbon, a croqué une pochade. Merci Dieu! il est temps encore, écrasons la craie vile sous notre talon indigné, trempons la brosse dans de nobles couleurs. Arrière, Marcou! Gabillou, arrière! on ne vous connaît plus!

Nous ne dirons même pas, tant ces détails nous affligent maintenant, que Gabillou était là et qu'il avait bu beaucoup trop de cidre normand pour se remettre de ses fatigues; nous tairons également que Marcou, guéri par une nuit de bamboches, lutinait toutes les Maries-Jeannes en même temps que toutes les Yvonnes et toutes les Fanchons.

Dame Josèphe de la Croix-Mauduit, voilà une digne silhouette! le portrait de cette douairière nous fera pardonner, ayons-en l'espoir, bien des Mathurins et bien des Gotons.

Dame Josèphe avait mis son cheval au pas de l'escorte du roi. Elle guettait l'occasion de lancer à propos au souverain trois ou quatre révérences de dignité première.

— Car, expliquait-elle à Bette, sa suivante, on peut diviser les honneurs en courtoisies et hommages effectifs. Les courtoisies n'engagent point, et je soutiendrai contre quiconque prétendra faussement le contraire, que, ce faisant, je ne manquerai

en rien à mes devoirs envers monseigneur François, duc de Bretagne.

L'escorte du roi avait tort de n'accorder aucune espèce d'attention à dame Josèphe de la Croix-Mauduit. L'escorte du roi se tenait un peu à l'écart de la foule. Le roi marchait au centre de sa garde écossaise; on ne le voyait point.

Le champ clos, préparé à grand renfort de madriers et de poutres, était situé à quatre ou cinq cents pas des dernières haies, en grève même. Du champ clos à la rive, c'était une pente douce, couverte de galets et formant amphithéâtre. A l'opposite, au contraire, le plan de la grève cédait légèrement et n'eût point permis aux spectateurs de se placer avec avantage. Aussi la foule se massait-elle déjà sur les galets, entre l'arène tracée et la terre ferme. Il y avait à cela un autre motif que la commodité. L'estrade royale et les amphithéâtres étaient établis du côté de la mer, en dehors; le spectacle curieux était là principalement.

Il pouvait être dix heures du matin. Tout annonçait une magnifique journée d'été. La brise fraîche venait du large et guérissait des ardeurs du soleil caniculaire. La mer calme et bleue achevait son reflux à plus d'une lieue en deçà dans les grèves. Elle allait venir, on le savait bien, mais plus tard et quand la fête des armes serait achevée. Cette menace du flux qui allait, dans son inflexible exac-

titude, chasser ensemble roi, ducs, chevaliers et bonnes gens, était un attrait de plus et donnait du prix à chacune des minutes de cette journée.

Tandis que la foule augmentait sans cesse sur le galet et partout où la grève offrait un semblant de pente, les estrades se garnissaient plus lentement. Au XVe siècle, on avait déjà fait cette remarque, à savoir que les gens pourvus de palefrois ou de haquenées sont toujours en retard sur le fretin qui va sur ses jambes. On se plaçait, non sans discussions graves, car l'honneur était en jeu : les bancs qui avoisinaient l'estrade royale échauffaient l'ambition de toutes les petites châtelaines conviées, faute de mieux, à la solennité. Il faut bien le dire, la partie féminine de l'assemblée n'était pas en rapport avec l'importance de la cérémonie. Le roi avait laissé la reine au château d'Amboise; la duchesse de Bretagne était à Nantes ; les duchesses de Bourbon et de Guyenne restaient en leurs apanages. Sans la dame de Torcy, femme du sire d'Estouteville, la haute chevalerie n'eût point été représentée. La dame de Torcy, grasse et puissante Normande, valait, il est vrai, pour le poids, plusieurs reines et nombre de duchesses. Elle était de Caen, patrie de la belle chair, ferme et entrelardée; elle était grande, rouge, robuste ; elle faisait honneur à ces magnifiques pâturages dont le Calvados est si justement fier.

A part ce plantureux produit de la Neustrie fertile, on voyait près du trône deux dames voilées dont personne n'eût su dire les noms. Le duc de Guyenne vint leur rendre ses devoirs avant de prendre place parmi les chevaliers du nouvel ordre. Les personnes très-bien informées des petits mystères du temps supposèrent que ces deux belles voilées étaient mesdames d'Étampes et de Montsoreau. Ce devait être une femme singulière que celle qui aimait d'amour le compère Gillot, de Tours en Touraine.

A droite et à gauche du trône, un peu en arrière, quatorze stalles étaient réservées aux chevaliers de Saint-Michel. Au-dessus s'élevait, sous le dais royal, l'estrade destinée à l'abbé, aux prieurs et aux principaux dignitaires du couvent. Devant le roi, cinq siéges étaient occupés par deux archevêques et trois évêques. Là finissait le dais royal.

Il y avait trois autres dais, dont un pour les dames. Sous celui-là trônait la forte Estouteville, en compagnie d'autres châtelaines et damoiselles de bonne et obscure noblesse normande.

Le second dais couvrait une estrade destinée au duc François de Bretagne et à sa suite. Cette estrade était vide. Sous le troisième dais se tenait la maison du roi.

Les officiers du nouvel ordre, le chancelier, qui était un prélat, le greffier, le trésorier, le héraut

qui avait nom Mont-Saint-Michel, occupaient le premier rang sous le dais de la maison du roi.

La grande estrade royale était tendue de velours aux couleurs de France, ainsi que la quatrième. La seconde, où étaient les dames, avait une tenture écarlate rehaussée d'or. Celle du duc de Bretagne, drapée de velours plus sombre, avait des écussons en broderie d'hermine. Les choses étaient bien faites.

Quant aux gradins communs qui occupaient tout le côté septentrional de l'arène, on les avait tendus de serge, et c'était encore trop bon pour la mer qui allait passer dessus. Le côté méridional n'avait que deux ou trois rangs de bancs de bois posés sur le sol même. Encore fallait-il être Louis XI pour songer à asseoir Jacques Bonhomme, si mal que ce fût.

L'arène était de forme elliptique très-allongée. Il y avait quatre tentes, situées deux par deux aux extrémités de l'ellipse. L'une de ces tentes appartenait aux ordonnateurs du tournoi, les trois autres aux champions. Dès le début et même avant d'entrer dans les tentes, les champions se divisèrent en deux camps bien distincts, séparés par toute la longueur des lices. Les Bretons tenaient l'extrémité occidentale; à l'est se tenaient les Français et les gens de Chausey, non point réunis, mais rapprochés. Le roi put remarquer avec inquiétude

que la suite de son frère et cousin bien-aimé François II était presque une armée. Les Bretons étaient plus nombreux que les deux autres troupes mises ensemble. Ils se tenaient à cheval et en bon ordre, graves, silencieux, nous pourrions dire menaçants. Leur escadron serré semblait là pour une bataille et non pour un tournoi. A leur tête était le duc en personne; du moins le chef portait le cimier de Bretagne. Les curieux allaient se dédommager de l'absence des dames : un souverain en champ clos! cela ne se voyait point tous les jours.

Ajoutons que la renommée ne représentait point François II sous ce chevaleresque et belliqueux aspect. On parlait de son hanap profond, non point de sa longue lance. Rien de beau comme ces fiers démentis donnés en face à la renommée!

Les trompettes sonnèrent. La garde écossaise du roi Louis sortit de la première tente; les trois quarts des archers environ vinrent se ranger sous le trône; le reste demeura autour de la tente pour vaquer au service du camp. La cavalcade venue de l'hôtel du Dayron avait pris place tout près de l'estrade ducale, sur les gradins publics. Dame Josèphe eût trouvé plus convenable qu'on la mît sous le dais, mais les officiers de la cérémonie n'avaient point été de son avis. Le dais attendait le duc : le duc ne vint point; durant toute la passe

d'armes le dais ne recouvrit que le velours de l'estrade.

Dame Josèphe obtint que Bette, sa suivante, et maître Biberel, son écuyer, se tiendraient debout à ses côtés. On lui concéda licence d'avoir ses deux vieux chiens sous ses pieds et son vieux faucon sur le poing. Le vieux faucon, rendu à de meilleurs sentiments, n'avait rien fait de nouveau depuis sa dernière inconvenance. Dame Josèphe avait lieu d'espérer qu'il ne confondrait plus désormais son poing vénérable avec le perchoir. Auprès de maître Biberel debout, Berthe s'asseyait; le sire du Dayron était entre elle et madame Reine. Jeannine avait trouvé place immédiatement au-dessous de Berthe, sur le dernier gradin qui bordait l'arène.

Au son de la trompette, un mouvement se fit dans les divers groupes d'hommes d'armes. Berthe toucha l'épaule de Jeannine :

— Le voilà ! dit-elle.

Jeannine l'avait déjà vu. Il était au second rang des champions de Bretagne.

En ce moment même sa lance s'inclinait pour saluer de loin madame Reine, qui lui renvoya un baiser. Jeannine, la pauvre fille qui n'avait pas le droit de sourire, baissa ses yeux humides; Berthe agita son mouchoir brodé.

— Voyez comme il vous regarde, belle petite,

dit madame Reine par-dessus l'épaule du sire du Dayron.

Aubry regardait Jeannine.

Un grand cliquetis de fer eut lieu à l'autre extrémité du champ clos. Berthe se retourna.

— Le voilà ! dit-elle encore, mais cette fois tout au fond de sa conscience et sans remuer les lèvres.

Messire Olivier, armé de toutes pièces, mais le visage découvert, caracolait parmi les chevaliers du roi. Il s'inclina gracieusement vers Berthe, qui, à son tour, baissa les yeux.

Jeannine regardait une chose étrange. Son père était là-bas, sur les derrières de l'escadron ducal ; Jeannine reconnaissait bien son cheval et son armure, mais elle ne reconnaissait point sa mâle prestance. Le bon écuyer se tenait en selle mollement et sans grâce, lui, le meilleur homme de guerre qui fût du côté gauche du Couesnon !

— Messire, disait madame Reine au sire du Dayron son voisin, aviez-vous ouï rapporter que notre seigneur eût si belle mine?

— Non, en vérité, noble dame, répondit le riche châtelain.

Madame Reine soupira.

— En ma vie, murmura-t-elle, je n'ai rencontré que deux hommes d'armes comparables à notre seigneur le duc : feu messire Aubry, mon époux, et...

Elle allait ajouter le nom de Jeannin, et ce n'était que justice, quand son regard tomba par hasard sur le bon écuyer. Elle se frotta les yeux et crut rêver. Jeannin n'était plus lui-même. On eût dit qu'un autre corps était entré dans son armure.

En ce moment messire Aubry, l'abordait. D'ordinaire, la prestance de Jeannin mettait bien bas le jouvenceau ; mais aujourd'hui le jouvenceau faisait honte à l'homme d'armes. Ils disparurent tous deux dans les rangs. Madame Reine se dit :

— J'ai mal vu.

— Ami Jeannin, commença Aubry en tendant la main au bon écuyer, tu m'as abandonné durant ces deux jours, et j'ai fait bien des choses que je n'eusse point faites peut-être si j'avais eu tes conseils.

Jeannin toussa. Aubry le regarda mieux.

— Es-tu malade? demanda-t-il en se reculant sur sa selle.

— J'ai soif, répondit Jeannin.

— Comme ta voix est changée, ami ! reprit Aubry; j'espère que tu n'entreras point en lice dans l'état où te voilà.

— Nenni donc ! répliqua Jeannin avec empressement.

— Bien tu feras !... je viens te demander avis...

— C'est boire que je voudrais, interrompit l'écuyer.

Jeannin était la sobriété même. Aubry pensa :

— Il faut que les fièvres le brûlent pour songer à boire en un moment pareil.

— L'avis que je voulais te demander, ami, reprit-il, le voici. Depuis hier, par suite de circonstances que je te raconterai plus tard en détail, je me suis trouvé en rapport avec un homme qui semble posséder un pouvoir surnaturel. J'ai vu des choses qui dépassent croyance.

Jeannin bâilla dans son casque.

— Pauvre ami ! fit Aubry, je ne te vis jamais ainsi.

— Où diable trouverai-je à boire ? demanda Jeannin.

— Je ne sais... Veux-tu que je t'envoie querir de l'eau ?

— Fi donc !

— Cet homme dont je te parle... écoute-moi bien, ami, le cas est grave !... cet homme m'a témoigné de l'amitié. Il n'est pas de bon conseil ; mais c'est que sa jeunesse fut perdue. Il m'a fait remettre tout à l'heure cette lance que je tiens à la main ; cette lance est fée...

— Bah ! fit Jeannin, qui se mit à rire.

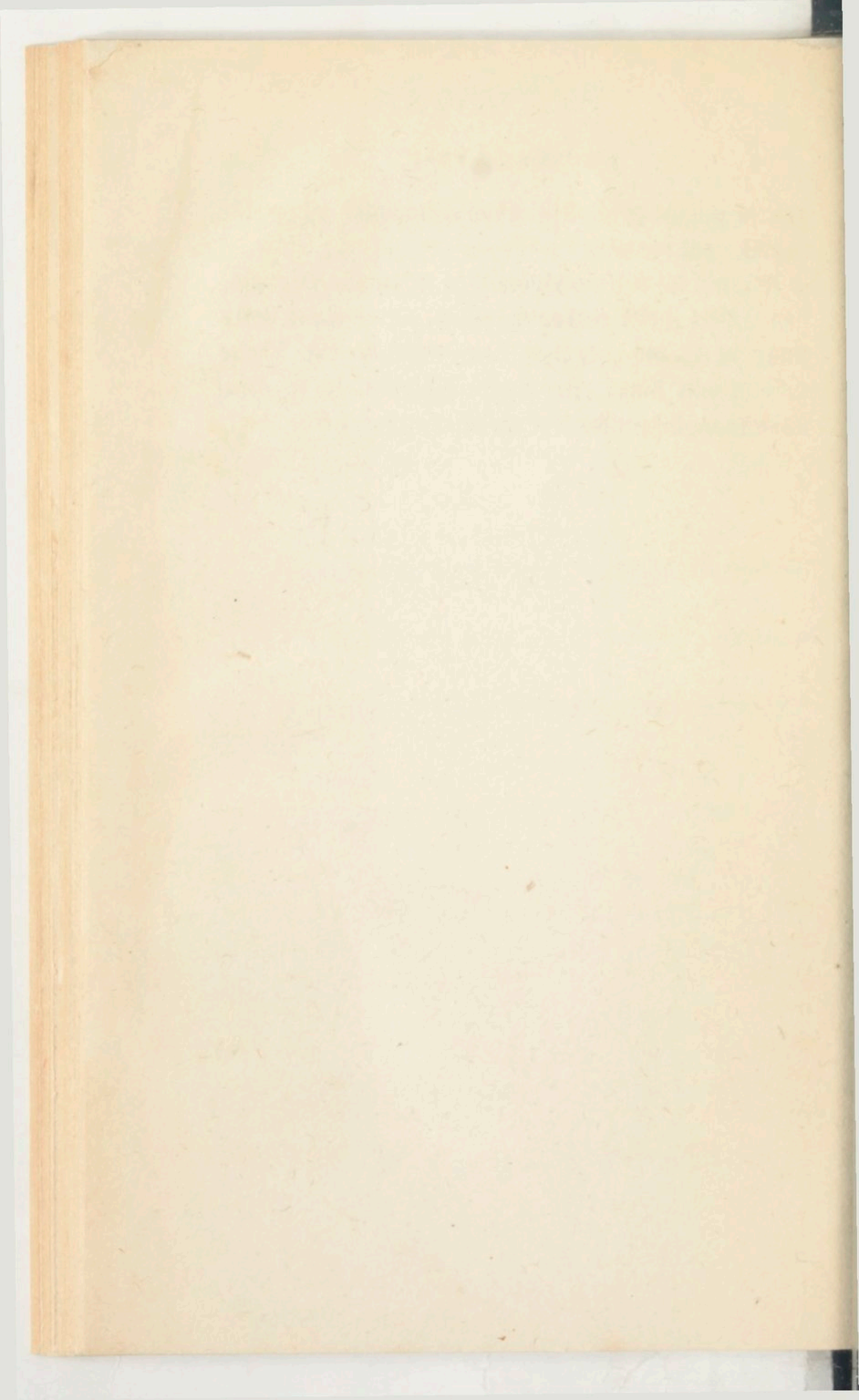
La veille, il eût fallu bien autre chose vraiment pour faire rire le bon écuyer ! Aubry tombait de son haut.

— Penses-tu, demanda-t-il encore pourtant,

que je puisse combattre avec cette lance à laquelle nul ne peut résister ?

Jeannin lui mit rondement la main sur l'épaule.

— Mon petit seigneur, dit-il, entre dans cette tente et va me chercher une coupe de vin. Tâche qu'elle soit large, profonde et pleine. Je te dirai ensuite mon opinion sur ta lance qui est fée.



VII

— Couronne partagée. —

Au midi de l'enceinte, sur la pente douce des galets, la cohue était au grand complet, une cohue vierge, libre et à l'abri de ce frein que nos polices modernes passent dans la gueule du monstre, une cohue sans gêne, la bride sur le cou, livrée à elle-même, bonne fille mais quinteuse, gaie mais vive et braillarde, un peu ivre, très-querelleuse et naturellement portée vers la dévotion de plaies et bosses. Des Normands et des Bretons, des jeunes

et des vieux, des filles et des gars pêle-mêle. De ci, de là, des ânes, des bidets, des charrettes attelées, engins de discordes! En effet, les propriétaires de ces bidets, ânes et carrioles, voulaient monter dessus pour mieux voir; ceux qui étaient derrière ne voulaient pas. De là d'épiques bagarres qui jonchaient le sol de débris de coiffes, de lambeaux de vestes et de poignées de cheveux. Liberté, liberté chérie! voilà comme quoi, sans le savoir, vous enfantâtes les gendarmes!

Après cela, une fête où l'on ne se prend pas aux cheveux est-elle une bonne fête?

Catiolle, la mareyeuse, et Huguet, l'archer, avaient uni leurs épaules complaisantes. Le nain Fier-à-Bras s'asseyait dessus. Du haut de ce trône, où il achevait de grignoter une tourte d'Ardevon, Fier-à-Bras pérorait.

— Voyez! voyez! disait-il, voilà un duc! Je suis son échanson. Ceux qui voudront ma protection n'ont qu'à parler! Est-ce le roi Louis XI qui monterait ainsi à cheval? Notre duc gagnerait sa vie à être hommes d'arme!

Un murmure courait dans la foule, et c'était un murmure d'admiration. Les qualités physiques produisent une grande impression sur le vulgaire. Ce duc François était, en conscience, le plus beau soldat de son armée.

— Et vous allez voir comme il joue de la

lance ! reprenait le nain, qui souriait, on ne savait pourquoi ; je suis son échanson, je connais ses talents. Tenez, le sixième chevalier après le duc, c'est le sire de Coëtquen, mon ancien seigneur. Je n'ai point de mal à dire de lui : bel éloge pour un maître... Holà ! Marcou ! Mathurin ! Pélo ! tous les gens de Kergariou ! voyez un peu là-bas, maître Jeannin qui a la colique !

Il y eut un grand éclat de rire. En ce moment même, Aubry apportait au pauvre écuyer une coupe pleine de vin.

— Je vis autrefois le duc François à Nantes, dit Mathurin sans dents ; sur ma part de paradis, il n'était pas de moitié si gaillard que cela !... Vous parlez de Jeannin : le duc ressemblait à Jeannin pris de colique, et, cejourd'hui, le duc ressemble à Jeannin bien portant.

Mathurin sans dents obtint une huée de la foule, et trois bourrades de Gothon, sa femme, à qui il faisait honte.

— Voilà ce qui arrive à ceux qui disent la vérité trop vraie, vieil homme ! murmura Fier-à-Bras ; écoutez-moi, vous autres, si vous voulez savoir du nouveau : j'ai demeuré dans la poivrière du roi Louis, et je sais comme il parle à son compère Olivier. Y en a-t-il un seul qui se puisse vanter d'avoir vu faire la barbe au roi ? Ah ! ah ! j'ai préféré ce matin l'honneur à la fortune, et je ne m'en

repens point. Hier, vous me croyiez rôti; de l'épreuve du feu je suis sorti grand seigneur. Bretagne-Malo! Bretagne! criez un peu pour empêcher les Normands de nous assourdir avec leur Mont-joie Saint-Denis!

Une clameur générale, formée des deux cris de guerre rivaux, s'éleva au-dessus de la foule. Les trois escadrons qui étaient en lice s'ébranlaient à la fois pour faire le tour de l'enceinte. Les sergents d'armes venaient de suspendre aux poteaux les écus de France et de Bretagne. Les trompettes sonnaient des fanfares. C'était enfin la première scène du drame si longtemps attendu. Les trois groupes de chevaliers passèrent tour à tour devant le trône, et Louis XI agita la main bien gracieusement, quand les Bretons le saluèrent; si gracieusement, que le duc de Guyenne dit tout bas à Chabannes, son voisin :

— Mon cousin, il y a anguille sous roche.

Madame Reine rougissait de plaisir, en voyant la belle mine de son fils Aubry. Le sire du Dayron lui fit son compliment de bon cœur. En vérité, messire Aubry se tenait comme il faut, et il était facile de voir que le duc de Bretagne le remarquait. Le duc s'était déjà retourné plus de quatre fois pour le mieux voir. En revanche, l'écuyer Jeannin, qui restait avec ses pareils au bout de la lice, ne semblait faire aucune attention à son jeune maître.

Mais n'était-ce pas assez de madame Reine, de Berthe, de Jeannine et de François de Bretagne, pour s'occuper de messire Aubry de Kergariou?

On vit tout à coup des pages sortir de la tente du roi. Ils vinrent suspendre, à quinze pieux plantés en terre, quinze écussons, dont les quatorze premiers furent reconnus pour appartenir aux nouveaux chevaliers de Saint-Michel. Le quinzième était *de sable à la croix arrachée d'argent;* un cimier de comte le timbrait et il portait pour devise : *A la plus belle!*

— Étourneau que je suis! s'écria Fier-à-Bras, j'avais oublié de vous dire que l'Ogre des Iles était présentement cousin du roi Louis et chevalier de Saint-Michel, au lieu et place de François de Bretagne. Mais patience! avant que vienne le flux, s'il plaît à Dieu, vous en verrez bien d'autres!

Après avoir fait parade autour de l'arène, salué le roi, salué les dames, les trois troupes de chevaliers reprirent leurs places premières. La joute commença par cette suite de duels muets et brillants où chaque homme d'armes ne donnait qu'un coup de lance. Messire Olivier courut visière levée et désarçonna son adversaire : il fut le premier applaudi; mais le regard des dames le perdit presque aussitôt dans la foule des champions, et, depuis lors, on le chercha en vain. Quelques minutes après, en revanche, on vit paraître un chevalier couvert d'une

armure noire, sur laquelle les clous d'acier poli brillaient comme autant de diamants. Ce chevalier montait un cheval noir du Perche, d'une force extraordinaire. Il avait la visière baissée, et la banderole rouge qui flottait au bout de sa lance portait, en lettres d'or, ces mots : *A la plus belle!* Le roi Louis XI fit un mouvement à sa vue. Les dames chuchotèrent; quelques-unes pâlirent. Le nain Fier-à-Bras, baissant la voix malgré son effronterie, prononça le nom de l'Homme de Fer. Ce nom courut aussitôt de bouche en bouche dans la foule des bonnes gens échelonnés sur le galet. La cohue ondula comme une mer.

L'Homme de Fer se mit à la tête des chevaliers des Iles. Son cheval et lui demeurèrent immobiles. Vous eussiez dit une statue équestre coulée en bronze noir.

Le second qui fit un beau coup de lance, fut messire Aubry de Kergariou. Et Dieu sait si madame Reine triompha, l'heureuse mère! Aubry n'avait pu obtenir réponse de Jeannin, là-bas, au bout de la lice. Aubry avait gardé la lance que messire Olivier lui avait fait remettre. Le sort le plaça en face d'un grand gaillard de Flamand qui vint sur lui au trot d'un cheval d'Alsace, lourd comme un éléphant. Aubry, à tout hasard, coucha la fameuse lance. Comme il se souvenait des nombreuses défaites subies par lui dans ses combats malheureux

contre la quintaine, il n'espérait pas beaucoup. Sa lance toucha le Flamand; le Flamand fut enlevé hors des étriers et roula sur le sable, au grand contentement de l'assemblée.

Aubry baissa la tête. L'élément viril naissait en lui, car il n'osa regarder ni Jeannine, qui avait les larmes aux yeux, ni sa mère, qui battait des mains, ivre d'orgueil. Sa lance le brûlait; il avait honte de sa victoire. On mûrit vite à ces heures solennelles, sous le regard de ce grand juge qui s'appelle le monde. Aubry sentit sa conscience au bruit des applaudissements qu'il n'avait point mérités. Il s'enfuit au dernier rang des chevaliers bretons, et cassa sur son genou l'arme déloyale.

A dater de cette heure, Aubry était homme; son père mort avait un fils digne de lui.

Aubry prit une autre lance et attendit.

Les chevaliers bretons et français continuaient de courir. Dame Josèphe de la Croix-Mauduit saisit ce moment pour travailler d'autant à l'éducation de Bette et de maître Biberel.

— Une chose remarquable et hors de doute, dit-elle, c'est qu'au mois d'août, le soleil du temps jadis éclairait davantage. J'en puis parler, puisque je l'ai vu. A quoi sert maintenant de connaître à fond la belle science des honneurs et hommages? Les souverains dédaignent ce qui fait leur gran-

deur. M'a-t-on seulement donné l'occasion d'offrir au duc François et au roi, sans faire tort au duc, une pauvre révérence de dignité première ? J'ai grande pitié de tout cela. Et qu'est-ce que ces armures qui ne reluisent point ? Je ne vois ici qu'un progrès, c'est en la personne de la dame de Torcy, qui est large comme deux châtelaines d'autrefois. Quant aux chevaliers, ils ont diminué de moitié. Je pense que leurs destriers boitent. Voyez ceux-ci qui courent l'un contre l'autre : n'ont-ils point frayeur de s'estropier ? Comment nommez-vous celui qui tient pour Bretagne, maître Biberel ?

— René de Chateaubriand, répondit le vieil écuyer.

— Je l'ai connu ! je l'ai connu ! s'écria vivement la douairière, il était au mariage du duc François I[er] avec madame Isabelle d'Écosse : un grand brun, manchot du bras gauche, pour la blessure qu'il reçut devers Moncontour...

— Celui-ci a ses deux bras, noble dame.

— Ce sera son fils, peut-être, fit dame Josèphe qui soupira ; je vis son fils au couronnement du duc Pierre : plus petit, un peu bossu de naissance.

— Noble dame, celui-ci est droit comme un I !

La douairière laissa échapper un second et plus gros soupir.

— Serait-ce déjà son petit-fils ? murmura-t-elle ; le temps va vite ! Tant il y a, poursuivit-elle cependant en reprenant courage, qu'à la passe d'armes du 9 juin 1434, donnée en la place des Lices, à Rennes, du temps du duc Jean V, par le grand connétable Arthur de Richemont, je fus choisie pour dame de beauté. Je venais d'épouser en secondes noces Jacques Trublet, chevalier, seigneur de la Croix-Mauduit et autres lieux ; j'allais sur ma trente-cinquième année ; mais nous gardions alors, à cet âge-là, tout l'éclat de la première jeunesse. Je me souviens que je fis au connétable trois révérences de dignité seconde, en ajoutant le passe-pied, pour le sang ducal dont il était. J'eus son bras, je dis le bras de M. le connétable, pour aller au château de la Tour-le-Bât où était la collation servie. Et je me souviens qu'au deuxième service, y compris le relevé, j'eus l'occasion…

— Regardez, noble dame, regardez ! s'écria maître Biberel, qui se penchait en avant.

Bette joignit les mains et resta bouche béante.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda la douairière ; on n'y voit presque point ici, et nous aurons bientôt la brune en plein midi !

Hélas ! le soleil ruisselait sur le sable d'or, et les armures partout étincelaient. Ce n'était pas le monde qui vieillissait, mais bien les yeux de dame Josèphe.

Heureusement pour les douairières qu'on allait bientôt inventer les besicles.

Ce qui avait motivé le cri de maître Biberel, c'était le choc terrible de deux chevaliers qui avaient jeté leurs tronçons de lance pour prendre la hache d'armes. On n'en était plus aux bagatelles. La joute sérieuse s'entamait. Les deux chevaliers combattaient pour la couronne d'or émaillé que la dame de Torcy tenait à la main, et, en ce moment même, les hérauts, désignant le prix à haute voix, exhortaient les deux champions à bien faire.

Il n'était pas besoin. L'un des deux champions, dont l'écu n'avait ni armoiries ni devise, avait fourni la course à la lance en homme d'armes consommé. On disait autour de l'enceinte que c'était Jean, bâtard d'Orléans, comte de Dunois ; l'autre était l'Homme de Fer. Tous deux y allaient de franc jeu ; leurs armures faisaient feu sous la hache, et les débris de l'acier jonchaient déjà le sol. Un coup de marteau asséné à deux mains par Dunois jeta l'Homme de Fer hors des arçons ; Dunois mit pied à terre ; sa hache, faussée, lui laissa, au coup suivant, son manche dans la main. L'Homme de Fer lança la sienne au loin aussitôt. Cet ogre savait et pratiquait les lois de la courtoisie chevaleresque.

Ils dégaînèrent en même temps et vinrent l'un contre l'autre, l'épée haute. Le souffle de la foule

s'enflait comme un murmure. Au loin, vers le nord, un autre murmure répondait : c'était la mer qui commençait à monter au bas des grèves.

L'Homme de Fer et Dunois s'attaquèrent de pied ferme. Ce fut une belle lutte, les plus vieux chevaliers en convinrent, et Marcou regretta qu'on ne fît point tirer la grenouille à ces deux robustes compagnons. Au bout d'un gros quart d'heure, Dunois tomba sur ses genoux, et ses cheveux blancs s'échappèrent en longues mèches de son casque fendu.

— Bâtard, mon ami, dit Louis XI en riant méchamment, tu as fait de ton mieux, mais tu n'as pas de bonheur !

L'Homme de Fer avait relevé son épée; les trompettes sonnèrent. Louis XI fit un signe; le roi d'armes jeta son bâton fleurdelisé entre les deux combattants. Dunois, soutenu par Jean de Plœuc et Coëtivy, regagna l'extrémité occidentale de la lice. La foule applaudissait et criait.

Entouré des chevaliers de France, L'Homme de Fer s'approcha de l'estrade, qui fléchissait sous les beautés volumineuses de la dame de Torcy. Il salua le roi et les princes. La dame de Torcy s'appuya contre la balustrade et lui tendit la couronne, qu'il reçut genou en terre. Puis il se remit en selle pour faire, comme c'était la coutume, le tour de l'enceinte.

— Visière levée! visière levée! cria la foule, qui était dans son droit.

Cette parade autour de l'enceinte n'était, en effet, que pour montrer le visage du vainqueur.

L'Homme de Fer s'arrêta comme s'il eût hésité.

— Belles dames, dit le roi Louis XI à ses voisines, il nous faut ici votre aide. Le comte Otto Béringhem a fait un vœu. Son casque ne s'ouvre qu'au commandement des dames.

— Visière levée, seigneur comte! ordonnèrent aussitôt trois ou quatre douces voix, que domina la voix mâle de la dame de Torcy.

La foule applaudit et cria. L'Homme de Fer leva la visière de son casque.

La foule s'attendait à frémir. Elle avait deviné, derrière cette grille fermée, le visage de l'ogre, c'est-à-dire quelque chose de terrible et de hideux : une barbe hérissée, une bouche large, armée de dents de loup, deux charbons ardents au fond des orbites caves. Celui-là était le mécréant, le sorcier, qui changeait en or le sang des enfants et des femmes!

Nous faisons-nous bien comprendre? La fantaisie populaire est pleine d'étranges subtilités. Celui-là, pour la foule, était tout ce que nous disons, mais avec la condition du doute, qui laisse place à je ne sais quelle admiration au milieu de l'horreur. Un voile mystérieux entourait les crimes

du réprouvé. Le monstre faisait peur et non point dégoût, puisque la foule venait de l'applaudir. La foule ne savait pas. Cet homme la mettait en fièvre, et l'incertitude profonde où l'on restait à son égard le grandissait à la taille d'un géant. Depuis une demi-heure, son nom circulait de groupe en groupe, son nom redouté ; les femmes pâlissaient rien qu'à l'entendre, et le cœur des hommes battait ; mais c'étaient des rumeurs et rien de plus. Sur vingt rumeurs qui glissent ainsi dans la cohue, y a-t-il seulement une vérité ? Pas souvent. Ceux-là mêmes qui affirment ne croient pas.

La parole du roi Louis XI sanctionnant tout à coup les bruits vagues, en donnant raison à l'émoi de chacun, était déjà un coup de théâtre. Le roi Louis XI appelait l'Homme de Fer par son nom : Otto Béringhem. Le casque sombre où se balançait la plume rouge, renversée fièrement, allait-il montrer en s'ouvrant la face sinistre du démon ?

Il y en eut qui fermèrent les yeux ou qui détournèrent la tête. La foule rendit un seul et grand soupir, puis une clameur monta. L'étonnement parlait.

On avait cherché en vain la barbe hérissée, les dents de loup dans la bouche horriblement fendue et les charbons rouges dans le creux des orbites. Les femmes qui avaient compté sur une paire de cornes, furent également trompées.

C'était un beau jeune homme ; si beau, qu'on ne se souvenait point d'avoir jamais vu son pareil. On vit un front pur et doux où tombaient, affaissées par la sueur, les boucles d'une chevelure de soie. Une femme eût souhaité ces anneaux brillants, noirs comme le jais, flexibles et se balançant au pas mesuré du cheval, qui allaient se jouant jusque sur les épaules en prison dans l'acier ; une femme eût envié encore l'éclat chatoyant de ces prunelles qui semblaient humides et qu'ombrageait la courbe hardie des sourcils. On vit une bouche souriante, un teint pâle et blanc : une beauté, pour tout dire, qui eût paru molle et efféminée sans la mâle audace du regard.

Voilà pourquoi toutes les poitrines rendirent un souffle contenu et prolongé. L'arène s'entourait d'un silence profond.

Jeannine se tourna vers Berthe, qui était plus pâle qu'une morte.

Madame Reine frémissait. Le sire du Dayron et tous ceux qui, la veille, avaient accepté l'hospitalité en son hôtel, tressaillirent comme si un choc électrique les eût frappés.

La seule personne qui ne témoigna aucune émotion fut la petite Jouanne. La petite Jouanne n'avait rien vu. Elle mangeait une galette de blé noir avec appétit en écoutant le pâtour du presbytère qui lui parlait de choses sérieuses.

— Je le savais bien, moi, s'écria le nain Fier-à-Bras de sa voix perçante, l'Homme de Fer et messire Olivier mettent leur tête sous le même bonnet.

Ce nom d'Olivier vint aussi à la bouche d'Aubry stupéfait. Les lèvres de Berthe et de Jeannine le murmuraient. Dame Josèphe de la Croix-Mauduit donna son faucon à Bette pour prendre son rosaire. Elle avait respiré, la veille au soir, dans le salon du Dayron, le même air que l'Ogre des Iles !

— Le connais-tu, Araignoire? le connais-tu ? demandait-on au nain de toutes parts.

Fier-à-Bras se rengorgea.

— J'ai voyagé ce matin sous son manteau, répliqua-t-il, et, si j'avais voulu, il aurait fait ma fortune !

On se tut parce que l'Homme de Fer, ce démon à visage d'ange, passait devant le front de la foule. Les chevaliers de France et ceux de Chausey l'escortaient en cérémonie.

— Que fait-il donc là? demanda Fier-à-Bras quand il fut éloigné.

— On dirait qu'il a rompu en deux la couronne, répondit Catiolle la mareyeuse.

C'était vrai. Le comte Otto, soit à dessein, soit par distraction, avait brisé le fil d'or qui retenait les feuilles et les fleurs de la couronne. Sa main tenait encore les deux moitiés réunies, quand il

salua le duc de Bretagne et sa suite. Les chevaliers bretons ne se joignirent point au cortége. Aubry tout seul, au grand étonnement de sa mère, mit son cheval au pas de celui du comte Otto.

Aubry avait-il surpris le regard que le comte vainqueur avait lancé vers l'estrade où étaient Berthe et Jeannine?

Le comte Otto arrivait aux gradins nobles. Quelques dames agitèrent leurs écharpes. C'était le moins qu'on pût faire pour un ogre si merveilleusement beau. L'Homme de Fer se comporta en galant chevalier, mais il ne lâcha point sa couronne et continua d'aller en avant. Il s'arrêta court devant l'estrade où s'asseyaient les hôtes du sire du Dayron. Sa lance s'agita par trois fois, déroulant au vent la devise : *A la plus belle!*

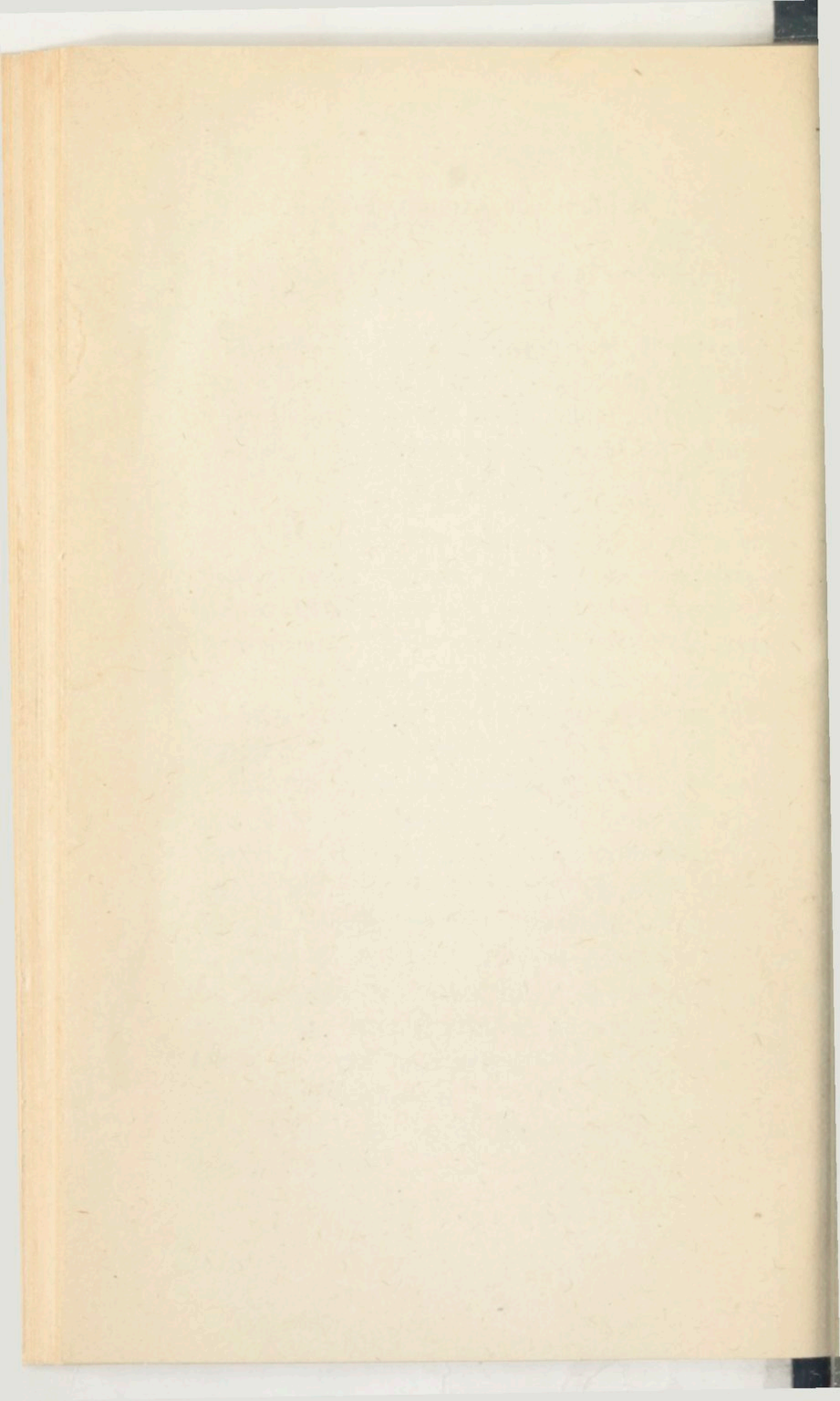
La foule noble des gradins et la pauvre cohue pressée sur les galets, curieuses l'une autant que l'autre, tendirent à la fois leurs mille têtes. Pour qui parlait la devise du comte ? On allait enfin savoir. Le comte, en effet, suspendit la couronne à la pointe de sa lance; la devise éloquente donnait un sens précis à son hommage. Il s'inclina jusqu'à toucher du front la crinière de son cheval, et la lance, décrivant un cercle gracieux, envoya la couronne à sa destination.

— C'est à Berthe de Maurever, fit une moitié des bonnes gens.

— C'est à la fillette de Jeannin, l'écuyer! dit
'autre moitié.

— C'est à l'une et à l'autre, s'écria le nain Fier-
-Bras.

La couronne, au moment de tomber, s'était di-
isée en deux parts égales, dont une s'accrocha au
oile de Berthe, tandis que la seconde restait sur
es genoux de Jeannine. La banderole parlante
ndulait entre les deux jeunes filles.



VIII

— Comment finit la passe d'armes de Saint-Sulpice. —

On se demanda pourquoi le duc de Bretagne se laissait émouvoir par ce mince événement. Le duc fut sur le point de s'élancer : que lui importait le dénoûment original de cette galanterie? Ceux qui étaient du Roz et qui connaissaient l'écuyer Jeannin furent grandement surpris, au contraire, de son impassibilité. Jeannin aimait sa fille à l'adoration, et son respect pour Berthe, la fiancée d'Aubry, n'avait point de bornes. Pourtant Jeannin resta

immobile, nonchalamment assis sur la selle et aussi calme en apparence que si Jeannine et Berthe eussent été pour lui des étrangères.

Le nain Fier-à-Bras aurait pu donner, sur ce sujet, quelques explications à la foule, mais l'échanson d'un duc est presque un homme d'État. Fier-à-Bras se sentait venir de la prudence. Il fut discret pour la première fois de sa vie.

Un épisode nouveau vint distraire d'ailleurs l'attention générale.

Tandis que les deux jeunes filles, changeant de couleur et les yeux baissés, demeuraient comme étourdies de leur équivoque triomphe, Aubry de Kergariou mit pied à terre et franchit d'un saut la balustrade qui fermait la lice. Il saisit vivement la moitié de couronne qui était sur les genoux de Jeannine et la réunit à la seconde moitié suspendue encore au voile de Berthe.

L'Homme de Fer avait repris sa marche lente et regagnait l'extrémité orientale du champ clos, après avoir salué une dernière fois l'estrade royale.

Jeannine ne bougea pas. Ses joues, tout à l'heure si roses, devinrent blanches comme le lin de sa gorgerette, agitée violemment par les soubresauts de son petit cœur. Berthe rougit depuis la poitrine jusqu'aux nattes de ses merveilleux cheveux blonds. Chacune des deux jeunes filles interprétait en sens contraire l'action d'Aubry. Jeannine le remerciait

dans son âme et comprimait l'élan de sa reconnaissance. Berthe, heureuse et laissant voir naïvement la profondeur de sa joie, essuya ses yeux pleins de larmes.

Aubry ne voulait point de partage; Aubry lui rendait l'hommage tout entier. Aubry, à la face des deux souverains, de tous les chevaliers et de la foule immense, se déclarait hautement son chevalier.

Elle comprenait cela ainsi, la pauvre Berthe. Sa longue souffrance prenait fin dans cette allégresse inespérée; elle voyait devant elle, ouvert et radieux, le paradis des heureuses amours.

Berthe qui avait tant pâli et tant pleuré !

Aubry redescendit les gradins, sauta en selle et se retrouva au milieu des chevaliers bretons, qui s'ébranlaient pour entamer la seconde partie du tournoi. Ils étaient quinze qui marchaient au-devant des autres, le duc en tête, afin de toucher les écus suspendus aux poteaux de la tente royale. Aubry resta en ligne avec ces quinze lances d'élite, bien qu'il n'eût point été choisi. Le duc lui fit signe de s'éloigner ; Aubry n'obéit pas.

Bien plus, il devança le groupe des chevaliers poursuivants et alla donner de sa lance contre l'écu de sable à la croix arrachée d'argent. Madame Reine ne put retenir un cri en voyant cela. Son fils venait de provoquer au combat le plus terrible de

tous les champions présents, le comte Otto Béringhem.

L'Homme de Fer !

L'écu de Béringhem rendit un son retentissant et prolongé. Berthe perdit ses belles couleurs ; Jeannine essuya son front où coulait la sueur froide.

Le duc de Bretagne fit comme Aubry : sa lance frappa l'écu de l'Homme de Fer. Les autres chevaliers choisirent des adversaires à leur gré. De Plœuc eut le sire de Laval; Goulaine eut Estouteville, qui, soit dit entre parenthèses, était le seigneur et maître de cette considérable dame de Torcy ; Rieux eut le bâtard de Bourbon , Coëtquen eut Comminges, l'Isle-Adam eut Nompar de Caumont, etc., etc.

— Pasques-Dieu ! s'écria Fier-à-Bras, car moi et le roi, nous jurons de la même sorte, messire Aubry n'y va pas par quatre chemins ! Voyez s'il s'est retiré devant le duc !

Aubry restait, en effet, en face de l'écu, malgré le défi de François, qui avait suivi le sien. Otto Béringhem sortit de la tente. Il avait le choix entre ses deux provocateurs ; mais le choix ne pouvait guère être douteux : comment hésiter entre la fanfaronnade de ce pauvre enfant et le défi sérieux du duc de Bretagne? Otto n'hésita point, en effet : il laissa de côté le duc et choisit l'enfant.

Le duc fut réduit à toucher l'écu de Beaujeu.

Les Bretons tournèrent bride pour prendre champ. Belle et grande joute, cette fois ! sauf le petit Aubry, qui n'avait point encore gagné ses éperons, et que le duc de Bretagne, suivant l'opinion commune, aurait dû renvoyer à l'école, poursuivants et tenants étaient tous chevaliers accomplis. L'attention redoubla autour de l'enceinte; dans l'enceinte, hérauts, sergents, écuyers se rangeaient aux places les plus favorables pour ne rien perdre du choc mémorable qui allait avoir lieu. Le seul être qui, dans cette réunion, ne montra aucune curiosité, fut l'écuyer Jeannin. C'était à n'y point croire. Jeannin, le fier homme d'armes qui avait usé sa vie au milieu des coups d'estoc et des coups de lance ; Jeannin, le soldat vaillant ; Jeannin qui voyait en outre engagé dans cette grave partie son élève chéri, le fils unique de son maître ; Jeannin restait à l'écart, endormi à moitié sur sa selle et aussi indifférent à tout ce qui se passait que si la joute eût été à cent lieues de lui.

Les gens du Roz remarquaient bien cela. Fier-à-Bras riait dans le collet de son pourpoint.

Malgré sa prudence d'homme d'État, il grommela deux ou trois fois :

— Vous allez voir, vous allez voir, notre oncle Jeannin n'est pas mort !

— Ma fille Jouanne, ajouta-t-il interpellant à haute voix la petite gardeuse d'oies, qui avait le

front, les joues et le cou écarlates, c'est pour toi et le pâtour que notre sire le roi de France a donné la fête. Ton premier s'appellera Sulpice, du nom de la grève, et, si tu as deux jumeaux, le second aura nom Michel, en l'honneur de l'archange.

— La demoiselle de sang noble qui reçoit la couronne, bouquet ou guirlande des mains du chevalier vainqueur, disait pendant cela dame Josèphe de la Croix-Mauduit, encore est-ce parfois une écharpe brodée ou même un sautoir, suivant le caprice du maître des joutes; ladite demoiselle, si son éducation ne fut point négligée, doit se lever, rougir, trembler légèrement et faire trois révérences tronquées pour marquer le grand trouble où la jette cette distinction inespérée. Elle doit en outre balbutier quelques paroles inintelligibles et telles que l'émotion les laisse échapper. Il n'est point mal qu'elle pose sa main au-devant de ses yeux pour parer à l'éblouissement qui la va prendre... Bette, et vous, Biberel, j'invoque votre double et loyal témoignage : ma nièce a-t-elle vaqué à tous ces devoirs ?

Comme maître Biberel et Bette allaient répondre, les fanfares éclatèrent aux deux extrémités de la lice. La terre ne trembla point sous les pas lourds des chevaux, parce que le sable inerte amortissait le choc; mais il se fit un grand bruit de fer, et le vent souleva deux tourbillons furieux. Les tour-

billons se rencontrèrent au centre de l'arène. Ce fut comme un coup de tonnerre.

Fier-à-Bras battit des mains en voyant deux Bretons et trois Français mordre le sol. Le duc avait désarçonné Beaujeu.

— Regardez, regardez, s'écria le nain, qui tendit ses deux petits bras vers le quartier des Bretons; la joute est close pour aujourd'hui, et nous allons avoir un autre spectacle.

Une chose étrange avait eu lieu. L'Homme de Fer, courant contre messire Aubry, avait évité le coup de lance de son jeune adversaire sans le frapper lui-même. Passant entre Aubry et son voisin Coëtlogon, il avait percé la ligne bretonne, et, au lieu de se retourner comme les autres, il piqua des deux vers la tente ducale.

Auprès de la tente, il n'y avait plus que l'écuyer Jeannin.

On put voir Otto Béringhem fondre à pleine course sur ce pauvre bon Jeannin sans défiance, le saisir par la ceinture, l'enlever d'un bras puissant et le coucher en travers sur le garrot de son vigoureux cheval.

Madame Reine et Jeannine poussèrent ensemble un cri de détresse. Mais ce cri fut étouffé sous la grande clameur qui s'éleva dans les rangs des chevaliers de Bretagne :

— Trahison! trahison! Sauvez le duc!

Le duc? Ce n'était donc pas le bon Jeannin qui avait demandé à boire? C'était peut-être lui qui venait de désarçonner bel et bien le sire de Beaujeu?

Le duc, par saint Guinol! le grand évêque breton! Sous bien des rapports, le trône ducal eût gagné au change.

— Qu'est cela? dit le roi paisiblement.

Il savait ce que c'était mieux que personne.

La foule se souleva en masse. Jouanne, surprise violemment au milieu de ses affaires privées, demanda comme le roi :

— Qu'est cela?

Ce fut incontinent un tumulte effroyable. Ce qu'il y eut de gens écrasés, nous ne saurions point le dire. Goton accusa depuis Mathurin d'avoir profité de la bagarre pour essayer de l'étouffer dans la presse. L'âne de Catiolle la mareyeuse fut serré à ce point qu'il contracta une maladie de poitrine dont il ne guérit jamais parfaitement. Marcou et Gabillou se gourmèrent à coups de tête, ne pouvant agir librement de leurs bras.

— Bette, dit dame Josèphe, soutenez-moi d'avance au cas où je me trouverais mal ultérieurement. Veillez à ce que le faucon, effrayé par ce tapage, ne prenne point sa volée. Sa conduite d'aujourd'hui n'est certes pas irréprochable; j'aurais néanmoins quelque regret à le perdre. Je crois comprendre que le duc notre seigneur court un

danger par trahison; tirez votre épée, maître Biberel, et rendez-vous au combat, en ayant soin de dire que vous êtes au service de la dame de la Croix-Mauduit.

— Le duc! le duc! Sauvez le duc!

Dames et gentilshommes se mêlaient sur les gradins.

L'homme qui avait joué le rôle de François de Bretagne dans la passe d'armes, souleva la grille de son casque et cria d'une voix tonnante :

— Bretagne-Malo! A nous les Bretons!

— Jeannin! fit madame Reine stupéfaite.

— Mon père! s'écria Jeannine.

Le cheval du bon écuyer bondissait sous l'éperon.

L'Homme de Fer était monté si vigoureusement, qu'il avait déjà franchi l'enceinte avec son fardeau. Il courait en grève et se dirigeait vers le mont Saint-Michel.

Dans l'arène, voici ce qui se passait : les chevaliers de Chausey avaient gagné la partie orientale du champ clos, pendant que le choc avait lieu. Les chevaliers bretons se trouvèrent en face d'eux quand ils voulurent s'élancer au secours de leur duc; Jeannin prit en main sa hache d'armes et chargea le premier; il passa sur deux cadavres. Les autres combattirent; quand ils parvinrent à passer, Jeannin avait de l'avance. On le voyait galoper sur la grève normande, et chacun pouvait croire, à cause

des lois de la perspective, qu'il gagnait du terrain sur l'Homme de Fer.

L'idée vint à Dunois et à Jean de Rieux de se faire un otage de la personne du roi; mais devant Louis XI la garde écossaise était comme une muraille d'acier. Dunois et Jean de Rieux franchirent les premiers l'enceinte; tous les Bretons s'élancèrent sur leurs traces, laissant dans le champ clos une demi-douzaine de corps morts. Derrière eux, la foule déborda dans les sables marneux coupés de flaques d'eau, et ce fut un spectacle étrange de voir la cohue, tout à coup éparpillée sur l'immense étendue des grèves, rouler comme un flot vers le mont Saint-Michel.

Le flux venait du côté du nord, la mer mangeait la grande marge des sables. Le vent, qui s'était levé à l'heure de la marée, enveloppait d'un tourbillon chaque groupe de coureurs. A tout instant, Jeannin et le comte Otto disparaissaient comme en un nuage, puis on les voyait reparaître, gardant leur distance, qui peu à peu diminuait. Le bataillon des chevaliers de Bretagne venait ensuite, compacte et séparé de Jeannin par cinq ou six cents pas. Puis c'était un large intervalle avant d'arriver à la tête de la foule.

La foule elle-même se précipitait follement, ivre de son effort et de ses cris, allant, comme toute cohue, pour voir et pour crier. Des hommes

d'armes de France la tranchaient au galop de leurs chevaux. Ceux-là couraient pour soutenir les chevaliers de Chausey, qui galopaient en suivant une légère courbe, afin d'être en aide, au besoin, à l'Homme de Fer, leur maître.

C'était une confusion terrible, pleine d'invectives, de plaintes et de clameurs.

Du haut de son estrade et tournant le dos à l'arène complétement vide, le roi Louis XI regardait tout cela. Quelques Français étaient autour de lui. On ne disait mot. Le roi, calme et presque gai, appuyait sa main sur l'épaule de son compère Olivier le Dain. Les autres estrades s'étaient vidées comme par enchantement. Dames et gentilshommes suivaient le flot. Il ne restait pas une âme sur le galet, où charrettes et chevaux étaient abandonnés à la garde de Dieu.

Les bruits moururent. Les cris de trahison s'éteignirent. A mesure que la cohue s'éloignait, le fracas sourd et lointain de la mer montante grandit.

Bientôt la scène apparut au roi et à ses compagnons sous l'aspect d'un serpent énorme déroulant ses anneaux dans la plaine. Au milieu des grèves, en effet, la marche ne peut pas être directe; mille obstacles se présentent qu'il faut tourner. Le comte Otto, la tête du serpent, faisait de larges circuits; Jeannin, qui connaissait chaque

pied carré des tangues, espérait toujours que le comte se tromperait ou s'engagerait à faux, mais son espérance était incessamment trompée. Jeannin était forcé de le suivre pas à pas; il n'eût point dirigé la course avec plus de sûreté que le comte Otto lui-même. Au lieu précis où le comte et Jeannin avaient passé, l'escadron des Bretons passait à son tour, puis les chevaliers de Chausey, puis les Français, puis la foule essoufflée.

Le soleil ardent d'août éclairait pour le roi ce ruban animé, allongé sans cesse par les traînards, et qui déroulait sur le fond brillant des grèves sa ligne interminable.

Le comte Otto et Jeannin semblaient se toucher quand ils se montraient de face; dès qu'une mare les forçait à changer de direction et à démasquer leur profil, on pouvait juger la distance qui restait entre eux. Jeannin gagnait, mais si peu!

La première parole du roi fut celle-ci :

— Mon très-cher et bien-aimé cousin François doit être bien à la gêne!

Ce disant, ses lèvres minces et droites avaient un sourire bénin.

Au bout de plusieurs minutes, il ajouta :

— Ce comte Otto est un fier soldat!

— Voyez, sire, voyez! s'écria Olivier le Dain, quelque chose de brillant là-bas, en avant du comte...

Le roi pâlit.

— Saint Michel nous soit en aide! murmura-t-il; le comte doit voir la mer monter aussi bien que nous.

C'était la mer qui montait, en effet, dans un de ces mille cours d'eau qui sillonnent les lises.

— Voyez, sire, voyez! dit encore maître Olivier, la grève devient noire; là-bas, sur la droite, on dirait une autre foule!

Le roi tira de son sein l'image d'or de l'archange et la baisa.

— Les pèlerins qui n'ont point voulu venir jusqu'ici pour assister à ma passe d'armes sont sortis de leurs tentes, répliqua-t-il; le spectacle va les chercher, ils regardent... Dieu merci, le comte Otto doit les voir aussi bien que nous.

En ce moment, l'Homme de Fer changea brusquement la direction de sa course; au bout de quelques secondes, Jeannin fit de même, puis les chevaliers, puis la foule; le serpent tout entier ondula. Sa tête sembla remonter vers sa queue, et l'on eût dit que le comte Otto, abandonnant son dessein de gagner le mont Saint-Michel, se dirigeait maintenant vers la terre ferme.

Il était si loin désormais, que son cheval et lui semblaient au roi un point sombre sur la grève.

Le roi dit :

— Ce comte Otto est mieux qu'un fier soldat;

c'est un rusé joueur! Il avait lui-même suggéré au duc François l'idée de ce déguisement pour le séparer de ses fidèles. Si François, mon frère et cousin, eût gardé en tête le cimier ducal et qu'il fût resté entouré de sa noblesse, il eût fallu pour l'enlever bataille rangée. Je ne veux plus de bataille rangée... Mais ce Jeannin aussi est un soldat redoutable : il gagne, il gagne...

— Il gagne! répéta Olivier le Dain.

— Ce comte Otto, reprit le roi, serait homme, le cas échéant, à se faire un bouclier de François, mon frère et cousin... Je lui ai recommandé fort expressément de ne lui point ôter la vie...

Le Dain tressaillit et regarda son maître, qui remettait sous le revers de son manteau la sainte image de l'archange.

Entre le champ clos et la foule, la mer s'étendit lentement comme un miroir.

Le roi dit encore :

— Fais enlever le velours des estrades, Olivier, mon ami. On ne voit plus guère ces gens qui sont là-bas. Je vais me rendre au Mont pour avoir des nouvelles.

Louis XI monta à cheval et suivit la ligne des galets, entouré de sa garde écossaise. On arrachait en grande hâte le velours des estrades. La mer glissait sur les sables, huileuse et calme, à un quart de lieue tout au plus de l'arène.

Le roi marcha longtemps sans parler, puis il toucha du doigt le bras de maître le Dain.

— Les choses étant au pis, dit-il à voix basse, ce comte Otto serait tué roide par les chevaliers de Bretagne.

— Vous supposez que Jeannin le joindrait?... fit le barbier.

— Le cheval du comte Otto porte deux hommes. Mettons que le comte soit tué, les choses restent en l'état. Je n'ai rien risqué.

— Le duc de Bretagne était à la passe d'armes sur la foi de Votre Majesté, objecta le Dain.

— Après tout, fit Louis XI répondant à sa propre pensée bien plus qu'aux paroles de maître Olivier, ce comte Otto n'est qu'un païen détestable. J'attacherai son corps à une potence : ce sera justice, et mon cousin François verra bien que le mécréant avait agi malgré moi.

Ici, l'escorte de Louis XI rencontra une petite troupe composée d'une vieille dame, d'une vieille suivante et d'un vieil écuyer, montés sur trois vieux chevaux. Il y avait en outre deux vieux chiens et un vieux faucon. La petite troupe fit halte. Le vieil écuyer mit pied à terre précipitamment et donna son genou à la vieille dame qui, dans son trouble, laissa choir son faucon. La vieille dame descendit ainsi que sa suivante; les trois chevaux restèrent sur leurs jambes roides, le cou

allongé, les oreilles battantes. La vieille dame fit un pas en avant, lança un coup d'œil à la suivante, un autre à l'écuyer, tous les deux attentifs, et formula trois révérences tellement dessinées, que le roi fit sentir le mors à son cheval.

— Sire, dit la vieille dame après la troisième révérence et pendant que sa suite rendait hommage à son tour, je crois devoir vous fournir l'honneur de dignité première, quoique je n'approuve en aucune façon votre conduite envers mon seigneur le duc. Ceux qui sont ici témoigneront des réserves faites en cette occurrence par moi, dame Josèphe, douairière de la Croix-Mauduit, qui ne laisse point, sire, de prier Dieu qu'il ait Votre Majesté en sa garde.

— Dieu vous bénisse, bonne dame, dit le roi, qui passa.

Dame Josèphe se remit en selle.

— Vous auriez pu, maître Biberel, enseigna-t-elle non sans un reste d'émotion, tendre votre genou plus près de la selle. Mon pied a failli glisser, et je vous demande ainsi qu'à Bette, à qui je ferai mes observations tout à l'heure, quelle mine aurait eue une dame de mon rang, tombant sur le dos ou dans toute autre posture déshonnête devant le roi. Je veux bien que Louis de France soit un roi mal venu et de méchante figure : c'est, nonobstant, un roi. Je pense lui avoir parlé la

bouche ouverte. Plaise au ciel que la fermeté par moi ainsi déployée soit utile à François de Bretagne! Vous ayant adressé ce reproche, maître Biberel, je passe à Bette et je lui dis : Ma mie, on s'instruit à tout âge. Donnez, je vous prie, une chiquenaude d'importance seconde ou, si mieux vous aimez, une pichenette à mon faucon pour avoir perdu le poing. Je suis gravement mécontente de cet animal aujourd'hui. Les deux chiens et les trois chevaux ont fait, au contraire, leur devoir comme il faut. Bette, ma mie, quant à vous, j'ignore ce qu'ont pu penser les gardes écossais, mais votre révérence péchait en plus d'un point. Ce n'est pas ainsi, ma fille, que l'on honore la maison de sa dame. Ne manquez point de venir demain à mon lever, je vous apprendrai en quoi votre hommage fut tristement défectueux. Je suis néanmoins contente d'avoir trouvé l'occasion de saluer le roi de France, et j'espère qu'il se souviendra de moi.

Les gens du pays comptent environ une lieue et demie de la grève Saint-Sulpice au mont Saint-Michel; mais, si l'on a égard aux détours, la carrière fournie par le comte Otto Béringhem était beaucoup plus considérable. Avant de couvrir le plan général des grèves, la mer monte dans les cours d'eau et détrempe les lises ou sables mouvants, qui deviennent impraticables même pour un

cheval au galop. Il faut s'orienter, louvoyer en quelque sorte, chercher des passages comme fait le pilote engagé dans les brisants. Au moment où le roi quittait son estrade, le comte était tout au plus à un quart de lieue de la porte du couvent en ligne droite, mais le flux poussait sa pointe entre lui et le Mont; il fallait tourner le flux, et la question était de savoir désormais qui l'emporterait en vitesse, du flux ou du comte Otto.

En effet, quelques minutes encore, et la mer allait fermer toute communication entre la terre ferme et le Mont.

Cette ligne sombre que le roi avait aperçue naguère du haut de son observatoire, c'était une autre foule, une foule aussi nombreuse et aussi compacte que celle qui serpentait dans les sables; c'étaient les pèlerins sortis de leur ville de toile. les riverains attirés par l'étrange spectacle de la course; c'était tout ce qui n'avait pas quitté ses foyers pour se porter à la passe d'armes.

En arrivant au front de cette masse immobile et qui pouvait être ennemie, le comte Otto, tenant toujours de la main gauche le duc renversé sur la selle, dégaîna de la main droite. La masse vivante recula et livra passage.

IX

— Frère tourier. —

Jeannin criait :

— Arrêtez le païen ! Chrétiens, donnez-moi votre aide, au nom de Dieu !

Mais l'épée du comte flamboyait au soleil. La cohue grondait et ne bougeait pas.

Le duc de Bretagne, étouffé dans son armure, se plaignait sourdement. Beaucoup pensaient que l'Homme de Fer emportait ainsi un cadavre.

A mesure que la course avançait, la distance

diminuait réellement entre le comte et Jeannin. Jeannin était parfaitement monté : il avait le cheval du duc de Bretagne. La distance augmentait, au contraire, entre le bon écuyer et les chevaliers bretons, qui couraient maintenant à plus de mille pas en arrière. En gardant son avantage, Jeannin pouvait encore espérer d'atteindre l'Homme de Fer. C'était l'espérance de la foule, qui flairait un combat épique entre ces deux superbes soldats.

Le cheval du comte, malgré sa vigueur extraordinaire, jetait une fumée épaisse par les naseaux. Ses flancs épuisés battaient. L'écume qui tombait de sa bouche était sanglante. Le comte l'excitait de la voix et ménageait encore les éperons. Le cheval de Jeannin, plus fin, plus vite et moins chargé, avait été plus surmené au début de la course. Ses efforts étaient maintenant convulsifs ; il allait par bonds ; ses flancs déchirés ne répondaient plus à l'éperon.

Jeannin sentait cela. Il criait :

— Arrête, traître et lâche ! Arrête, païen maudit !

Le comte Otto se retournait et souriait. Il avait levé sa visière pour donner de l'air frais à son front qui ruisselait de sueur. Son beau visage pâle et tranquille semblait railler les efforts surhumains du bon écuyer.

La mer était sur les grèves. La route parcourue

par la foule se couvrait d'eau, et le flot taquin poursuivait les traînards. En ce moment même où le comte et Jeannin arrivaient devant le Mont, la mer arrachait les échafaudages du champ clos et portait à la rive les gradins désemparés.

Les murailles du monastère regorgeaient de spectateurs comme les grèves et le rivage. On ne comprenait rien à cette course désespérée, et chacun cherchait à deviner le mot de l'énigme. Nous pouvons affirmer qu'à cette heure il n'y avait pas un moine au réfectoire ni à l'église.

Le comte Otto avait manqué d'une minute la passe qui regarde Ardevon. Il fit le tour du Mont pour gagner celle qui fait face à Avranches et qui se couvre la dernière. Quand il l'atteignit, ce n'était plus qu'une bande étroite de sable détrempé. Pendant qu'il la franchissait, la mer passa entre les jambes de son cheval. Le cheval de Jeannin, qui suivait à une longueur de lance, eut de l'eau jusqu'au tendon d'Achille, puis la mer étendit son niveau sur la chaussée. Le gros des chevaliers bretons, arrivant à son tour, se trouva en face d'un fleuve salé plus large que la Loire. Il fallut reculer.

La partie n'était plus qu'entre l'Homme de Fer et Jeannin. Jeannin dégaîna et donna du plat de son épée à tour de bras dans les oreilles de son cheval, qui bondit furieusement. Un autre bond

semblable l'aurait mis aux côtés de l'Homme de Fer.

— En avant, bon écuyer! criaient les Bretons de l'autre côté du canal.

Ils reculaient pas à pas devant la mer victorieuse.

— En avant! en avant! Jeannin, brave homme, tu le tiens à la montée!

De la grève à la porte du couvent, il y avait en effet une rampe que, de mémoire d'homme, nul cheval n'avait gravie qu'au pas et tiré par la bride. La rampe a été minée depuis et défierait encore le trot du plus vigoureux coursier.

Jeannin serrait déjà la poignée de son estoc et se préparait au combat.

Le comte Otto enfonça pour la première fois les éperons dans le ventre de son cheval, qui attaqua la rampe au galop. Le roc rendit quatre gerbes d'étincelles.

— Ouvrez, au nom du roi de France! cria en même temps le comte d'une voix sonore.

On vit la lourde porte du monastère tourner lentement et comme à regret sur ses gonds.

Le cheval de Jeannin, emporté par son élan, attaqua la rampe à son tour. Contre toute attente, son sabot tint sur le roc vif. Dans un effort suprême, il gagna encore quelques pieds.

Jeannin leva son épée.

— En avant ! en avant ! bon écuyer !

Pour la seconde fois l'Homme de Fer laboura les flancs de son coursier, dont le puissant poitrail rendit une plainte. Son sabot mordit le roc. En retombant, l'épée de Jeannin frappa le vide.

La scène avait maintenant pour spectateurs le monastère tout entier suspendu aux créneaux, les Bretons, les Français, les hommes de Chausey, la foule qui commençait à border le canal, et les pèlerins dispersés sur la grève. Dix mille poitrines haletaient oppressées.

— Un effort, Jeannin ! En avant ! en avant !

Ainsi parlèrent une dernière fois les chevaliers de Bretagne, impuissants à secourir leur souverain. A leur cri répondit une voix sourde et brisée :

— Jeannin, sauve-moi, et tu seras chevalier !

C'était le duc.

— Saint archange ! supplia Jeannin debout sur ses étriers, prête-moi tes ailes !

La porte béante était à dix pas. Au moment où Jeannin, qui tenait à pleine main la crinière de son cheval pour se coucher en avant et frapper, ramenait son épée en arrière, le grand cheval du Perche s'engouffra sous la porte avec son double fardeau.

— Fermez ! ordonna l'Homme de Fer.

La porte massive roula sur ses gonds en criant. Le cheval de Jeannin vint donner de la tête contre

les madriers garnis de fer et tomba mort, après avoir reculé de trois ou quatre longueurs.

Un cri, un seul et grand cri s'éleva de l'autre côté de la mer. On voyait Jeannin entre le cadavre du noble animal et la porte close, Jeannin étendu sur la pierre, sanglant, immobile.

La mer était haute. Le crépuscule du soir éteignait ses derniers rayons. Au ciel pur, vers l'orient, brillaient déjà quelques étoiles. Le riche paysage avranchin disparaissait déjà dans la nuit. Le mont Saint-Michel, entouré d'eau de tous côtés, dominait l'Océan, triste, seul, mais fier, et semblait répéter à l'onde enflée follement la souveraine parole du Créateur : « Tu n'iras pas plus loin ! »

Tout était calme dans la vieille arche de pierre. Les moines psalmodiaient au chœur dans la basilique, préparée pour la cérémonie du lendemain.

C'était le lendemain que le roi Louis XI devait placer sa chevalerie nouvelle sous la protection de l'archange. Le roi n'était pas de retour ; on ne l'attendait désormais qu'au bas de l'eau.

A la place même où la foule immense s'agitait deux heures auparavant, le flot passait profond et silencieux. Il y avait une lieue de mer entre la base du Mont et le rivage.

La porte du couvent s'ouvrit sans bruit. Deux hommes parurent, éclairés à revers par la lampe qui brûlait dans la cellule du frère portier. On au-

rait pu distinguer du dehors le crâne chauve d'un moine et une tête couverte d'épais cheveux blonds bouclés.

La tête chevelue se portait à un demi-pied au-dessus de la tête du moine.

— Finir ses jours dans un des cachots souterrains, chuchota la voix, hélas! bien changée du pauvre frère Bruno la Bavette, ou avoir toutes les nuits un démon enragé qui vienne me tirer par les pieds et s'asseoir lourdement sur ma poitrine, voilà mon lot. Je puis choisir. Pour un rien, petit Jeannin, mon cher compagnon, je me jetterais tête première du haut de la Merveille dans la mer haute comme ce pauvre Richardet de Plancoët, qui était troisième sommelier, et qu'on accusa, en cinquante-sept, d'avoir détourné à son profit treize bouteilles du propre hypocras de l'abbé. On ne retrouva point son corps, mais bien les treize bouteilles en un coin obscur de la cave, et l'abbé lui fit dire des messes de *miserere* depuis le saint jour de Noël jusqu'à Pâques. Cela me rappelle qu'au temps de ma jeunesse, je vis choir un couvreur du haut de la tour du Bouffay, à Nantes, et que ce malheureux...

— Mon frère, interrompit Jeannin, vous m'avez promis de m'enseigner un moyen de passer l'eau.

— Seigneur Dieu! s'écria Bruno, j'ai promis bien autre chose!

Il ajouta en comptant sur ses doigts :

— J'ai promis au confessionnal de ne plus pécher; j'ai promis au seigneur abbé de tenir close loyalement la porte du couvent; j'ai promis au nain maudit ou, pour parler mieux, à son scélérat de spectre de t'ouvrir nuitamment la même porte. Va, va, petit Jeannin, mon cher ami, ce qui m'arrivera, je n'en suis point en peine. Un service à me rendre serait de me passer la pierre au cou pendant que la mer est haute.

— Tout ira pour le mieux, mon frère, répliqua Jeannin, et le duc mon seigneur vous récompensera généreusement... Où trouverai-je la barque?

— Là-bas, sous la ville, entre la tour Carrée et l'Éperon... Ne me diras-tu point, mon fillot, si la passe d'armes fut belle?

— Et la chaîne qui tient la barque n'a point de cadenas?

— Une corde et un nœud... Saint patron! jamais je n'avais vu cheval dépasser la tour! Je raconterai cette aventure-là bien longtemps... mais vivrai-je seulement une semaine?... J'ai cru que tu étais mort, là, sur ce roc, mon petit Jeannin, et il y avait de quoi mourir, c'est moi qui te le dis! Le comte damné a crié en entrant : « Ne faites point de mal à celui qui est dehors. C'est le plus brave soldat que j'aie rencontré en ma vie! » Qui donc songeait à te faire du mal? Sais-tu ce qui advint à Martel Legris, du hameau des Figuiers, au delà de

Nantes? Sa jument devint folle pour ce qu'elle avait pouliné trop jeune, et se jeta un soir contre la poterne du château de Clisson. Martel revenait de la foire, et la foire s'était tenue je ne sais où, là-bas, du côté de Guérande : il avait un coup de trop sous le bonnet, quoique son cousin Luc, qu'on appelait Lucas du Bout-de-Lande, fût trois fois plus ivrogne que lui, et quatre aussi. C'est ce Lucas qui disait à la nièce de Pierre Himel, le maître charron de Goyon, lequel avait épousé Jeannette Doële, la propre nièce du curé de Savenay : « Perrotte, ma commère... »

Frère Bruno s'arrêta pour se demander :

— Était-ce elle ou sa sœur qui s'appelait Perrotte ? car elle avait une sœur, deux sœurs même, en comptant la petite boiteuse, qui était du second lit.

Jeannin avait descendu la rampe. Il cherchait la barque entre la tour Carrée et l'Éperon. Frère Bruno le suivait de loin en causant. Jeannin avait passé de l'eau fraîche sur ses contusions et changé son armure pesante contre un justaucorps de cuir. Il était dispos et tout prêt à recommencer.

— Mon frère, dit-il, voici la barque. Dans deux heures, s'il plaît à Dieu, je serai de retour.

— S'il plaît à Dieu, mon cher ami, tu fais bien de le dire, car la barque n'en peut plus et les courants sont forts. La petite boiteuse avait de l'esprit

comme quatre. Quand elle fut pour se marier... Pas si vite ! Jeannin, mon ami ! les courants ont changé de place depuis le temps où tu étais coquetier. Laisse-moi te dire...

L'écuyer de madame Reine venait de sauter dans la barque. Il donna son premier coup d'aviron.

— Je prendrai les courants où ils sont, mon frère, répliqua-t-il : tenez-vous prêt dans deux heures.

Entre le Mont et la côte d'Avranches, la mer est calme comme un étang, mais la traversée ne laisse pas de présenter quelques dangers en marée, à cause des courants de surface et sous-marins qui se croisent dans tous les sens. Jeannin avait de bons bras et du courage. Au bout de quelques minutes, Frère Bruno chercha en vain la barque dans la nuit. Il remonta vers sa loge en disant :

— Certes, elle avait de l'esprit comme quatre, et sans elle, Nicolas Fougeroux, son grand innocent de mari, n'aurait jamais fait fortune !

Il rentra dans sa cellule après avoir refermé la porte. Il resta un instant sans parler pour prêter l'oreille aux bruits qui venaient de l'intérieur du monastère. Les cloîtres étaient silencieux; les archers causaient et riaient dans la salle d'armes, située au haut du premier escalier.

— Ils comptent sur la marée, pensa Bruno. Il n'y aura que deux sentinelles et la nuit sera noire.

Il s'assit auprès de sa couchette et mit sa tête entre ses mains.

— Pour m'être endormi un instant ce matin, se dit-il, j'ai vu le nain Fier-à-Bras en rêve. Si je ne faisais pas selon que je lui ai promis, qu'arriverait-il ? Je sais plus de cent histoires semblables qui toutes finissent mal. J'ai promis, je tiendrai : le petit Jeannin me viendra en aide en cas de malheur.

La loge tourière avait deux compartiments, dont le second servait de guérite en temps d'alerte. Frère Bruno se leva et ouvrit la porte battante qui séparait les deux cellules.

— Pourront-ils se cacher tous là dedans ? grommela-t-il.

Deux heures s'écoulèrent. Les bruits de la salle d'armes avaient cessé. Moines et soudards dormaient.

Vers cet instant, la sentinelle qui veillait sur le rempart oriental crut entendre un bruit de rames au large. Elle regarda de tous ses yeux ; elle ne vit rien. Le bruit s'affaiblit, puis cessa.

Un moment après, la sentinelle crut ouïr un son de fer au bas de la rampe. Elle cria : « Qui vive ? » On ne répondit point. Dans la nuit noire, des ombres glissèrent. La sentinelle épaula son arbalète et tira. Le carreau rebondit sur les pierres de la montée.

La porte du monastère s'ouvrit. L'arbalétrier pensa :

— Ce vieux fou de frère Bruno court le guilledou la nuit ; il se fera casser la tête une bonne fois.

On vint le relever. Il ne dit mot de son aventure.

Deux heures encore se passèrent. La mer était basse. La lune, à son dernier quartier, se levait derrière les collines d'Avranches. Du haut des remparts, on put distinguer bientôt une masse noire qui traversait la grève. La masse grandit et se détacha : c'était une nombreuse troupe d'hommes d'armes.

Le roi Louis XI, escorté de sa garde écossaise, fit son entrée au mont Saint-Michel vers une heure de nuit. Il demanda tout de suite des nouvelles de son très-cher frère et bien-aimé cousin le duc François de Bretagne.

Au lever du jour, nous retrouvons frère Bruno debout et tout gaillard dans sa loge de tourier. Il était seul. Si quelqu'un, durant la nuit, s'était caché dans la guérite, nulle trace de ce fait ne restait. Il y avait eu, lors de l'arrivée du roi, grand remue-ménage. Pendant plus d'une heure, hommes d'armes et archers de la garde écossaise avaient encombré tous les passages. Quand ces embarras arrivent de nuit dans une forteresse, quelques intrus peuvent se glisser, pourvu qu'ils aient eu, d'avance, l'entrée de la maîtresse porte.

— Eh bien, eh bien, se disait le bon frère en se frottant les mains, me voilà blanc comme neige ! Sont-ils ici ou ailleurs ? Je n'en sais rien, écoutez donc ! N'ont-ils pas pu entrer avec le roi ? Moi, je ne connais pas tous les fainéants qui suivent le roi : je ne garde que la porte, les escaliers ne sont point à moi. S'ils sont tapis là-haut dans mon ancienne cellule, jarnidieu ! j'en ai la conscience nette.

— Mauvais Normand ! s'interrompit-il sans y mettre de fiel.

— Normand toi-même !

— As-tu besoin de jurer jarnidieu, pour dire cela ?

— Jarnidieu n'est jurer ; mais, si tu veux, mon bijou, mettons jarni tout court. Je te fais cette concession pour ne te point fâcher.

— Et tu comptes en être sorti à bon marché !

— Oui, ma fille... le nain damné me donnera la paix, puisque j'ai rempli ma promesse, et ni prieur ni abbé ne me peuvent prouver maintenant que j'ai ouvert la porte à d'autres qu'au roi et à sa suite.

— Bon, bon, ne te vante pas trop : tu as donc oublié l'histoire du barbier du roi Midas ?

— Je n'ai jamais su cette histoire-là.

— Veux-tu que je te la conte ?

— Avec plaisir.

— Le roi Midas...

Ici, frère Bruno se raconta fidèlement à lui-même l'histoire du roi Midas et de son barbier, qu'il avait oubliée. Il se raconta cette histoire afin de se prouver que les choses les plus cachées peuvent être découvertes.

— Le roi Louis est comme Midas, dit-il ensuite en riant ; il a un barbier.

— Prends garde, malheureux !

— Je sais à qui je parle : tu ne voudrais pas me mettre dans l'embarras. D'ailleurs, je n'ai pas dit que le roi Louis eût des oreilles d'âne.

Il mit ses coudes sur ses genoux et prit un air confidentiel.

— Tu ne sais pas ? dit-il en baissant la voix.

— Quoi donc ?

— Tu vas rire, si tu aimes les bonnes aventures. C'est moi qui ai porté le vin du roi, cette nuit, parce que frère Martin dormait.

— Après ?

— J'ai vu le roi. Est-il possible qu'il y ait des gens pour être sujets à de pareilles manies ! Devine ce que le roi faisait.

— Dis-le, je le saurai.

— Le roi causait.

— Avec qui ?

Frère Bruno éclata de rire, et dit parmi les hoquets convulsifs de sa gaieté :

— Avec le roi, mon trésor, le roi causait avec le roi.

Il se tordait sur son escabelle.

— Ah çà! s'écria-t-il tout à coup en cessant de rire, tu trouves donc cela bien divertissant?

— Dame! songe donc, un homme qui cause tout seul!

— Tu ne t'es pas aperçu, mon vieil ami, que tu fais avec toi-même des conversations de deux heures?

— Moi! se récria Bruno piqué au vif.

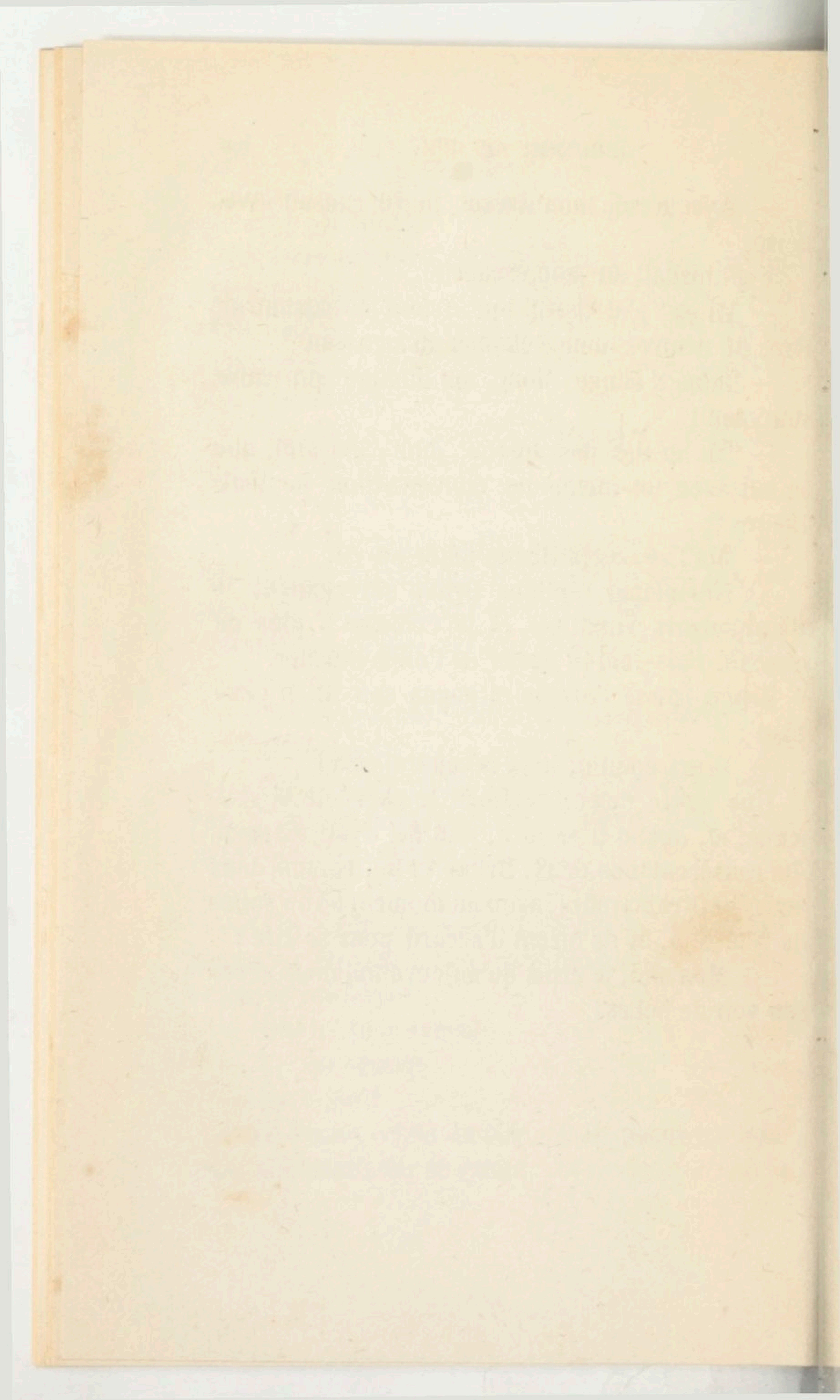
— Toi-même, répliqua Bruno sévèrement. Je t'y ai surpris vingt fois, et je t'engage à plus de charité. Fais-moi le plaisir de t'aller coucher.

Bruno baissa l'oreille et gagna son lit en pensant :

— Vieux coquin, je te revaudrai cela!

Une heure de bon sommeil le guérit de sa rancune, et, quand il se leva, tout fiel avait disparu. Ils causèrent tous deux, Bruno et lui, comme deux excellents camarades jusqu'au moment où on sonna la réfection, et ils furent d'accord pour se dire :

— Mon ami, je crois qu'aujourd'hui nous allons en voir de belles!



X

— Les chevaliers de Saint-Michel. —

Le roi causait tout seul.

Le roi était en face de ses parchemins dépliés. Il écrivait, il raturait, il parlait, il priait. L'image de saint Michel était devant lui sur la table, comme la veille, dans sa tente. La poivrière manquait. Le roi se défiait désormais de sa poivrière.

— J'ai cru, se disait-il, que monseigneur saint Michel inspirerait au mécréant la mauvaise pensée de mettre à mort mon cher frère. Je l'eusse vengé

en faisant tomber la tête du mécréant, et l'ordre du saint archange n'eût point été souillé par l'intromission de ce noir païen. Nous aviserons à faire pour le mieux.

Il trempa sa plume dans l'écritoire.

— L'article trois, poursuivit-il, est en l'honneur de l'archange : il oblige à porter l'image en tout temps, en tout lieu. J'espère que le grand bienheureux me saura gré de cette attention. Je passe à l'article huit qui est entre tous important et grave. « Les chevaliers ne peuvent entrepren-
» dre aucunes guerres ni autres hautes ni dange-
» reuses besognes sans le faire savoir avant à la
» plus grande partie desdits chevaliers... » J'avais écrit : « Sans le faire savoir au roi, » s'interrompit Louis XI. C'est la même chose et cela fait ombrage, d'autant que l'article neuf porte : « Les chevaliers ne peuvent entreprendre guerre
» ni lointain voyage sans les congé et licence du
» roi. » Est-ce suffisant pour museler le monstre? Le monstre briserait avec ses dents un mors qui maladroitement le serrerait...

C'était une grande chambre voûtée, au centre de laquelle tombait une clef à six pans, guillochée à jour. Depuis le premier voyage de Louis XI, on la nommait la chambre du roi. Les boiseries noires sculptées portaient aux quatre côtés l'écusson de France. Les premiers rayons du crépuscule, pas-

sant au travers des hauts châssis à vitraux, pâlirent la lampe et jetèrent de fantasques reflets à la face bilieuse du souverain. Il travaillait et ne s'occupait point de savoir si c'était la lampe ou le jour qui éclairait son travail.

Matines sonnèrent. Il se signa par habitude et continua de travailler.

Vers cinq heures, la porte s'ouvrit doucement, et maître Olivier le Dain, qui avait le pied doux et furtif comme les chats, entra sans produire aucun bruit. Il portait à la main l'aiguière et le bassin d'argent. Sous son bras gauche était la boîte à rasoirs. Il passa derrière le roi et souffla la lampe.

— Bonjour, mon compère, dit Louis XI; nous fîmes hier une belle journée. Par la grâce de Dieu, avec l'aide de la Vierge et l'intercession de monseigneur saint Michel, nous continuerons aujourd'hui notre heureuse besogne. Que fait le duc?

— Il boit, répliqua maître le Dain.

— Et le comte Otto Béringhem?

— Il dort.

Le roi tendit ses joues, que maître le Dain couvrit de mousse prestement.

— Mon compère, reprit Louis XI, as-tu visité ces cachots nonpareils qui furent creusés dans le roc vif sous les fondements du monastère? Penses-tu que le sorcier d'Allemagne, avec ses enchantements, pût sortir de là, s'il y était une fois enfermé?

Maître le Dain repassa son rasoir sur la paume ouverte de sa main.

— Sire, répliqua-t-il, ému encore de ce qu'il avait vu la veille en la grève Saint-Sulpice, m'est avis que ce n'est point un bras humain qui put enlever le duc François revêtu de ses armes et le coucher, comme si c'eût été un enfant, sur le garrot d'un cheval. Il faut autre chose que des murailles de pierre pour tenir captif le comte Otto Béringhem.

Le rasoir grinça sur la barbe fauve et rude de Louis de Valois.

— Dans ces bons et robustes cachots, poursuivit-il appliquant sans y prendre garde aux cages souterraines toutes sortes d'épithètes caressantes, il y a des bagues de fer soigneusement scellées. Si l'on rivait un collier bien éprouvé au cou d'un captif, le collier à une chaîne de convenable épaisseur, la chaîne à la bague, il me semble pourtant que le captif pourrait dire adieu à l'air libre et au soleil...

— Qu'il plaise à Votre Majesté de tendre son autre joue... Il me semble, à moi, que le souffle de ce maudit mordrait le fer comme une lime et qu'une parole magique, tombant de sa bouche, ébranlerait le Mont sur sa base.

— Que disent nos chevaliers?

— Les chevaliers prononcent tout bas le mot sacrilége.

— Que ferais-tu, toi, mon compère Olivier?

— Le roi est rasé... Je laisserais dire les chevaliers, ou bien je donnerais ce comte Otto à la hache de maître Tristan.

Louis XI joignit ses deux mains devant l'image d'or de saint Michel.

— Puissant archange, s'écria-t-il, veuillez vous souvenir à cette heure de la dévotion soumise que je vous ai toujours marquée. Votre nom glorieux est engagé dans tout ceci, et vous êtes intéressé directement à l'honneur de l'ordre que je fonde sous votre souveraine invocation. Je me suis servi du païen pour avancer d'autant l'œuvre que Dieu m'ordonne d'accomplir. Si le païen est soutenu par l'esprit du mal, me laisserez-vous sans défense contre lui? Je vous prie, bienheureux archange, tournez vos regards vers moi, et voyez la grande peine où je suis pour débarrasser votre ordre et frérie de cet immonde alliage qu'y veut introduire le démon. Secourez-moi si c'est votre plaisir, et je mettrai cent écus d'or au tronc de votre basilique. *Amen!*

— *Amen!* répéta le Dain, qui revenait portant sur ses bras les diverses pièces du splendide costume de grand maître que le roi allait revêtir.

Les cloches du Mont sonnaient à toute volée. Le vent d'est apportait la réponse lointaine des carillons de la ville d'Avranches. C'était l'heure de

la grand'messe ; la marée était au bas : littéralement, le sable des grèves disparaissait sous la foule compacte qui, de tous côtés, se dirigeait vers le mont Saint-Michel.

Depuis le jour solennel où le duc fratricide, François Ier, était venu recevoir, devant l'autel de la basilique inachevée, la première punition de son forfait, vingt ans s'étaient écoulés, vingt ans bien employés : les galeries suspendues étendaient maintenant leur ligne tout autour de l'église, et la voûte fermée jetait au-dessus de la nef son ogive hardie. Cependant, il restait encore à faire. Le chœur n'était point terminé et les travaux, qu'on avait repris quelques mois auparavant, laissaient derrière l'autel une large ouverture. Pour la cérémonie, cette ouverture était close à l'aide de châssis drapés de velours.

Autant la journée de la veille avait été radieuse, autant ce jour était sombre. Le vent d'est amène la pluie au deuxième jour de marée. Le ciel se couvrait d'un voile épais, et, depuis le matin, c'était comme un déluge.

Les tentures de la basilique avaient été calculées pour une journée d'août, pleine de soleil et de lumière. On avait jeté d'un pilier à l'autre, tout le long de la nef, de belles draperies d'un rouge sombre, rehaussées d'or, au centre desquelles le collier de saint Michel était brodé en bosse ; à la

voûte, une toile d'azur se parsemait de fleurs de lis d'or, qui, à ce firmament, semblaient des étoiles. Le chœur, tendu de violet, était semé de coquilles d'argent, laxées, comme disait le règlement édicté par le roi Louis en personne, *laxées* l'une avec l'autre d'un double *lax*. Sur cette draperie, derrière l'autel, une broderie en relief plein représentait l'archange debout sur son roc.

Il n'y avait au maître-autel, le roi l'avait voulu ainsi, que le service ordinaire de cierges. La lumière devait tomber d'en haut. Dans tout le reste de la basilique, on ne voyait briller que des lampes sempiternelles, suspendues devant les images de la mère de Dieu.

C'était comme une nuit. La nef énorme s'emplissait d'un solennel mystère.

L'archevêque de Sens officiait, assisté des évêques d'Amiens et de Coutances. Aux stalles étaient, dans leurs costumes pontificaux, les archevêques de Reims et de Rouen, avec les évêques de Troyes, d'Autun et de Chartres, l'archiprêtre de Sainte-Geneviève de Paris, les abbés de Saint-Germain des Prés, de Cîteaux, de Chauny et d'Arvel en Grâce. L'abbé du monastère de Saint-Michel, vingt-sixième depuis la fondation, trônait entre ses deux prieurs à droite de l'autel. Derrière les prélats se rangeait l'armée noire des prêtres et des moines.

Les orgues à trois jeux, présent du roi Louis, qui ne savait comment combler son archange favori, jouaient pour la première fois, jetant leurs notes fortes et profondes aux murailles, qui tressailaient à ces sons inconnus.

Les chevaliers de Saint-Michel étaient au centre de la nef, n'ayant droit d'entrer au chœur qu'après la grand'messe d'ordination. Ils portaient le riche et beau costume que nous avons déjà décrit. Le roi se tenait en tête, coiffé du chaperon à cornette; derrière lui les princes du sang, chevaliers; derrière les princes, les hauts barons choisis pour concourir à la naissance de l'ordre. Les officiers drapés dans leurs longues robes de camelot de soie blanche, fourrées de menu vair, et coiffés du chaperon écarlate, suivaient les chevaliers. Alentour, se rangeaient les archers de la garde écossaise et un triple cercle d'hommes d'armes. Le reste de la nef appartenait aux gentilshommes conviés, aux échevins d'Avranches, aux dignitaires de toute sorte. Les dames, chargées d'atours, emplissaient les galeries.

Il n'y avait là, bien entendu, que des Français et des Françaises.

Le chœur restait presque vide dans la partie qui tournait à droite et à gauche de l'autel pour joindre l'abside. C'était la place marquée des chevaliers pour ouïr chanter vêpres. Leurs siéges les

attendaient. Au-dessus de chaque siége pendait au mur l'écusson du chevalier qui devait l'occuper; au-dessus de l'écu, on voyait le heaume et le timbre. — Les statuts le voulaient ainsi.

Jusqu'à l'offertoire, ce fut le roi d'armes Montjoye qui se tint devant Sa Majesté. Après l'offertoire, Montjoye céda sa place au héraut de l'ordre, mont Saint-Michel.

Tout de suite après l'élévation, les orgues se turent et l'archevêque de Sens gagna sa stalle.

Le roi dit :

— Je viens céans établir et fonder, si Dieu le veut, l'ordre de monseigneur saint Michel.

Les choristes récitèrent, sans psalmodier, le *Veni, Sancte Spiritus.*

— Dieu veut ce qui est pour la défense de la sainte Église, prononça l'archevêque de Sens en latin.

Le roi reprit en français :

— Que le saint nom de Dieu soit béni maintenant et dans l'éternité!

Il se tourna vers les princes du sang qui étaient derrière lui. Le duc de Guyenne, frère du roi, fit un pas en avant. Il tenait ses lettres à la main.

— Monseigneur [1], dit-il à haute voix (les princes

[1] Transcrit textuellement, sauf orthographe, du mss. déjà cité.

du sang n'employaient pas le mot *sire*), j'ai vu vos lettres comment, de la grâce de vous et des très-honorables frères et compagnons du digne et honorable ordre monseigneur saint Michel, j'ai été élu à icelui ordre et compagnie amiable dont je me tiens très-grandement honoré, et vous en remercie tant et le plus que faire puis, et me présente et offre prêt d'obtempérer, obéir et faire, touchant icelui ordre, tout ce que je pourrai et devrai.

Le roi lui répondit, tenant à la main les statuts pour se rafraîchir la mémoire, car c'étaient là des formules de rigueur.

« Nous et nos frères et compagnons de l'ordre, pour la renommée que avons ouïe de vous, de vos grands biens, vertus et mérites, espérant que y persévérerez et les augmenterez à l'honneur de l'ordre, et recommandation et louange de vous, vous avons élu à être perpétuellement, si Dieu plaît, frère et compagnon d'icelui ordre et amiable compagnie, par quoi avez à faire les serments qui s'ensuivent. C'est à savoir que, à votre loyal pouvoir, vous aiderez à garder, soutenir et défendre les hautesses et droits de la couronne et majesté royales, et l'autorité du souverain de l'ordre et des successeurs souverains, tant que vous vivrez et serez d'icelui. Item, tout votre pouvoir emploierez à maintenir ledit ordre en état et honneur, et met-

trez peine de l'augmenter, sans le souffrir déchoir ni amoindrir tant que vous y pourrez remédier et pouvoir. Item, s'il advenait, que Dieu ne veuille, que, en vous fût trouvée aucune faute, par quoi, selon les coutumes de l'ordre, en fussiez privé, sommé et requis de rendre ledit collier, en ce cas, le renverriez audit souverain ou au trésorier de l'ordre, sans jamais, après ladite sommation, porter ledit collier, et toutes peines, corrections et punitions que pour autres moindres cas vous pourraient être enjointes et ordonnées, porterez et accomplirez patiemment, sans avoir peur, ni, à l'occasion desdites choses, haine, malveillance ni rancune envers le souverain, frères, compagnons et officiers dudit ordre. Item, que vous viendrez et comparaîtrez aux chapitres, conventions et assemblées de l'ordre, ou enverrez, selon les statuts et ordonnances dudit ordre, et au souverain et à ses commis obéirez en toutes choses, et de votre loyal pouvoir accomplirez tous les statuts, points, ordonnances, articles de l'ordre, que vous avez vus par écrit et ouï lire, et les promettez et jurez en général, tout ainsi que si particulièrement et sur chacun point, et aviez fait serment espécial. »

Le roi avait beaucoup travaillé cette formule de serment.

Il ne faut point dire qu'elle contient nombre de répétitions et longueurs. C'était là l'enveloppe

insipide et neutre qui permet d'avaler la pilule amère. Il faut avouer tout uniment que c'était un chef-d'œuvre de politique.

Quiconque acceptait cetle chaîne dorée, se sentait aussitôt bel et bien garrotté des bras, du cœur et de l'intelligence.

Le héraut Mont-Saint-Michel présenta au roi l'Évangile ouvert et la croix.

Le roi jura comme grand maître et souverain.

Le duc de Guyenne jura aux mains du roi ; le duc de Bourbon fit de même.

C'était au tour de François, duc de Bretagne, qui, une fois prisonnier, avait dû subir la volonté royale. Dès le soir précédent, François avait accepté l'ordre de Saint-Michel.

Il s'était tenu, durant toute la messe, sur le même rang que les ducs de Guyenne et de Bourbon. Entre la garde écossaise et lui, des hommes d'armes, à visière demi-baissée, s'étaient glissés peu à peu et par un mouvement insensible. Le jour était si sombre, qu'on y voyait à peine les visages de ceux qui portaient des chaperons; sous le casque, les traits se perdaient complétement dans l'ombre.

Mont-Saint-Michel, le héraut, appela le nom du duc François de Bretagne. Personne ne répondit ; le duc ne bougea pas. Dans le silence qui suivit

l'appel, on put remarquer un mouvement lent et continu parmi la foule compacte qui emplissait le bas de la nef. Un large vide s'était fait derrière le duc de Bretagne.

Il était là, le fait est certain. Louis XI, le voyant à sa place, revêtu du costume d'apparat, ne prenait point souci des mouvements qui pouvaient avoir lieu dans la nef, et ne s'inquiétait guère de la répugnance manifestée par son très-cher frère et bien-aimé cousin. Parfois, dans les mariages forcés, la pauvre épousée ne dit pas oui tout de suite. François était dans la position d'une fillette traînée à l'autel par contrainte. Le roi riait dans son rabat et se disait :

— Mon bel ami, tu boiras pourtant le calice !

Mont-Saint-Michel appela pour la seconde fois le nom de François de Bretagne.

Même silence de la part du récipiendaire et même immobilité.

— Mon amé cousin, dit le roi doucement, n'avez-vous point entendu ?

Point de réponse encore.

Le roi, qui donnait à son visage une expression de paternelle mansuétude, tressaillit tout à coup violemment. Prélats, princes, abbés, moines et chevaliers prêtèrent l'oreille. Un cliquetis de fer se faisait du côté de la porte principale.

— Alarme ! crièrent les archers de garde.

C'était comme le bruit d'une lutte à l'autre extrémité de la basilique.

Un chœur de voix mâles poussa ce cri :

— Bretagne-Malo ! Le duc est libre !

Puis les deux battants de la porte se refermèrent avec fracas

Au dehors, quelques coups d'arquebuse retentirent.

Parmi l'agitation sourde qui régnait maintenant dans la nef, François de Bretagne, ou du moins l'homme qui portait son costume de chevalier, s'avança vers le roi. Le roi était vert ; ses lèvres tremblaient.

— Qui es-tu ? demanda-t-il d'une voix altérée au milieu du silence soudainement rétabli.

L'homme dégagea sa main droite, perdue dans les plis de son manteau doublé d'hermine, et un gantelet de fer vint tomber aux pieds du roi.

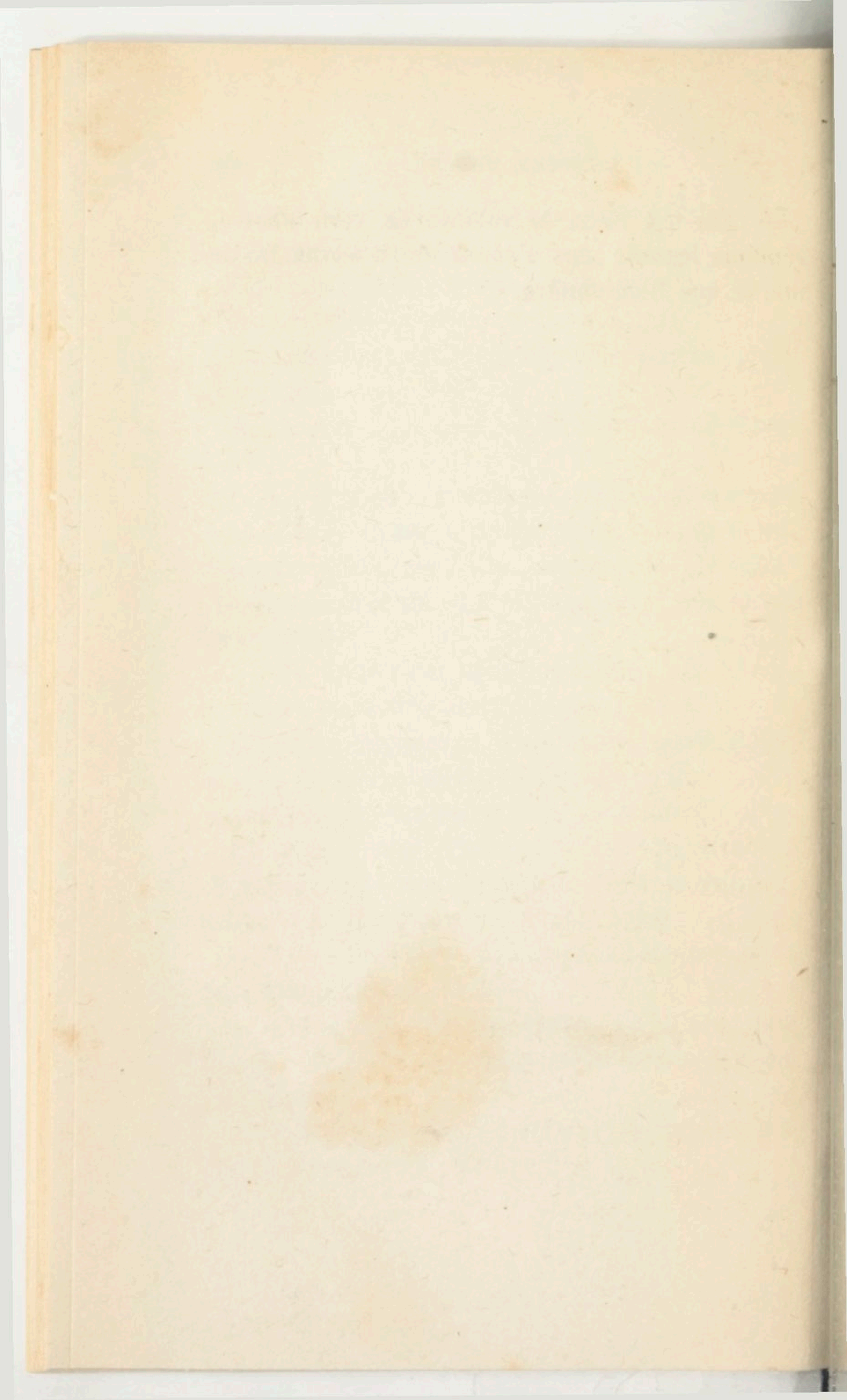
En même temps, l'homme releva son chaperon et découvrit le beau visage de l'écuyer Jeannin, calme et doux comme une tête de martyr.

— Louis de Valois, prononça-t-il lentement, le duc, mon seigneur, te défie !

— Qu'on aille querir maître l'Ermite, mon prévôt, dit le roi, qui repoussa du pied le gantelet avec dédain.

— L'homme, ajouta-t-il, voici la dernière fois que tu joues ton rôle de duc !

— J'ai fait selon la volonté de mon maître, répliqua Jeannin sans s'émouvoir ; il adviendra de moi ce que Dieu voudra.



XI

— Le caveau. —

Il n'y eut ce jour-là que trois chevaliers de Saint-Michel : le roi, son frère de Guyenne et son cousin de Bourbon. La réception des autres membres fut remise au lendemain, puis ajournée au 29 septembre, fête de l'archange. Les bruits de guerre se répandirent en Bretagne avec la rapidité de l'éclair. Le duc François prit, le soir même, la route de Nantes afin de rassembler son armée.

Le soir aussi, tous les gentilshommes bretons

quittèrent la maison hospitalière du sire du Dayron. Madame Reine se mit en marche avec Aubry, Berthe et Jeannine, sous l'escorte de ses deux hommes d'armes et des deux hommes d'armes de Maurever. Dame Josèphe de la Croix-Mauduit, Bette, Biberel, les deux chiens et le faucon inconséquent faisaient partie de cette caravane.

Vous n'eussiez point reconnu Berthe de Maurever, tant elle était heureuse ! Elle ne ressemblait plus à cette pauvre âme vaincue qui cherchait humblement des consolations auprès de Jeannine aimée. Elle triomphait ; elle avait pitié de Jeannine. Elle remerciait Aubry du fond de son cœur d'avoir attendu si longtemps à lui montrer son amour. La douleur de l'attente avait été cruelle; mais comme ces souffrances désormais passées rendaient plus délicieuse la première heure de joie ! Aubry n'avait point fait comme tant d'autres qui vont se penchant à l'oreille des jeunes filles, pour leur dire : « Je t'aime ! » Aubry, dédaignant le mystère banal, avait élevé la voix devant tous pour proclamer bien haut sa tendresse.

La couronne de beauté que le hasard avait partagée, Aubry en avait réuni les deux tronçons dans ses mains.

Et avec quelle ardeur !

Il n'avait pas pris la guirlande à Jeannine, il la lui avait arrachée !

Berthe ne parlait plus à Jeannine. Que lui dire maintenant ? Et d'ailleurs, à quoi bon les paroles ? Ces immenses joies du cœur, on ne les savoure bien que dans le recueillement silencieux.

Les deux jeunes filles chevauchaient l'une à côté de l'autre, toutes deux pensives.

Madame Reine avait appelé Aubry auprès d'elle. Madame Reine avait compris autrement que Berthe l'indignation d'Aubry ; elle ne voulait plus le laisser entre Berthe et Jeannine. Rendons à chacun ce qui lui est dû : les mères seules savent lire couramment dans le cœur de leurs fils. Madame Reine devinait qu'Aubry avait reporté à Berthe l'hommage tout entier, parce que l'hommage ne le blessait qu'en s'adressant à Jeannine.

Cela voulait dire en français : « Ne touchez pas à Jeannine ! »

Quant à Berthe, messire Aubry ne s'opposait point à ce qu'on lui décernât des couronnes.

Sur la route de Pontorson à Dol, il est un site sauvage, un ravin profond et boisé où passe un ruisseau caché dans les glaïeuls. Au creux même du ravin une croix de pierre mutilée montrait sa niche vide. On accusait l'Ogre des Iles d'avoir commis là un sacrilége, une nuit qu'il enlevait des petits enfants de Baguer. Ce lieu avait dès longtemps mauvaise renommée. La route tournait pour

gravir la montée et se diriger vers Dol ; sur la droite, un bois de haute futaie s'étendait.

La nuit commençait à tomber quand l'escorte arriva en vue de la croix brisée. Madame Reine marchait en tête avec Aubry. Entre lui et Jeannine, il y avait la maison de la douairière et les hommes d'armes de Kergariou. Il pensait, ce pauvre Aubry : « Quel voyage charmant, si l'on eût pu réunir la tête et la queue de la caravane ! »

Au moment où madame Reine et son fils commençaient à gravir la montée après avoir dépassé la croix, ils entendirent des cris sur les derrières. Aubry crut reconnaître la voix de Jeannine, il s'élança. Au pied même de la croix, les deux hommes d'armes de Maurever qui formaient l'arrière-garde de l'escorte, étaient couchés morts, Jeannine et Berthe avaient disparu.

Dame Josèphe ne put que montrer du doigt le bois de haute futaie.

— Jeannine ! Jeannine ! cria Aubry.

Il crut ouïr une plainte faible et lointaine. Il se précipita sous le couvert.

On l'attendit. Il ne revint pas. Madame Reine, cette nuit, souffrit plus encore que cette autre nuit où ses beaux cheveux blonds avaient blanchi sur sa tête entre le lever et le coucher du soleil. Elle regagna le manoir du Roz toute seule.

Jeannin! où était Jeannin J Jeannin avait promis à son maître mourant de veiller sur son fils.

Jeannin était couché sur une botte de paille humide, avec une grosse pierre pour oreiller, dans un des cachots souterrains du mont Saint-Michel. Maître Tristan l'Ermite lui avait fait promesse formelle de le pendre le lendemain matin. Jeannin dormait, car la journée pour lui avait été pleine de fatigues. Jeannin rêvait que le saint ermite du mont Dol, Enguerrand le Blanc, mariait sa fille chérie avec un chevalier.

Le cachot où l'on avait mis Jeannin était précisément ce cul-de basse fosse qui avait servi autrefois de prison à Aubry de Kergariou le père, au temps de ses jeunes amours avec Reine. On avait remplacé le barreau scié par la lime que la fée des grèves avait apportée au péril de sa vie. Au travers du soupirail, un rayon de lune passait, éclairant la figure calme et belle du bon écuyer.

Vers le matin, une ombre se fit, comme si un nuage eût passé sur la lune.

— Jeannin! Jeannin! dit une voix contenue en dehors du soupirail.

Jeannin avait le sommeil dur.

— Jeannin, mon oncle! éveille-toi.

Le bon écuyer ouvrit enfin les yeux.

— Qu'est cela? demanda-t-il en se frottant les yeux.

Puis il ajouta :

— Où suis-je ?

— Tu es à trente pieds sous terre, mon homme, et ta fille a été enlevée ce soir par l'Ogre des Iles.

Jeannin bondit sur sa paille. Il crut d'abord être le jouet d'un cauchemar; mais il reconnut la silhouette du nain Fier-à-Bras au soupirail. Il s'éveilla. Le nain lui avait dit du premier coup à peu près tout ce qu'il savait. Il ne put lui apprendre autre chose, sinon que Jeannine, Berthe et Aubry de Kergariou étaient au pouvoir de l'Homme de Fer.

Jeannin resta comme frappé de la foudre. Désormais, il avait peur de mourir.

Une clef tourna dans la serrure de son cachot. Il pensa que c'était maître Tristan, le prévôt, qui venait le chercher pour le pendre. Il se trompait. Le nouvel arrivant avait le surcot brun, les chausses couleur de poussière et la toque à bateau : absolument le costume du compère Gillot, de Tours en Touraine. Il ordonna au porte-clefs de refermer l'huis et vint s'asseoir sur la pierre qui servait naguère d'oreiller au bon Jeannin.

— Sais-tu, brave homme, lui dit-il sans autre préambule, que tu as bien manqué d'être pendu? La nuit porte conseil, et j'ai fait des réflexions qui te sont favorables. Ah! mon ami... comment déjà te nommes-tu? Perrin, je pense?

— Jeannin, sire.

— Ah! mon ami Jeannin, si j'avais trois ou quatre douzaines d'hommes pareils à toi autour de mon trône... Mais parlons raison : veux-tu la vie sauve?

— Sire, il y a une heure, peu m'importait la vie... commença Jeannin.

— Tu as donc fait tes réflexions, toi aussi? interrompit le roi.

— Ma fille a besoin de mon aide, sire.

— As-tu appris cela en rêve?

Le regard de Jeannin se tourna vers le soupirail. Le roi dit entre haut et bas :

— Je croyais ces cachots parfaits; on peut les amender. Que me donneras-tu pour ta rançon, ami Jeannin, mon hôte? demanda-t-il en riant.

— Je ne suis qu'un pauvre écuyer, sire.

— Veux-tu te charger pour moi d'une mission?

— Si ce n'est contre le duc, mon seigneur...

Le roi haussa les épaules.

— De ton seigneur le duc, répliqua-t-il en broyant un fétu de paille entre ses doigts, je m'embarrasse comme de ceci, mon ami Jeannin. Il s'agit de choses plus sérieuses. J'ai engagé ma foi à ce comte Otto Béringhem, qui voulait être chevalier de Saint-Michel...

Jeannin écoutait haletant.

— J'espérais, poursuivit le roi, que l'archange

me serait en aide pour épargner cette tache à notre ordre. L'archange m'a inspiré l'idée de te donner la grande barque du monastère avec quinze ou vingt de mes archers écossais et de t'envoyer à la chasse du mécréant. Tu es bonne lance, tu auras peut-être raison de lui ; tu es Breton, tu dois avoir certainement quelque offense à venger...

— Ma fille ! sire, ma fille ! interrompit Jeannin, que la joie étouffait ; le païen m'a ravi ma fille bien-aimée !

Louis XI tira vitement son image de saint Michel et la baisa par trois fois avec reconnaissance. Le fait est qu'il ne pouvait pas tomber mieux.

— A merveille, mon ami Jeannin ! s'écria-t-il ; donc, tu vas le mener comme il faut ! Pour ce fait qui témoigne d'une protection spéciale, je promets cent écus d'or à monseigneur l'archange !

Jeannin eut soixante archers et les quatre grandes barques du Mont. Un quart d'heure après, il faisait force de rames vers les îles, plongées dans le brouillard nocturne.

Dans la salle basse du manoir du Roz, les serviteurs étaient rangés autour de la table, où le pichet de cidre restait immobile et plein.

Toutes les figures étaient pâles, tous les yeux inquiets.

Le nain Fier-à-Bras parlait d'une voix lente et grave.

— On ne rira plus ici, bonnes gens, disait-il; nous sommes dans la maison du deuil...

Quand il se tut, la voix de dom Sidoine arriva, mêlée aux gémissements de madame Reine. Dom Sidoine récitait une prière.

— Nain, sais-tu quelque chose? demanda un valet.

— Je sais tout, répondit Fier-à-Bras.

— Parle donc, au nom du ciel!

Le nain se recueillit et dit :

— C'était le soir de la passe d'armes... Berthe et Jeannine allaient sans défiance, comptant sur les deux hommes d'armes de Maurever qui les suivaient, la lance au poing. Les deux hommes d'armes furent tués par derrière. Un monstre à forme humaine, monté sur un cheval noir, dont les yeux rouges flamboyaient dans la nuit, conduisait les assassins. Berthe et Jeannine furent enlevées et conduites dans le bois. Elles entendaient le monstre qui rugissait de plaisir. Le monstre était l'Ogre des Iles, celui qu'on appelait l'Homme de Fer aux joutes; celui qu'on appelait dans les salons du Dayron messire Olivier, baron d'Harmoy.

» Dans le bois, les gens des Iles dressèrent une embuscade où le pauvre Aubry de Kergariou vint tomber.

» A travers champs, on galopa dans la nuit sans lune. Aubry, Berthe et Jeannine furent placés

dans une barque qui traversa la mer. La brume épaisse et sombre les entourait : ils virent la brume rougir en devenant lumineuse, puis blanchir comme si c'eût été un léger voile de mousseline. Le voile se fit de plus en plus transparent. Ils virent au travers, ils virent ce que nul regard humain ne verra plus : Hélion, la cité du soleil, la huitième merveille du monde !

» Quelle lumière éclaire Hélion en l'absence du soleil, nul ne saura jamais le dire ; mais je crois bien que ce jour-là vient d'enfer.

» Aubry, Berthe et Jeannine virent de blanches galeries s'allonger sur la grève, des toits dorés, des statues roses et des arbres dont les fruits sont des pierres précieuses... »

Il y eut ici un murmure dans l'auditoire. Mathurin sans dents, organe du mécontentement général, demanda :

— Qui t'a dit tout cela, petit homme?

— Qui m'apprend tout ce que je sais et que vous ne savez pas, pauvres gens? répondit le nain avec fierté. Suis-je gentilhomme? êtes-vous manants?... Taisez-vous, ou vous ne saurez point la grande fin de l'histoire.

A quelques pas de là, dans la chambre qu'Aubry habitait d'ordinaire, madame Reine, blême comme si elle eût fait une maladie de six mois, était couchée sur une chaise longue. Dom Sidoine,

le vieux chapelain, était assis auprès d'elle, tenant à la main un missel.

— Mon père, disait Reine, que Dieu pardonne à une pauvre mère désespérée !... La prière ne me console pas aujourd'hui.

— C'est que vous n'avez pas encore assez prié, ma fille.

— Tous ceux que j'aimais, mon père ! reprit la châtelaine, dont les sanglots éclatèrent... Jeannin, l'ami dévoué, le cœur d'or... Jeannine, la pauvre enfant pour qui je fus parfois bien sévère...

Elle s'interrompit pour se frapper la poitrine; puis, continuant son énumération :

— Berthe, ma noble nièce, chère et douce créature qui était déjà presque ma fille... Aubry, enfin, Aubry, mon sang, mon cœur, tout mon espoir, toute ma famille... Aubry, sur qui j'avais reporté toute la tendresse de mon âme... mon enfant, mon enfant bien-aimé !

Dom Sidoine ne parlait pas, parce qu'il y a d'immenses douleurs que la parole excite. Il priait maintenant tout bas.

Et Reine disait, le visage baigné de larmes :

— C'était son père... c'était le vaillant sourire de mon chevalier !... L'avez-vous vu à la passe d'armes, quand il a levé la lance ?... l'avez-vous vu toucher l'écu de l'Homme de Fer ?... Lui, si jeune... Oh ! Seigneur, Dieu du ciel ! mon fils ! je n'ai qu'un

fils! Prenez-moi tout ce que vous m'avez donné; que je sois seule et pauvre! que je n'aie point d'abri pour ma tête... Que je quête mon pain par les routes, ô Dieu tout-puissant!... Mais mon fils! mon fils! rendez-moi mon fils!

Le vieux prêtre essuya furtivement ses yeux qui avaient des pleurs.

Madame Reine, qui s'était soulevée à demi, retomba épuisée.

— Mon père, dit-elle d'une voix faible, montez encore à la tour et voyez si rien ne vient sur la route.

C'était la vingtième fois que le bon chapelain montait à la tour.

Et, comme la sœur Anne du conte de Barbe Bleue, il était redescendu toujours le visage triste et disant :

— Noble dame, je n'ai rien aperçu sur la route.

Il se leva, docile, et prit l'escalier du donjon.

Reine, pour l'attendre, ferma les yeux : elle était comme morte.

Dans la salle basse, le nain avait fantaisie de parler, justement parce qu'on ne l'interrogeait plus.

— Pourquoi ne me demandez-vous pas aussi, criait-il aigrement, comment je sais que le roi Louis le onzième n'a pu ordonner que trois chevaliers de Saint-Michel... comment je sais que notre seigneur le duc s'est échappé par vrai miracle des prisons

du Mont?... comment je sais que mon pauvre bon ami Jeannin est à sa place, couché sur la dure?...?

— Jeannin, répétèrent dix voix avec l'accent de la curiosité la plus vive.

— Je vous fais serment sur mon blason, reprit le nain, que celui-là sera chevalier, s'il n'est pas pendu... Comment sais-je cela?... Et quand je veux vous raconter de véridiques histoires, vous grognez comme un troupeau de bêtes à lard!... C'est bon... c'est bien... je me tais... parlez à votre tour...

—Noble dame, dit le chapelain, qui rentrait en ce moment dans la chambre de madame Reine de Kergariou, la route est déserte aussi loin que peuvent se porter les regards... On dirait que les Bretons, portant le deuil de la captivité de leur seigneur, ont fermé sur eux la porte de leurs maisons... Il n'y a le long des chemins, ni chevaux, ni piétons, ni charrettes... Seulement, dans le sentier qui mène au mont Dol, j'ai vu un homme, monté sur un âne, qui allait au petit pas et semblait se diriger vers le manoir.

Madame Reine n'attendait rien du côté du mont Dol.

Elle mit sa tête entre ses deux mains.

— Prions, mon père, dit-elle.

— Ah! vous voulez savoir, maintenant! reprenait le nain triomphant; bonnes gens, la curiosité

vous pique... Eh bien, je vous le dis, c'est un miracle de Dieu qu'il faut désormais pour sauver Berthe de Maurever, Aubry de Kergariou, votre jeune sire, et ma pauvre belle Jeannine... Ceux qui vont en la cité d'Hélion n'en reviennent point... L'Ogre des Iles ne fera des trois qu'une bouchée... C'est un sorcier... c'est le démon!... Il épousera demain Berthe, la noble demoiselle; il la mettra dans la tombe après-demain, et ce sera le tour de Jeannine!... Pendant cela, il soulèvera la tempête en mer autour de ses rochers, car il a tout pouvoir sur les éléments... et nulle puissance humaine ne pourra porter secours à ses victimes.....

On frappa trois coups longuement espacés à la porte de la cour.

Chacun tressaillit dans la salle basse, car le soleil était couché. En Bretagne, la brume apporte toujours de vagues terreurs.

Il fallut l'ordre de madame Reine, dont la voix triste s'éleva dans la chambre d'Aubry, pour que les valets du Roz songeassent à ouvrir.

Ils se rassemblèrent quatre pour aller à la porte. Quand ils eurent tiré la barre, un vieillard vêtu d'une longue robe blanche, et monté sur un âne, entra dans la cour.

C'était celui-là que le chapelain dom Sidoine avait aperçu du haut du donjon. C'était Enguerrand l'ermite.

Les valets du Roz se prosternèrent; le saint ermite du mont Dol leur donna sa bénédiction.

Puis, sans descendre de sa monture, il s'approcha des fenêtres de la chambre où madame Reine pleurait et se lamentait. Il la fit ouvrir et dit du dehors :

— Fille du saint homme Hue de Maurever, qui fut l'envoyé de Dieu près du premier François de Bretagne, je viens à toi de la part de Dieu !

Madame Reine resta un instant immobile. Puis, pressentant quelque mortel malheur, elle se traîna jusqu'à la croisée et s'agenouilla devant l'appui.

— S'il n'est plus, murmura-t-elle, que la volonté de Dieu soit faite, et que j'aille le rejoindre bientôt !

— Relève-toi, Reine de Maurever ! ordonna l'ermite du mont Dol.

Reine obéit. L'espoir, tranchant comme une lame, lui traversa le cœur. Elle chancela, et dom Sidoine fut obligé de la soutenir dans ses bras.

Au dehors, les serviteurs du Roz, rangés à une distance respectueuse, écoutaient, chapeau bas et le chapelet à la main.

— Reine de Maurever, reprit l'ermite, sèche tes larmes, verse des parfums dans tes cheveux, mets tes plus beaux atours et monte à cheval... Chante dans ton âme le cantique d'actions de grâces !....

— Mon fils ! mon fils ! s'écria Reine folle de joie, Dieu m'a-t-il gardé mon cher fils ?

— Rends-toi au havre de Cancale, et attends sur le rivage.

— Et Berthe?...

L'ermite baissa la tête.

— Il fallait une femme pour tuer le maudit... murmura-t-il.

— Et Jeannine?

— Accorde à ton fils sa première demande, et le bonheur reviendra dans ta maison.

Il fit le signe de la croix sur le front de Reine et repassa le seuil de la cour.

Quelques minutes après, un cortége éclairé par des torches descendait vers le havre de Cancale. La cavalcade allait silencieuse dans la nuit sombre. Les grands espoirs sont muets comme les douleurs profondes.

XII

— L'échafaud. —

La mer était calme. La brise molle venait de Cherrueix, apportant la senteur des campagnes à travers l'immensité des grèves.

Sous les falaises de Cancale, à l'endroit où s'élève maintenant le faubourg de la Houle, quelques cabanes de pêcheurs s'éparpillaient. Un petit havre naturel s'ouvrait parmi les roches que la mine a fait sauter depuis.

Du large, on aurait pu voir les torches des ser-

viteurs du Roz qui allaient et venaient sur la rive. De la rive, par cette nuit sans lune, on n'apercevait rien.

Madame Reine attendait depuis longtemps déjà. Le clocher du couvent de Saint-Yves, situé sur la montagne, au nord de la ville, venait d'envoyer onze heures.

— L'ermite du mont Dol est un saint, n'est-ce pas, mon père? demanda madame Reine à dom Sidoine.

Elle avait besoin qu'on fortifiât son espérance, qui déjà chancelait.

Dom Sidoine répondit :

— La réputation de l'ermite est bonne... Je n'ai pas à donner mon opinion sur ses prédictions et ses miracles... Quiconque juge son prochain, sera jugé.

Madame Reine n'interrogea plus son chapelain.

Les serviteurs, réunis en groupe sur le galet, regardaient au large de tous leurs yeux. Dieu sait ce qu'ils voyaient! Pélo le bouvier distinguait parfaitement de grands vaisseaux noirs qui marchaient sans voiles et dont les sombres mâts piquaient le ciel à l'horizon ; la petite Jouanne apercevait sur la mer plate et sans lames des lutins échevelés qui dansaient une ronde capricieuse. Tantôt ils rasaient l'eau de leurs pieds nus ; tantôt ils disparaissaient,

noyés dans l'Océan, et ne montraient plus au-dessus du niveau que leurs têtes grimaçantes.

Au loin, chacun découvrait les îles Chausey, qui ne se voient pas de là, même en plein jour.

— Voyez! voyez! s'écria tout à coup Goton interrompant son chapelet; un grand palais qui fume!...

Mathurin seul, par esprit d'opposition conjugale, ne vit pas le palais.

La mer se prit à monter. Le flot chanta sur les pierres arrondies. Un cri faible vint du large. Madame Reine seule l'entendit. Elle s'agenouilla.

— Mon fils! dit-elle, j'ai reconnu la voix de mon fils!

— Haut les torches! ordonna dom Sidoine.

On leva les torches; on monta même sur les rochers, mais la mer restait sombre et rien n'apparaissait sur son dos.

Minuit sonna au beffroi du couvent de Saint-Yves.

Au douzième coup, un bruit de rames, distinct et régulier, arriva jusqu'à la plage.

— Mon fils! mon fils! cria madame Reine.

— Ma mère!... répondit la voix d'Aubry.

Ivre qu'elle était, elle mit les pieds dans le flot pour aller à lui.

Cependant la mer, unie comme un sombre miroir, ne montrait rien.

— Jeannin est-il avec toi? demanda madame Reine.

— Jeannin, le brave des braves, et sa fille, ma mère!

— Et Berthe de Maurever?

Cette fois, Aubry ne répondit pas.

Un grand cri s'éleva parmi les serviteurs du Roz. La barque sortait lentement de l'ombre et glissait là-bas comme un fantôme noir...

Aubry sauta le premier sur le galet; il était dans les bras de sa mère.

Il y avait soixante hommes d'armes dans les quatre barques que le roi Louis XI avait confiées à Jeannin.

Il y avait soixante chevaliers autour de l'Homme de Fer dans la principale des îles Chausey, celle où la tradition des grèves place Hélion, la ville morte.

Jeannin, d'un côté, Otto Béringhem, de l'autre, faisaient chacun le soixante et unième.

Bataille égale, armes semblables : le choc devait être terrible!

Quand Jeannin et ses lances arrivèrent dans les eaux de l'archipel, Hélion s'illumina ; puis une grande voix sonna dans le silence. Elle disait :

— Airam!

Un brouillard, qui semblait fait de métal, environna la ville. En même temps, une furieuse tem-

pête s'éleva. Parmi les éclats de tonnerre, les sifflements du vent et le tapage des lames, les quatre barques en détresse pensaient ouïr je ne sais quelle harmonie bizarre mêlée à des cris d'orgie.

Jeannin, qui était un homme craignant Dieu, récita un *Pater* et traça une croix dans l'air avec son épée.

Le brouillard se déchira. C'était une salle immense et toute pleine de cette clarté mystique qui montait on ne sait d'où pour illuminer les nuits de la ville du soleil.

Les chevaliers s'asseyaient autour de la table des festins. Le vin coulait dans le cristal et l'or. Il y avait autant de femmes que de chevaliers. Toutes les têtes avaient une couronne; toutes les lèvres un sourire.

Otto Béringhem, fier et beau comme un roi, tira l'épée et se mit à la tête de ses chevaliers. Jeannin, le bon écuyer, donna sur eux tête baissée, et la grande bataille commença.

Chaque fois que la voix du maudit criait son appel magique : « Airam ! Airam ! » la voix du bon Jeannin s'élevait pour jeter vers Dieu le nom béni de la mère du Christ.

Tout à coup, au milieu de la mêlée, on vit paraître une jeune fille aux longs cheveux dénoués. Elle avait le sourire aux lèvres.

C'était Jeannine, qui levait au-dessus de sa tête la médaille bénite que lui avait donnée sa mère mourante.

La terre trembla sous les pas des combattants; on entendit au lointain comme un sourd éclat de foudre.

La nuit tomba sur la table des festins. Les femmes couronnées de fleurs s'évanouirent comme autant de fantômes. Des ossements desséchés sonnèrent dans les armures des chevaliers des îles.

Otto Béringhem et ses deux faux évêques, les maîtres de ces enchantements, étaient seuls vivants. Les hommes d'armes du bon écuyer Jeannin n'eurent pas de peine à les charger de chaînes.

Au fond des noirs cachots, on trouva Aubry et Berthe de Maurever.

Berthe ne sourit point à sa délivrance. Berthe ne devait plus jamais sourire.

Quand le bon Jeannin raconta sa victoire à madame Reine, qui pleurait dans les bras de son fils Aubry, il ne prononça point le nom de Berthe de Maurever.

Deux semaines s'écoulèrent. Un matin, Berthe, qui n'avait pas prononcé une parole depuis son retour au manoir du Roz, Berthe dit :

— Je veux aller demain en la ville de Rennes.

Madame Reine hésitait et demandait pourquoi.

— Parce que, répondit la belle jeune fille, Dieu le veut.

Le lendemain était le vendredi, 1er octobre 1469.

Ce jour-là, l'église Saint-Aubin tinta le glas dès l'aube; la ville de Rennes n'avait point dormi. Une foule immense remplissait les abords des portes Saint-Michel, les avenues de la place Sainte-Anne et le haut des lices, où se dressait un échafaud tendu de serge noire.

Il y avait des estrades autour de l'échafaud.

Aux fenêtres, des paquets de têtes se montraient. Les ardoises des toits disparaissaient sous une fourmilière humaine.

Le roi Louis XI, pour se réconcilier avec son *amé cousin* François de Bretagne, et pour se débarrasser d'une périlleuse procédure, avait envoyé du mont Saint-Michel à Dol le félon Otto Béringhem prisonnier.

Le duc François se souvenait de sa course à travers les grèves. Ses reins étaient encore tout meurtris et le gênaient après boire.

Nantes est loin de Dol. Une journée de marche mène à Rennes. Le duc, pressé, ordonna que le procès du maudit se ferait au présidial de Rennes, devant une cour spéciale et sans appel, mi-partie séculière, mi-partie ecclésiastique. Les preuves abondaient, trois mille témoins avaient vu le régicide sur les grèves. Cependant ce fut pour fait de

sorcellerie que le comte Otto Béringhem fut condamné à faire amende honorable, pieds nus, cheveux ras, scapulaire à l'épaule, et à avoir la tête tranchée par le glaive du bourreau.

La sentence devait être exécutée le 1er octobre 1469. Voilà pourquoi les rues et les places de la ville de Rennes étaient encombrées de spectateurs curieux.

On disait que le duc et sa cour assisteraient à la cérémonie.

On disait aussi que le fer devait s'émousser et rebondir sur les vertèbres du maudit.

A huit heures du matin, le cortége, parti de la prison des Portes-Mordellaises, prit le chemin de la cathédrale. Les cloches sonnaient à toutes les églises, et du haut de toutes les tours les trompettes jetaient de sinistres huées.

En tête du cortége, une compagnie d'hommes d'armes à cheval marchait au pas, puis venait la confrérie, puis les syndicats, puis la sénéchaussée; le clergé, sans croix ni bannières, suivait.

Toute cette pompe était pour l'amende honorable.

Sur les marches de la cathédrale, l'évêque de Rennes était entre l'évêque de Dol et l'évêque de Saint-Malo.

Quand le diacre placé à la rosace vit approcher le cortége, il cria :

— Fermez les portes !

Et les portes de la cathédrale furent closes à
·and bruit.

Derrière le clergé, dernier corps de la procession
:piatoire, roulait une charrette de paysan escortée
ır une seconde compagnie d'hommes d'armes, et
ıtourée de moines de la Merci. Les deux évêques
ımnés étaient assis au fond de la charrette, portant
ıacun un voile noir sur la figure. Debout au mi-
:u d'eux, les mains liées, le voile noir aussi sur
visage, l'Homme de Fer se tenait droit et hautain.

La foule l'insultait, mais tout bas.

Il y avait dans ce flot mouvant du peuple breton
ne vague et indicible terreur.

L'Homme de Fer ne pouvait pas mourir ainsi
ans vengeance.

Cette journée du 1er octobre devait être marquée
ar quelque malheur public.

On fit descendre les trois condamnés de la char-
ette. Les deux faux évêques s'agenouillèrent au
ıas des marches. Otto refusa de fléchir les genoux.

L'évêque de Rennes renouvela contre lui la for-
nule d'excommunication, pendant que la foule,
rosternée, baissait la tête et priait.

D'un mouvement brusque, le comte Otto parvint
ı déranger le voile qui couvrait son visage. Il se
it un large cercle autour du perron de la cathé-
drale, parce qu'on avait vu flamboyer son regard.

Il eut un rire dédaigneux et ne parla point.

La cérémonie se termina dans un morne silence. On avait vu comme une menace terrible dans la prunelle effrontée du maudit. Le glas reprit au clocher, et les trompes donnèrent des huées.

Les deux faux évêques remontèrent docilement dans la charrette funèbre. Otto repoussa les gardes et marcha de son pied. Il traversa ainsi toutes les rues de la ville et la place des Lices, où le bon connétable Bertrand Duguesclin avait fait, avec l'aide de Dieu, de si vaillantes prouesses.

A la vue de l'échafaud, il eut encore ce sardonique sourire.

Sur les estrades, toute la noblesse bretonne s'asseyait. Tous ceux qui avaient vu Olivier d'Harmoy terrasser Dunois à la passe d'armes des grèves voulaient le voir encore à l'heure de rendre l'âme.

Chacun se disait :

— Sans le maléfice, aurait-il fait mieux que le bâtard d'Orléans?

De Plœuc et Goulaine étaient là pour le duc. Aux premiers rangs, le pâle soleil d'octobre éclairait une longue file de dames.

Sur l'estrade la plus rapprochée de l'échafaud, Otto Béringhem put reconnaître Berthe de Maurever, aux pieds de laquelle Jeannine s'asseyait.

Elles étaient placées ainsi à la passe d'armes

ɪrsqu'il partagea entre elles la couronne de eauté.

Son sourire se glaça un instant sur ses lèvres.

Mais ce ne fut qu'un instant. Il salua de la tête t murmura :

— A la plus belle !

Madame Reine soutint dans ses bras Berthe dé-ıillante. Jeannin et Aubry se mirent au-devant es deux jeunes filles.

Otto salua Jeannin et Aubry.

Les deux faux évêques montèrent les premiers à échafaud, et moururent en demandant pardon à)ieu.

Quand ce fut au tour d'Otto, il franchit les degrés 'un pas ferme, et promena sur la foule ce regard arcastique qui avait effrayé les bonnes gens levant la cathédrale.

— Donnez-moi mon rosaire, Bette, ma fille, dit précipitamment dame Josèphe de la Croix-Mauduit, qui avait fait le voyage de Rennes pour remonter sa garde-robe et sa livrée; je me souviendrai toute na vie d'avoir respiré le même air que ce démon ncarné, dans le salon de l'hôtel du Dayron... Pro-noncez en vous-même, Bette, et vous aussi, maître Biberel, une oraison jaculatoire, et n'oubliez pas, après la cérémonie, d'aller querir des nouvelles de mon faucon à l'oisellerie de Pierre-Marie Tuault, ici près, rue aux Foulons... Depuis l'accident que

je lui ai imputé à crime, lors de notre voyage en grève, l'animal est indisposé, ce qui m'a portée à faire cette réflexion, que j'avais manqué d'indulgence...

— Seigneur Dieu! interrompit Bette pour la première fois de sa vie; comme mademoiselle Berthe est pâle!

— On dirait qu'elle va mourir! ajouta maître Biberel.

Dame Josèphe se tourna vers sa jeune parente et fronça le sourcil d'un air mécontent.

— Elle a pris ces mauvaises façons au manoir du Roz, murmura-t-elle; Bette, portez-lui mon sachet de benjoin, dont l'odeur dégage le cerveau de toute nuisible vapeur, et priez-la de ma part qu'elle se tienne plus convenablement en présence d'une si grave assemblée.

Tout près de là, le nain Fier-à-Bras, hissé sur une barrique, pérorait.

— Il est bien certain, disait-il, que cet homme,... si c'est un homme,... et nous allons voir ça tout à l'heure, quand le fer touchera son cou... il est bien certain que cet homme est mort une fois déjà, dans les îles, poignardé par une sainte jeune fille que vous connaissez bien tous...

— Retiens ta langue! fit de loin frère Bruno, qui cherchait à se faire jour jusqu'à lui... Trop bavarder est péché capital!... Suis mon exem-

ple... M'entendis-tu jamais prononcer une parole inutile?

Et, tout en jouant des coudes, il grommelait :

— Le premier jour d'octobre de l'an quarante-neuf, deux têtes mitrées, une tête couronnée... l'échafaud était place des Lices en la ville de Rennes, où je connus jadis Mestivier, du faubourg l'Évêque, qui était couveur d'œufs de cane, et dont la fille aînée...

Un grand murmure s'éleva dans la foule. Le bourreau venait d'arracher le voile noir qui couvrait la tête d'Otto Béringhem. Sa belle figure souriante et fière dominait les hommes de l'échafaud.

— Repens-toi, comte ! cria en ce moment l'évêque de Dol.

— Repens-toi, prêtre, répondit Otto, tu es plus près de la mort que moi.

Les frères de la Merci se rangèrent autour de l'échafaud. Un son de trompe éclata. Le grand sénéchal de Bretagne fit de la main un signe.

Le glaive tournoya deux fois autour de la tête du bourreau. Plus d'un regard se baissa, blessé par la gerbe d'étincelles qui jaillissait de la lame affilée. Le bourreau était un Léonais de six pieds, taillé en hercule, portant un surcot rouge, à capuchon corné, sur des chausses de la même couleur.

Au troisième tour, le glaive vint frapper à toute volée la nuque de l'Homme de Fer.

Une immense clameur s'éleva de la foule.

C'était le bien nommé, cet homme de fer ! Il restait debout ; son froid sourire n'avait point quitté ses lèvres. Pas une goutte de sang à sa nuque : une large brèche au glaive de l'exécuteur, qui avait reculé, blême d'épouvante, jusqu'au rebord de l'échafaud !

Les moines de la Merci entonnèrent un psaume.

Mais la voix d'Otto Béringhem domina leurs voix. On l'entendit qui criait :

— Airam !

Comme si un mystérieux pouvoir eût détourné sur un autre le coup qui devait trancher sa tête, l'évêque de Dol poussa un seul cri, se débattit, et tomba mort.

Mais la foule eut à peine le temps de prendre garde à cette catastrophe ; Otto Béringhem étendit la main vers le sud : tous les yeux suivirent son geste. Une épaisse colonne de fumée passait par-dessus les maisons dans la direction de la place Sainte-Anne.

Des voix en détresse disaient au loin :

— Au feu ! au feu !

La cloche de Saint-Aubin se mit à sonner le tocsin.

Le grand sénéchal agita son bâton. L'exécuteur, plus pâle qu'un mort, revint vers Otto Béringhem. Le glaive tournoya de nouveau et re-

bondit une seconde fois comme s'il eût touché un roc.

Otto étendit la main vers l'ouest et répéta le mot qui faisait sa force terrible.

Du bas des lices, des voix plaintives crièrent : « Au feu ! au feu ! »

Une colonne de fumée monta sur les toits des hôtels nobles qui bordaient la rue Nantaise, et le son haletant du tocsin tomba du clocher de Saint-Étienne.

— Frappe ! commanda le sénéchal, qui se mit debout sur son estrade.

Comme le bourreau hésitait, tremblant, le sénéchal répéta :

— Frappe, sous peine de la vie !

Le glaive porta un troisième coup. Le côté nord de la ville fuma. Le tocsin de la cathédrale répondit au tocsin de Saint-Aubin et de Saint-Étienne.

Au quatrième coup, de grands nuages de fumée couvrirent la partie orientale de la ville ; les églises de Saint-Germain, de Saint-Sauveur et de Toussaint mirent en branle leurs bourdons.

Le tocsin sonnait partout. La fumée se rougissait aux quatre coins du ciel, rabattant sur la foule l'odeur brûlante et sinistre de l'incendie.

Otto était toujours debout au centre de la cohue affolée. Sa tête se dressait toujours haute et rail-

leuse. Les moines de Merci cessèrent de chanter. Le bourreau jeta son glaive...

En ce moment, parut au centre de la place, et sans que personne eût pu dire comment il avait percé les rangs serrés de la cohue, un vieillard à la face vénérable, dont le front se couronnait de longs cheveux blancs. Il était monté sur un âne, comme Notre-Seigneur, et portait à la main un crucifix.

A sa vue, la figure d'Otto Béringhem se décomposa. Le maudit essaya de briser ses liens et grinça des dents en blasphémant.

Tous ceux qui étaient venus là des bords de la mer reconnurent bien le saint ermite du mont Dol.

Il éleva la croix au-dessus de sa tête. L'Homme de Fer courba le front et resta immobile.

Un silence solennel régnait sur la place.

L'ermite dit :

— Prosternez-vous la face contre terre, et priez !

Il n'y eut pas un genou qui ne touchât le sol.

L'ermite mit pied à terre et s'en alla prendre Berthe de Maurever par la main. Il lui traça sur le front le signe du chrétien, puis il dit :

— Dieu le veut... allez, ma fille !

Berthe, l'œil fixe, le pas automatique, semblable à ces somnambules que la volonté du magnétiseur fait agir malgré elles, descendit les degrés de son

estrade et monta ceux de l'échafaud. L'ermite lui montra du doigt le glaive; elle le souleva avec peine. L'ermite lui montra l'Homme de Fer.

Comme Berthe, trop faible, ne pouvait porter le glaive jusqu'à la nuque du comte Otto, l'ermite dit à celui-ci :

— A genoux, au nom du Dieu vivant!

L'Homme de Fer se roidit; mais, comme si un poids écrasant eût chargé tout à coup ses épaules, on vit fléchir ses robustes jarrets.

La jeune fille, par un effort suprême, approcha le glaive de sa nuque. L'acier toucha la chair. Il n'y avait pas, dit la légende, de quoi blesser un agneau nouveau-né... La tête d'Otto Béringhem roula sur les planches de l'échafaud (1).

Berthe étendit les bras et se coucha, morte, auprès du mécréant décapité.

A ce tableau, l'incendie rugissant et rouge faisait un cadre flamboyant.

L'incendie de la ville de Rennes dura deux jours et deux nuits. Il ne s'arrêta qu'à l'autel de la Vierge, en l'église de Saint-Sauveur.

Ceci n'empêche point les gens de Normandie de montrer, au nord-est du groupe de Chausey, un roc haut et noir, qui ressemble de loin à la statue

1 Le ms. de Coulman dit : *Puella de nobilitate... per voluntatem Dei omnipotentis suscepit gladium*, etc.

d'un chevalier. Les Montois et ceux de la côte, depuis Avranches jusqu'à la pointe de Carolles, jurent que l'Ogre des Iles mourut là, de la pointe d'un poignard, non du tranchant d'un glaive; mais toujours de la main d'une femme insultée.

Cette noire pointe de roc, qui signale des récifs sous-marins, porte encore le nom de l'Homme de Fer.

Le duc François de Bretagne tint parole : Jeannin fut chevalier. Il chaussa ses éperons d'or le jour où madame Reine ouvrit ses deux bras à Jeannine en l'appelant sa fille.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

—

Pages.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.



COLLECTION HETZEL. — NOUVEL IN-32 DIAMANT.

ALEX. DUMAS.	Les Mohicans de Paris.	10 vol.
—	Salvator (suite des Mohicans) . . .	1 à 5.
—	Grands hom-) Henri IV	1 vol.
	mes en robe) Louis XIII, Richelieu	3 vol.
	de chambre) César.	4 vol.
—	Ingénue.	5 vol.
—	La jeunesse de Louis XIV	1 vol.
—	El salteador	2 vol.
—	Aventures d'un comédien. . . .	1 vol.
—	Le page du duc de Savoie	5 vol.
—	Le capitaine Richard	2 vol.
—	Marie Giovanni.	4 vol.
—	Le lièvre de mon grand-père . . .	1 vol.
DUMAS fils.	La dame aux Camélias	2 vol.
G. SAND	Laure et Adriani	2 vol.
—	La filleule.	2 vol.
—	Evenor et Leucippe	2 vol.
ED. TEXIER.	La duchesse d'Hanspar	1 vol.
EUGÈNE SUE.	Le diable médecin	1 à 3.
—	La famille Jouffroy	6 vol.
ESQUIROS.	Le château d'Issy.	1 vol.
J. ARAGO.	Les deux Océans	3 vol.
FR. ARAGO.	Histoire de ma jeunesse	1 vol.
C. TILLIER	Mon oncle Benjamin	2 vol.
P.-J. STAHL.	Bêtes et gens	1 vol.
—	De l'esprit des femmes	1 vol.
—	Un rêve au bal de la Redoute à Spa.	1 vol.
—	Histoire du prince Z	1 vol.
DESCHANEL.	Le bien qu'on a dit des femmes . .	1 vol.
—	Le mal qu'on a dit des femmes .	1 vol.
—	Les courtisanes grecques	1 vol.
GONDRECOURT.	Une vraie femme	2 vol.
AM. ACHARD.	La robe de Nessus . . .	2 vol.
ADRIEN PAUL.	Un Anglais amoureux.	1 vol.
VICTOR HUGO.	Le beau Pécopin.	1 vol.
E. CARLEN	Un brillant mariage	1 vol.
JULES JANIN.	La comtesse d'Egmont	1 vol.
GAB. FERRY.	Tancrède de Châteaubrun	2 vol.
AR. HOUSSAYE.	Les comédiennes d'autrefois . . .	1 vol.
L. MARTIN.	L'esprit de Voltaire	1 vol.
P. DE KOCK.	Madame de Monflanquin . . .	4 vol.
LÉON GOZLAN.	Balzac en pantoufles	1 vol.
MÉRY.	Les damnés de Java	3 vol.
LAMARTINE.	Les femmes illustres.	1 vol.
—	Jules César	2 vol.
CHAMPFLEURY.	Contes choisis	1 vol.

